

MÉDECINE DE LA PERSONNE

CHAPITRE XI

LA SOUFFRANCE

Je me propose de montrer maintenant que le message spirituel que nous apportent les Saintes Écritures est la seule réponse véritable aux problèmes de vie des hommes. Ce message est si riche et profond que je ne songe pas à le parcourir dans tous ses aspects. Je me bornerai à relever quelques points en rapport avec mon expérience quotidienne de médecin.

La Bible nous rapporte l'histoire, l'action et la parole d'hommes qui ont été grands, parce qu'ils ont écouté Dieu et lui ont obéi. Ainsi leur a été révélée la volonté de Dieu à l'égard de l'homme. Et cette volonté du Dieu créateur, c'est la loi de la vie normale de l'homme. S'en écarter, c'est commettre une faute de vie. Reconnaître cette faute, s'en humilier et s'en détourner, c'est retrouver le plan de Dieu. En lisant les récits de la Bible, en entrant en communion avec les hommes dont elle raconte la vie, en méditant leurs expériences et leurs enseignements, en nous recueillant enfin, à leur exemple, pour rechercher dans le tête-à-tête avec Dieu quelle est sa volonté à notre égard, chacun de nous peut à son tour reconnaître ses fautes de vie, s'en humilier et s'en détourner. Et la Bible ne fait aucune démarcation entre les fautes matérielles, les fautes psychiques et les fautes spirituelles des hommes. Elle en montre au contraire l'interdépendance. Aussi les indications qu'elle nous apporte concernent aussi bien le comportement physique de l'homme, son alimentation, son repos, son travail que son comportement psychique et social ou son attitude spirituelle, sa relation personnelle avec Dieu.

Mais, malgré tous leurs efforts, le cœur des hommes reste partagé. Même si la loi de Dieu leur est révélée, ils ne parviennent pas à s'y

conformer sans défaillance. Toute obéissance nouvelle les rapproche du plan de Dieu et normalise leur vie, mais ils y découvrent, sans cesse avec plus de perspicacité, de nouvelles désobéissances.

Aussi la Bible nous rapporte-t-elle surtout la vie et la mort de Jésus-Christ, homme-Dieu, qui a connu toutes nos difficultés physiques, psychiques et spirituelles, et qui, seul, les a, par son obéissance absolue, résolues toutes. Il est la Révélation même; en vivant dans sa communion personnelle nous distinguons nos problèmes de vie et nous trouvons surtout pour les résoudre la force miraculeuse qui supplée à nos efforts impuissants. Enfin, par son sacrifice sur la croix, il nous apporte la suprême délivrance : Il prend sur lui toutes les fautes que nos efforts n'ont pas pu réparer et nous donne le pardon de Dieu.

Nous trouvons ainsi dans la Bible et par la Bible, dans la prière et le recueillement, dans la communion personnelle avec le Christ ressuscité, dans les enseignements de son Église, les plus sûres indications du plan de Dieu pour notre vie, la plus grande force pour nous y conformer dans la mesure où le peut notre cœur partagé, et le pardon de toutes les fautes qui subsistent encore dans notre vie.

Seule, la Bible nous apporte une vraie réponse au mystère incompréhensible de la souffrance. Le médecin consacre sa vie à soulager les hommes dans leurs souffrances. En cela il se sent frère de Jésus-Christ, qui a guéri tant de malades, relevé tant de désespérés, aimé ceux qui souffraient physiquement et moralement et montré, par la parabole du Bon Samaritain et par celle du Jugement dernier, que ce dévouement inlassable au service de ceux qui souffrent est la loi suprême de Dieu. Lutter contre la souffrance, c'est combattre avec Dieu.

La souffrance, d'autre part, est souvent liée, ainsi que je l'ai démontré dans ma première partie, à nos désobéissances, à nos fautes de vie, en sorte que pour lutter efficacement contre la souffrance il faut amener les âmes au Christ qui les délivre de leurs fautes, et qui a dit au paralytique pour le guérir : « Tes péchés te sont pardonnés. ¹ »

Mais, malgré tous ses efforts, le médecin ne guérit pas toutes les souffrances. Malgré les plus belles expériences spirituelles, il subsiste

¹ St Matthieu 9.2.

dans toute vie des souffrances que Dieu ne soulage pas. Ainsi, à saint Paul, qui trois fois lui demandait de lui ôter son « écharde dans sa chair », Dieu a répondu : « Ma grâce te suffit. ¹ » Et au Christ lui-même, lui qui était sans péché, la souffrance n'a pas été épargnée. Au jardin de Gethsémané, il a accepté la souffrance suprême en disant à son Père : « Que ta volonté soit faite et non la mienne. ² »

Ainsi, la réponse chrétienne au problème de la souffrance, c'est l'acceptation. Par l'acceptation, la souffrance porte des fruits spirituels, et même psychiques et physiques. La résignation est passive. L'acceptation est active. La résignation abandonne la lutte contre la souffrance. L'acceptation lutte sans défaillance mais aussi sans révolte. Il n'est pas de plus grand témoignage de la puissance du Christ que celle qui rayonne du lit d'un malade qui accepte miraculeusement la souffrance. Il n'est pas d'attitude qui soit plus impossible à l'homme, sans le miracle du Christ, que l'acceptation de la souffrance.

Il n'y a pas de vie exempte de souffrance. Il n'y a pas de vie qui, dès sa naissance déjà, n'apporte avec elle tout le poids de tares héréditaires, qui ne subisse des chocs émotifs dans l'enfance, qui, chaque jour, ne souffre d'injustices, de contrariétés, d'offenses et de déceptions. Et les infirmités, et les difficultés matérielles, et les deuils, et l'âge, et les soucis de ceux qu'on aime, et les accidents viennent s'ajouter à tous ces tourments. Dans la vie la plus privilégiée, il y a quelque chose de dur à accepter. Je pense à un mot de mon fils : « On va toujours bien, sauf quelque chose. »

Il n'est pas de plus noble tâche pour le médecin que d'aider son patient à accepter sa vie et sa souffrance. Mais le médecin, dont toute la formation est rationnelle et vise à comprendre, est tout embarrassé devant le mystère incompréhensible de la souffrance.

Voici, je crois, l'histoire du plus grand désespoir que j'aie rencontré au cours de ma carrière de médecin. Appelé d'urgence, j'entends du jardin d'une petite villa, les cris de la malade, que j'appellerai Emma. C'est une jeune femme d'extraction modeste. Un Suisse expatrié l'a épousée par amour, il y a treize ans, contre l'avis de sa famille.

Le couple, d'abord très heureux, a eu une fillette l'année suivante.

¹ 2 Corinthiens 12. 9.

² St Luc 22. 42.

Mais les difficultés n'ont pas tardé à survenir entre ces époux très différents d'éducation et de culture. Bientôt des difficultés matérielles se sont ajoutées à ces difficultés morales, dont elles étaient sans doute un peu la conséquence et qu'elles aggravaient encore : faillite, chômage.

La seule consolation d'Emma, c'était sa fille, qu'elle élevait dans un amour jaloux et possessif. Elle était venue en Suisse, invitée par une parente qui avait pitié de sa détresse matérielle et morale.

A grand-peine, Emma s'était séparée de sa fille, que cette parente avait emmenée à la montagne avec ses enfants. Et, voici, un jour que la fillette jouait avec ceux-ci, au bord du torrent, elle avait fait un faux pas et avait disparu dans l'eau bouillonnante.

Toutes les recherches furent vaines, le torrent garda son secret. Les gens du pays avaient eu raison, qui, dès le premier moment, avaient dit qu'on ne retrouverait pas le corps.

Il fallut redescendre et annoncer la terrible nouvelle à Emma. Ce fut un désespoir effroyable. Je trouvai Emma en proie à une agitation que rien ne pouvait calmer. Elle allait et venait dans la chambre, sans rien entendre, se roulait sur le lit, se jetait par terre, criait, lançait des imprécations, menaçait, et se frappait elle-même.

Quand je parvins à lui dire que j'étais médecin, elle se dressa devant moi : « Je n'ai pas besoin de médecin ! Je ne suis pas malade ! Rendez-moi ma fille ! Ma fille unique ! Ma fille chérie ! Allez-vous-en tous ! Laissez-moi... »

Je restai longtemps seul avec Emma, sans rien dire, sans trouver l'occasion de placer un mot.

Que dire d'ailleurs ? J'étais saisi d'une poignante émotion, et tous les mots que je roulais dans ma tête me paraissaient au-dessous de la situation et hors de propos.

C'est ce que je finis par lui avouer : en effet, elle n'était pas malade. Mes calmants resteraient dans ma trousse. Dieu seul pouvait lui donner une réponse à sa douleur.

Alors, elle me dit toute sa révolte contre Dieu, qui permettait une pareille catastrophe.

Or, la parente d'Emma avait trouvé elle-même la foi au travers de grandes difficultés de famille. En sortant, je lui parlai de cette grande tâche qui était la sienne : conduire Emma jusqu'à Dieu.

Les premiers jours, elle se heurta à l'hostilité agressive d'Emma,

qui lui reprochait le drame. Mais insensiblement, à force d'amour et de foi, elle regagna sa confiance. Bientôt, elles purent prier ensemble. Emma s'ouvrait peu à peu. Elle remontait de sa douleur actuelle à toutes les autres souffrances qu'elle avait eues auparavant. Elle acceptait l'affection qu'on lui donnait. Elle acceptait qu'on lui parlât de Dieu.

Bientôt, elle comprit qu'une totale consécration de sa vie à Dieu était la seule réponse possible à son chagrin et au vide de son cœur.

Elle ne tarda pas à le faire. Un mois après l'accident, je l'entendis dire devant quelques personnes qu'elle était heureuse, malgré sa douleur, parce qu'elle avait trouvé Dieu.

Elle resta là, encore plusieurs mois, travaillant au ménage, se donnant à chacun, prompte à rendre service, se faisant des amies de toutes les âmes qu'elle commençait à aider.

Elle demanda à un pasteur de lui donner une instruction religieuse qu'elle n'avait jamais reçue.

Quelques mois après, j'apprenais que son mari, à l'étranger, vivait avec une femme gravement malade, à laquelle il s'était attaché depuis plusieurs années déjà, et dont il avait eu un enfant.

Il fallait annoncer cela à Emma. J'allai la chercher et l'amenai chez moi. Je n'oublierai jamais ces quelques heures que nous avons passées là, ma femme et moi, avec elle.

D'abord, Emma ne comprenait pas, et puis, peu à peu, ses yeux s'ouvraient à la dure réalité : alors qu'elle pleurait la mort tragique de son enfant unique, son mari, là-bas, chérissait une autre femme et une autre enfant.

Mais sa douleur contrastait singulièrement avec celle dont j'avais été le témoin six mois plus tôt. Maintenant, il n'y avait aucune révolte, aucune agitation, pas un mot d'amertume.

Tout à coup, elle me dit : « Je dois aujourd'hui renouveler, et bien plus profondément, la consécration de ma vie à Jésus-Christ. Il faut que je sois prête à retourner maintenant vers mon mari, pour lui dire que je lui pardonne, à voir la femme qu'il aime, pour lui dire avant qu'elle meure, que je lui pardonne, à la soigner et à soigner son enfant, à l'adopter s'il le faut, à lui donner les jouets de ma petite disparue. »

Et puis, elle ajouta : « J'ai eu bien des torts aussi envers mon mari, il faudra que je lui en demande pardon. » Et elle se mit à genoux, pour les confesser devant moi. Quelques jours après nous accompagnions, ma

femme et moi, Emma dans son voyage. Elle revit son mari et lui pardonna. Elle visita la femme qu'il aimait, lui tendit la main et lui pardonna. Elle la soigna, remit de l'ordre dans le ménage, se lia de plus en plus avec elle, et lui donna son témoignage de l'amour de Dieu. Elle offrit ses services pour prendre soin de l'enfant et s'effaça quand on les refusa.

Quelques semaines plus tard, elle nous écrivait que la malade était morte dans la paix. Elle proposa à son mari de reconstituer leur foyer pour élever l'enfant. Mais il préféra le divorce, qu'elle accepta pour lui permettre de se consacrer à son enfant, pendant qu'elle se consacrait à des âmes blessées.

J'ai eu parfois de ses nouvelles. Plusieurs années ont passé. Elle, qui était jadis si fruste, sans grande instruction, presque sans éducation, grandissait par le cœur et par l'esprit, se cultivait, s'affinait, s'approfondissait sans cesse.

J'ai appris tout récemment qu'elle a organisé et dirigé, en l'absence de celle qui devait le faire, une retraite spirituelle qui a porté des fruits dans des bien des vies...

Je pense à une fillette de seize ans. Le médecin qui la soignait avec un grand dévouement, connaissant les liens qui m'attachaient à son père, me fit l'amitié de m'appeler plusieurs fois à son chevet.

Une semaine avant sa mort, ses parents vinrent nous voir, ma femme et moi. Ils se rendaient compte de la gravité de la situation et sentaient qu'ils devaient se préparer à rendre leur enfant à Dieu. Ils voulaient prier avec nous pour dire à Dieu : « Que Ta volonté soit faite. »

Et la mère reprit son poste auprès de la fillette, emplissant cette chambre de clinique d'une sérénité douce et d'une sollicitude sans défaillance.

Le dernier jour, mon confrère me rappela. La fillette s'était assise, avait dit : « Comme c'est beau ! » en regardant en haut et était retombée morte.

Nous avons passé dans la chambre voisine, et là, les deux parents et les deux médecins, nous avons prié ensemble. Les parents renouvelèrent, en souvenir de leur fille, la consécration de leur vie au service du Christ, sentant que c'était là la seule réponse victorieuse à la

douleur qui les frappait.

Je me suis bien souvent, à l'approche de la mort d'un de mes clients, informé de la confession à laquelle il appartenait, afin d'appeler moi-même ou de recommander d'appeler en temps utile le prêtre pour l'administration des sacrements, ou le pasteur pour assister le mourant. Cette collaboration entre le médecin et l'ecclésiastique, leur entente profonde, ont une influence spirituelle bienfaisante.

Mais elle ne peut pas, pour autant, dispenser le médecin de sa propre mission spirituelle. Je pense à l'un de mes malades que j'appellerai Marcel. Il y avait bien des années que je le soignais, et il s'était établi entre nous l'amitié discrète qui se forge, très lentement, entre ceux qui parlent peu. C'était un cardiaque, un vieillard. Ses crises avaient d'abord été espacées : après quelques jours d'angoisse, il se remontait, et plusieurs mois passaient avant qu'il me rappelle.

Peu à peu, les crises s'étaient rapprochées et, cet hiver-là, elles s'étaient succédé, sans répit véritable. Depuis bien des semaines, il ne pouvait plus se coucher et passait ses nuits au salon dans un fauteuil. Ces derniers jours, la situation s'aggravait plus rapidement encore, et, sans que j'aie eu besoin d'en parler ouvertement, chacun avait compris qu'il n'y avait plus d'espoir.

J'avais déjà passé plusieurs fois dans la journée, quand, le soir, je fus appelé par un coup de téléphone. Je pensais bien, en m'y rendant, que c'était ma dernière visite. Le malade était à la salle à manger, dans un fauteuil, accoudé à la table, sur laquelle on avait mis quelques coussins. Il était déjà sans connaissance, secoué par sa respiration difficile. Encore une piqûre, mais sans en attendre grand-chose... Et puis, je me rassieds à côté de lui, lui tenant le pouls.

Mon rôle de médecin du corps était terminé. Je sentais que la famille réunie autour de nous l'avait compris.

Ce que je pouvais faire, maintenant que je ne pouvais plus rien avec mes médicaments, c'était d'être là, de joindre ma présence à la présence de la famille, qui attendait. Nous parlâmes très peu, et même de moins en moins. Des demi-heures passèrent sans un mot, dans le silence de la nuit. Mais, ce que je sentais, c'était que, plus l'heure avançait, plus les paroles se faisaient rares, plus aussi elles se faisaient vraies. Ce n'étaient plus des mots. Cela devenait peu à peu ce que les mots cherchent toujours à exprimer, en y parvenant, d'ordinaire, si mal.

Nous avions tous la même pensée : « Il ne souffre pas vraiment; ce n'est plus que la vie qui se défend. »

Jamais, dans cette famille, je n'avais parlé profondément de ma conception de la vie. Jamais, je crois, je n'avais parlé de Dieu. Mais, dans cette heure qui se prolongeait, je ne pouvais pas vivre cette attente de la mort et garder en moi-même ma foi. Je sentais aussi qu'il ne fallait pas de longues paroles. C'était le silence même, le silence dont on n'a plus peur, qui tournait nos âmes vers Dieu.

Mais cela ne suffisait pas, et je pensais en moi-même : « Il faut leur parler de Dieu; ils pensent tous à Lui en ce moment » — Comment ? — Un peu plus tard, je sentis qu'il ne fallait pas parler de Dieu, mais prier tout simplement. Quelques minutes passèrent encore, et j'eus l'impression que cette prière, elle allait venir sans que je la propose moi-même. Un long silence se prolongea encore et l'épouse dit doucement : « Il faudrait prier... » Après un moment, je dis simplement : « Voulez-vous que je le fasse ? »

Et ce fut le recueillement, un recueillement profond. Et je balbutiai quelques mots à mon Dieu qui était là, avec ce mourant, sa famille et son médecin.

Un jour est venue me consulter une veuve déjà âgée, qui avait perdu son mari quelques mois auparavant. Appelons-la Madeleine.

C'était d'ailleurs un second mariage qui avait été très heureux et avait constitué, en quelque sorte, une compensation aux souffrances morales d'une première union malheureuse, qui avait fini par le divorce.

Celui qui devait devenir son second mari avait été appelé à lui donner des conseils financiers après son divorce. Il avait eu pitié d'elle, s'était attaché à elle, et l'avait enfin épousée. C'est dire ce qu'avait été ce second mariage, plein de sentimentalisme et d'attendrissement. Aussi la mort d'un mari, qui ne vivait que pour elle, avait-elle été un écroulement pour Madeleine.

Sa vie assez égoïste ne lui avait guère procuré d'amis. Elle était très isolée moralement, malgré l'empressement de beaucoup de personnes charitables qui essayaient en vain de la consoler.

Le souvenir du mari disparu devenait, de plus en plus, un culte, qui remplissait son âme, sans lui procurer la paix.

Je l'examinai. Elle présentait un tableau clinique de légère

insuffisance cardiaque et fondait en larmes en parlant de son deuil. Son chagrin me paraissait la cause principale de ses maux. Mais j'ajoutai aussitôt : « Je ne veux pas chercher à vous consoler, car je n'ai pas eu d'épreuve pareille à la vôtre, en sorte que tout ce que je pourrais vous dire resterait inefficace. »

Elle montra un vif étonnement et me dit que j'étais la première personne qui ne cherchait pas à la consoler. Manifestement, son étonnement suscitait en elle toutes sortes de questions nouvelles. Nous causâmes longuement. Je lui expliquai que ceux qui n'ont pas la foi croient toujours pouvoir consoler avec des paroles humaines, tandis que les croyants osent s'avouer impuissants, précisément parce qu'ils savent qu'une vraie consolation ne peut venir que de Dieu.

Le contact était établi entre nous. Elle me questionna sur le problème de la souffrance.

Je finis par lui dire, avec douceur, mais nettement : « Madame, vous croyez pleurer votre mari, et en réalité, c'est plutôt sur vous-même que vous pleurez. Vous vous apitoyez sur votre sort injuste, que vous n'acceptez pas. Et toute révolte contre notre sort nous éloigne de Dieu et nous prive par là de son aide, qui, seule, peut accomplir ce miracle : nous faire accepter notre souffrance. »

Elle était très étonnée de ce message, mais notre conversation fut le point de départ d'une longue évolution spirituelle chez elle. Elle rechercha le contact d'autres chrétiens. Elle les questionna. Elle en rencontra qui avaient fait l'expérience spirituelle du deuil accepté. Sortant de son repli, elle commençait à s'intéresser aux autres, se rapprochait de sa famille, s'excusait de l'attitude qu'elle avait eue, et retrouvait une joie qu'elle croyait disparue pour toujours. Elle ne tarda pas à consacrer sa vie à Jésus-Christ et put aider dès lors d'autres âmes à trouver la solution à leurs révoltes et à leurs difficultés. Ce fut un étonnement pour tous ceux qui l'avaient connue quelques mois plus tôt, éplorée et amère.

Certes, son chagrin n'a pas disparu. L'évangile ne nous promet pas de nous en délivrer. Mais, malgré son chagrin, elle menait une vie toujours plus active, féconde, même joyeuse.

Je ne rapporterai pas ici le détail de son histoire médicale ultérieure. Avec l'âge, elle a été souvent malade, et son état physique impose des limitations à son activité. Mais elle est mieux que le jour où je l'ai vue

pour la première fois. Nul doute que, sans sa conversion, elle ne serait qu'une épave impotente, repliée et aigrie.

Et sa vie est tout un ministère chrétien auprès des âmes blessées qui cherchent la réponse de Dieu à leurs tourments.

C'est à elle que j'ai envoyé un jour une jeune veuve que nous appellerons Irène. Elle, aussi, paraissait inconsolable. Elle, aussi, fut étonnée de ce message d'acceptation. La mort brusque et prématurée d'un mari avec lequel elle avait été très heureuse la révoltait.

Cette mort entraînait aussi des difficultés matérielles dans une vie privilégiée jusque-là. Et une infirmité ne permettait pas à Irène de trouver facilement du travail.

Mais peu à peu, nos conversations devinrent plus profondes. Irène finit par me confier son grand tourment : elle avait commis un péché et l'idée que la mort de son mari en était la punition la poursuivait sans qu'elle pût la chasser. Je lui dis alors la certitude, que j'ai trouvée moi-même à la Croix du Christ, du pardon de mes péchés. Et je l'ai confiée à Madeleine.

Irène ne tarda pas à faire l'expérience du pardon, à consacrer sa vie à Dieu, à reprendre du travail, à lutter avec courage et à sourire de nouveau.

Le médecin rencontre chaque jour des malades qui n'acceptent pas leur maladie, la dépendance dans laquelle elle les met, les limitations qu'elle impose à leur vie. Une malade, Mme Pastorelli ¹ a écrit à ce sujet un livre profond et vrai, tout plein des richesses spirituelles qui fleurissent dans la souffrance. Elle y décrit ce « drame avec soi-même » et ce « drame avec l'entourage », y montre à la fois combien une vraie acceptation est difficile et combien elle est féconde. « Être malade ? Outre la souffrance, la faiblesse et la maladie à subir, c'est être condamnée à vivre à rebours de ses tendances et de ses goûts, c'est être contrainte de délaisser tout ce que l'on aime, c'est renoncer à ce pourquoi l'on se sent fait... Ne plus pouvoir faire de la musique ! De tous les sacrifices qui me sont imposés, c'est un des plus déchirants. ». « Pas plus que la vie normale, écrit-elle encore, la maladie n'apporte de spirituel à qui ne sait en user... ce qui prime tout dans la vie, c'est ce

¹ France PASTORELLI. *Servitude et grandeur de la maladie*. Paris, Plon.

qu'on y fait de son âme. »

On trouvera aussi le message d'un médecin sur ce sujet dans le livre de Carton : *Bienheureux ceux qui souffrent*¹. Il n'y a probablement pas de vie plus rayonnante que celle de malades qui ont accepté totalement leur maladie. Je pense à Adèle Kamm² à Froidevaux³. Je pense aussi à plusieurs de mes malades chez lesquels j'ai reçu les plus grandes richesses spirituelles. Par l'un d'eux, que la maladie a tenu à l'écart de la vie sociale pendant de nombreuses années, j'ai compris qu'une des acceptations les plus difficiles, c'est celle du temps qui s'écoule : qu'au jour où sa santé s'améliore il ne puisse pas revivre dans la santé des années de jeunesse passées pour toujours,

Voici ce que m'écrit une malade :

« Nous parlons souvent des souffrances que Christ a endurées pour nous. Mais qui, parmi nous, pourrait dire qu'il les a réellement vécues, sinon intellectuellement ? »

« Cette phrase prononcée par le pasteur de ma paroisse me bouleversa un soir, au sortir de l'étude biblique du quartier. Je rentrai chez moi le cœur remué, me demandant jusqu'à quel point je pouvais m'imaginer les douleurs que Christ avait souffertes pour moi.

» Ce soir-là, sincèrement, naïvement, j'ajoutai à ma prière cette question : « Est-il possible, Père, de ressentir, pour une minute, ce que Christ a souffert pour moi ? »

» Deux jours s'écoulèrent. Je ne pensais plus à ma prière, quand je fus terrassée par un stupide accident. Je ressentis en tombant comme un coup de poignard dans le dos.

« Les médecins constatèrent une fracture de la colonne vertébrale. Mise aussitôt dans un corset de plâtre, j'étais réduite à l'immobilité qui devait durer plusieurs mois.

» Il me semblait être sur une croix, mais sur une croix dont le centre de crucifixion se trouvait en bas. Je ne savais que faire de mes bras et de mes jambes, et ne pouvais changer de position sans une aide. Je me sentais remplie de pitié de moi-même; je gémissais et maugréais intérieurement.

¹ DR PAUL CARTON. *Bienheureux ceux qui souffrent*. Paris. Maloine.

² PAUL SEIPPEL. *Adèle Kamm*. Lausanne, 1912.

³ BENJAMIN VALLOTTON. *Patience*. Paris, Payot, 1922.

» Soudain une voix douce comme un murmure me dit:

– Mais tu n'as qu'une vertèbre cassée ! et tu as les pieds et les mains libres; tu n'as pas les deux pieds cloués ensemble et les mains transpercées de clous, et tout le poids du corps qui tire sur ces trois clous !

– J'ai soif, soupirai-je.

– Mais tu n'as qu'à étendre ton bras, tu as de l'orangeade à côté de toi et, si tu ne peux pas l'atteindre, tu n'as qu'à sonner; c'est mieux qu'une éponge imprégnée de vinaigre, avec laquelle les bourreaux se sont lavés les mains.

Alors je sortis de ma douleur et un seul mot me vint à mes lèvres :
« Pardon, Seigneur, pardon. »

Après un temps, je soupirai encore :

– Comme je suis mal dans ce lit ! Comment mettre ma tête ?

– Mais tu as un coussin, tu es confortablement installée, tu n'as pas une couronne d'épines sur la tête, et tu n'es pas exposée nue à la risée du peuple; personne ne t'a encore craché au visage.

» Alors j'ai eu honte. Et chaque fois que revenait la douleur, ces seuls mots toujours revenaient à mes lèvres : « Pardon, Seigneur, pardon ! »

» Vint la nuit. Angoisses, malaises, forte transpiration qui ruisselait sur mon visage.

– Mais ce ne sont pourtant pas des larmes de sang ! Reprit la voix.

– Pardon, Seigneur, pardon !

» Plus la douleur du Christ me devenait sensible, plus la mienne diminuait. Bientôt, je vis se dresser sur le mur blanc de ma chambre une croix immense, avec le Christ dont la tête, surtout, devint très nette, avec une expression de profonde tristesse et d'intense douleur.

» Ma prière avait été exaucée; certes, je n'avais pas pu vivre les souffrances du Christ; mais j'avais compris que toutes les douleurs que nous croyons être les plus grandes deviennent infimes comparées à celles dont il a souffert. »

Dans une conférence, devant la Société allemande de philosophie, le chirurgien Sauerbruch déclare : « La foi enracinée dans les profondeurs de l'âme a plus d'efficacité que toute connaissance philosophique. La douleur et la souffrance ne trouvent leur sens libérateur que dans la foi chrétienne, dans la communion avec la souffrance du Christ. Les chrétiens voient dans la souffrance un moyen employé par Dieu pour

conduire l'homme sur la voie sainte de l'épreuve... Un instrument de purification et d'édification du caractère chrétien. ¹ »

Le médecin constate chaque jour que la révolte contre la maladie, ou la résignation à contre-cœur, handicape son malade, non seulement dans son développement spirituel, mais aussi dans sa guérison physique et psychique. Je l'ai relevé à propos de la tuberculose ². J'en pourrais multiplier les exemples. Cela est vrai surtout de toutes les maladies chroniques, comme des insuffisances cardiaques, des paralysies, etc. qui donnent au malade le sentiment que sa vie si limitée dans son activité est devenue inutile.

Une maladie incurable, une maladie de Parkinson, par exemple, avec sa marche lente, progressive, inexorable, est une épreuve morale terrible. Voici une malade, de près de quatre-vingts ans, que nous appellerons Charlotte. Elle m'accueille en me disant combien elle désire être délivrée par la mort. Elle est seule en clinique, presque sans visites, séparée de sa famille à l'étranger. Devant sa maladie, dont le diagnostic ne fait pas de doute, je suis aussi impuissant que les nombreux médecins qui l'ont déjà soignée.

Je m'entretiens avec elle du message chrétien : accepter sa maladie. Je lui parle d'autres malades incurables dont les derniers temps ont été illuminés par une victoire spirituelle. Alors elle s'ouvre peu à peu sur son passé. Pendant des années, elle a été soignée par une amie fidèle. Mais, aigrie par la maladie, elle s'est brouillée avec elle. Et elle est plus isolée et amère encore maintenant. Alors elle décide de lui écrire, de lui demander pardon, de chercher à se réconcilier avec elle avant de mourir.

Et puis elle remonte plus haut dans sa vie. Il y a des fautes dont elle n'a jamais fait l'aveu. Elle devrait se confesser. Sur sa demande, je lui envoie un prêtre.

Un psychiatre m'a raconté qu'il avait été appelé un jour par un de ses vieux amis, qu'il n'avait pas revu depuis plusieurs années, et qui était atteint, lui aussi, de la maladie de Parkinson. Le malade avait ajouté au message qu'il lui avait envoyé : « Ne viens que si tu as un remède nouveau à m'apporter, car j'en ai assez des médecins qui me disent

¹ *Berner Tagblatt*, 5 septembre 1940. D'après « Die Junge Kirche ».

² voir chapitre II.

qu'ils ne peuvent pas me guérir. »

En entrant dans sa chambre, le psychiatre lui dit : « J'ai un remède nouveau pour toi, c'est Jésus-Christ. »

L'accueil fut presque dramatique : le malade reprochait à son ami de se moquer de lui. Mais lorsque celui-ci lui eut parlé du changement opéré dans sa vie depuis sa rencontre avec Jésus-Christ, la conversation changea de ton, et le malade s'ouvrit à son tour. Leurs entretiens se multiplièrent. Ce malade n'avait aucune préoccupation spirituelle. Dans son âme, il n'y avait jusque-là de place que pour sa révolte contre sa maladie. Ses amis, lassés par ses plaintes, espaçaient leurs visites. Et voici qu'il subissait une vraie transformation. Malgré l'aspect figé que la maladie donne au visage, son expression s'illuminait et rajeunissait. Bientôt il trouva la paix intérieure, et c'est une force mystérieuse qu'on vint chercher auprès de lui.

Je me suis demandé parfois si ce que les livres appellent le « caractère de l'épileptique » était autre chose que la projection, dans son comportement, de sa révolte intérieure contre une maladie singulièrement dure à accepter.

Je pense à une jeune fille épileptique que nous appellerons Henriette. Elle avait été élevée dans un milieu pieux, mais sa maladie l'avait assombrie et renfermée ces dernières années. Elle s'était de plus en plus isolée, moralement, de ses parents. On la sentait tourmentée.

Elle réclamait sans cesse de l'affection et décourageait ceux qui s'intéressaient à elle par ses sautes d'humeur. Après beaucoup de souffrances morales, elle avait pris, sous l'influence d'un médecin chrétien, de grandes résolutions. Mais elle se perdait dans des discussions intellectuelles, dans les objections à la foi et ses tentatives de réforme de son caractère demeuraient tumultueuses et inconstantes.

Quand je la vis, elle se mit à discuter ardemment avec moi. Mais peu à peu nos entretiens quittèrent ce terrain intellectuel pour celui de ses vraies difficultés. Elle était profondément révoltée. Elle aurait encore accepté la maladie, mais ce qu'elle ne pouvait accepter, c'est que celle-ci lui interdise le mariage, alors que toute autre jeune fille de son âge avait le droit d'espérer trouver le bonheur conjugal et la maternité : sa vie était frappée de stérilité pensait-elle.

Je lui rappelai la parole du Christ que rapporte l'Évangile : « Quiconque croit en moi, des fleuves d'eau vive jailliront de son

sein ¹ ». Elle commençait à comprendre qu'au prix d'une abdication totale elle pourrait trouver, malgré sa maladie, une vie féconde.

Le dimanche suivant, elle alla à l'église, et le pasteur prêcha sur cette même parole du Christ ! Elle en sortit bouleversée et me demanda un entretien.

Ce fut un entretien très dur. La bataille intérieure faisait rage en elle. Mais elle se termina par la victoire. Et c'est dans un calme profond qu'elle consacra sa vie à Jésus-Christ. Le jour même, elle écrivit à ses parents pour leur demander pardon de son éloignement, pour s'ouvrir à eux sur ses tourments, ses fautes et sa joie nouvelle. Et elle commença à aider d'autres malades à passer par ce dur chemin de l'acceptation.

Accepter la souffrance, le deuil, la maladie, ce n'est pas s'y complaire, ni les subir avec fatalisme, ni se raidir dans l'épreuve, ni s'étourdir dans la distraction, ni chercher à oublier avec le temps. C'est les offrir à Dieu pour qu'il leur fasse porter des fruits. Cela ne se raisonne pas, cela ne se fabrique pas, cela ne se comprend pas; c'est une expérience spirituelle.

J'avais un vieil et cher ami. Un des hommes que j'ai le plus estimés. Depuis plusieurs semaines son état s'aggravait. Un jour de Noël, le médecin qui le soignait m'invita à l'accompagner dans sa visite, qui devait être la dernière.

Le malade ne parlait plus qu'avec peine. La médecine ne pouvait plus grand-chose et nous entourions surtout le malade de notre affection. Je restai un instant seul avec lui. Il me dit alors avec peine : « Il y a quelque chose que je ne comprends pas... » Ce qu'il ne comprenait pas, il ne parvenait pas à l'exprimer. Cela frappait chez cet homme qui, toute sa vie, avait été épris de clarté intellectuelle. Chez lui, la foi avait toujours eu le dernier mot, mais elle s'alliait à la plus vive intelligence. On le sentait encore tourmenté par ce qu'il ne comprenait pas. Mais il était trop faible maintenant pour formuler le problème. Et je me rendais compte qu'il eût été vain de lui poser aucune question, d'ébaucher aucune discussion.

¹ St Jean 7. 38.

Après un instant de silence, je me penchai vers lui et lui dis simplement : « Vous savez bien que l'important dans ce monde, n'est pas de comprendre, mais d'accepter. » Il balbutia alors, avec un beau sourire : « Oui... c'est vrai... j'accepte tout. » Ce fut presque sa dernière parole. Après ma visite, il s'endormit, se réveilla brusquement dans la nuit, s'assit, prononça à haute voix : « Je vais au ciel », et il mourut.

ACCEPTER SA VIE

Ce message chrétien de l'acceptation n'est pas seulement la réponse aux souffrances exceptionnelles. Il touche aux mille aspects de la vie quotidienne. Je me propose de montrer par d'autres exemples le rôle considérable qu'il joue en médecine.

D'abord, c'est accepter la vie elle-même. Je pense à tous ces vieillards qu'on entend dire : « Je demande chaque jour à Dieu de me reprendre, car je ne sers plus à rien ici-bas. » Si Dieu nous laisse en ce monde, c'est qu'il attend encore quelque chose de nous. Il juge autrement que nous de notre utilité. Mais les vieillards ne sont pas seuls à souhaiter mourir. Il est peu de personnes qui, à quelque moment, n'aient dans le secret de leur cœur, désiré échapper à la vie.

Et accepter de vivre est un des facteurs de guérison les plus essentiels. J'ai soigné une vieille dame, dont le petit-fils passait ses examens finaux de médecine. Elle s'y intéressait vivement, et me dit : « Je voudrais vivre jusqu'à ce que mon petit-fils soit médecin. » Quand il eut terminé son dernier examen, elle me dit : « Maintenant, je peux mourir... » De fait, dès cet instant, elle s'affaiblit rapidement et mourut trois jours après.

En rapportant l'histoire d'une malade, j'ai souligné plus haut ¹ la nécessité d'accepter son sexe. J'ai dit aussi que chez la femme, la révolte contre son sexe se colore souvent d'une révolte contre le célibat. Tous les médecins savent le rôle que joue cette révolte chez un grand nombre de malades. Combien de vieilles filles souffrent de mille maux, physiques et psychiques, dont la vraie cause est dans leur révolte contre le célibat ! Le célibat est plus dur à accepter par la femme à cause de la puissance de l'instinct qui la pousse à la maternité !

Si Dieu nous conduit au mariage, c'est bien; acceptons-le de lui. Mais si son plan, c'est le célibat, cela ne signifie point que la vie doive

¹ voir chapitre X

en être moins belle. Car la plus belle de toutes les vies, c'est celle que Dieu nous fait vivre, si nous l'acceptons, quelle qu'elle soit.

C'est surtout à l'époque de la ménopause qu'éclatent les troubles dus à une révolte contre le célibat. J'en pourrais donner un grand nombre d'exemples. Une jeune fille qui n'accepte pas le célibat cultive au fond de son cœur un rêve romanesque de mariage où elle se réfugie d'autant plus que les années passent et que les chances de le voir se réaliser s'évanouissent. Il y a en elle un divorce croissant entre son rêve intérieur et sa vie réelle. Ce divorce intérieur, avec ses conséquences psychologiques et physiques, contribue lui-même à diminuer ses chances de mariage. Quand sonne l'heure de la ménopause, il y a chez elle un choc psychologique et physiologique terrible : le réveil à la réalité. L'espoir de la maternité, qu'elle a secrètement cultivé, s'envole définitivement. Il ne lui reste que sa vie réelle de célibataire, qui lui paraît une vie ratée, parce qu'elle avait mis son cœur dans son rêve. Et sa vie est réellement ratée parce qu'elle est toute remplie de « fuites », de compensations affectives irréelles, de manies, de principes, de critiques sur les femmes mariées et d'amertume. Soulager ces malades par une médication tonique et de l'opothérapie, c'est naturellement le devoir du médecin. Mais cela ne saurait le dispenser de sa tâche plus profonde : les aider à accepter vraiment le célibat.

Ce n'est que par la foi qu'une jeune fille — et un jeune homme — peut accepter le célibat : par la foi que Dieu a un plan pour elle, qui se réalisera si elle lui obéit; par la foi, qui, seule, lui permettra de vivre pleinement sa vie de mariée, si elle se marie, et sa vie de célibataire, si elle ne se marie pas.

La vraie acceptation spirituelle de son célibat donne à la jeune fille une telle libération qu'elle peut, dans le cadre même du célibat, faire porter tous leurs fruits à ses qualités proprement féminines.

Voici par exemple une jeune fille de belle santé que nous appellerons Valentine. Elle présente le type féminin maternel : l'école morphologique italienne distingue deux types de féminité, la « *feminilità erotica* » et la « *feminilità materna* ».

Dire à une telle femme célibataire, plus toute jeune, qu'elle a un type « maternel » me serait apparu, naguère, comme propre à susciter chez elle les pires complexes psychologiques. Mais Valentine est chrétienne. Elle me consulte pour mieux comprendre le plan de Dieu

pour sa vie. Elle n'a plus ses parents et pas de profession. Aussi sa vie manque d'unité. Je lui montre que son tempérament la prédispose à être une mère de famille. Si Dieu ne l'a pas conduite à l'être au propre, elle peut l'être au figuré.

C'est ce qu'elle a fait. Elle a groupé quelques jeunes qui avaient consacré leur temps à Dieu, leur a fait un home, est devenue leur mère de famille.

Ainsi, par une double acceptation de son tempérament et de son sort — qui, par leur opposition, auraient pu la conduire à un conflit psychologique — elle a trouvé un plus grand épanouissement.

Je viens de parler du rôle de la révolte contre son sexe et contre le célibat dans les troubles physiques et psychiques de la ménopause. Mais ils sont liés aussi à une autre révolte : la révolte contre le temps qui passe, contre la jeunesse qui finit. Le psychiatre Jung ¹ revient avec prédilection sur ce thème du choc moral que constitue, surtout pour la femme, le tournant de la vie où celle-ci commence à redescendre.

Ce n'est pas parce qu'une femme est mariée, ni même parce qu'elle a eu beaucoup d'enfants, que le choc moral de la ménopause lui est épargné. On peut dire que si l'homme est par nature polygame, la femme est par nature polygénératrice et insatiable de maternités.

Appelons Diane une veuve qui est venue me consulter pour des troubles de la ménopause, que des traitements médicamenteux n'avaient pas améliorés.

Diane est chrétienne. Elle a une belle vie spirituelle, qui lui a conservé la jeunesse de l'âme. Je peux même dire la jeunesse physique, car ce que tous les instituts de beauté du monde oublient, c'est qu'une âme limpide, libérée, est la condition la plus importante pour la conservation de la jeunesse du corps. Il est toujours frappant de voir quel changement physique s'opère chez une femme qui trouve Dieu. Rien n'est plus indéfinissable que la beauté et la jeunesse. La chirurgie esthétique peut en approcher matériellement, mais il y manque le charme impondérable, que seul un changement de l'âme peut donner. J'ai entendu bien des femmes — et des hommes — dire à la suite d'une grande expérience spirituelle : « J'ai rajeuni de dix ans ! »

¹ C. G. Jung. *Essais de psychologie analytique*, p. 18.

Kretschner parle du visage comme de la « carte de visite de la constitution entière »¹ : il est tout autant la carte de visite de l'âme. Les rides ne sont-elles pas les traces de ces jeux de physionomie qui traduisent nos peurs, nos soucis et nos ressentiments ?

Diane a trouvé dans sa vie spirituelle la force d'accepter son veuvage et a rajeuni, malgré son épreuve. Mais précisément, un nouvel écueil s'est insidieusement présenté à elle : celui de ne pas accepter de vieillir. Dans un sens, elle est la sœur de ses enfants. Elle ne se rend plus bien compte de son âge et vit un autre âge que le sien. La tendance à se rajeunir, que toute femme conserve toujours, y trouve son compte, mais cette tendance n'est, en dernière analyse, qu'une révolte contre son âge. J'en veux pour preuve les confidences que Diane me fait de son embarras devant certains messieurs beaucoup plus jeunes qu'elle. En fait, elle se comporte encore en jeune femme. Et pourtant, Diane a de nombreux enfants et petits-enfants. Elle est une grand-mère.

Accepter de vieillir, accepter sa ménopause, c'est pour la femme trouver une expression toute nouvelle de son besoin de maternité; c'est trouver « l'art d'être grand-mère », si Dieu lui accorde des petits-enfants; c'est trouver une forme plus sublimée encore de la maternité, s'il ne lui en accorde pas.

J'ai donc demandé à Diane si elle avait accepté son âge. En se recueillant à ce sujet, elle prit conscience de son problème inconscient. Et elle trouva, à la fois, un renouveau spirituel et la guérison des troubles dont elle souffrait.

Les humoristes ont largement raillé les naïfs subterfuges qu'inspire aux femmes le désir perpétuel de se rajeunir, mais sans mesurer le drame psychologique qu'il exprime, toute la révolte spirituelle qu'il recouvre, toutes les misères physiques qu'il entraîne.

Et savoir vieillir, accepter de vieillir, ce peut être un problème à vingt ans, autant qu'à cinquante ou à quatre-vingts.

Qui mesurera le tort que peuvent causer à la santé tous les soins de beauté que tant de femmes s'imposent comme un véritable martyr ?

Et combien de vieillards acceptent les limitations que leur âge exigerait ? J'en ai parlé à propos des cas d'hypertension. J'ai sous les yeux l'observation d'une hypertendue très âgée qui est trop vive pour

¹ Kretschner. *La structure du corps et le caractère*, p. 59. Paris, Payot.

son âge, qui marche précipitamment, s'agite, mange vite et trop, ronge son frein. Certes, le plan de Dieu n'est pas pareil pour tous les vieillards. Il en est que l'inaction forcée de la retraite administrative conduit à la tombe. Mais il en est combien d'autres qui ne savent pas carguer les voiles. Ils ne connaissent pas la sérénité qui convient à leur âge; ils mangent comme des jeunes et mettent encore beaucoup d'amour-propre à des excès d'exercices physiques ; ils ne veulent pas reconnaître que leur métabolisme est moins intense, leurs combustions internes atténuées, qu'ils doivent se garder du froid et du chaud et qu'ils devraient prendre des précautions auxquelles ils se refusent sous le prétexte qu'ils ont toujours joui d'une robuste santé !

Et puis, accepter de vieillir, c'est aussi accepter que le temps passe, que les mœurs changent, que de plus jeunes se comportent autrement. « De mon temps », disent toujours les vieillards, comme si le temps actuel n'était plus leur temps. Combien de vies finissent dans l'aigreur et la critique intarissable des jeunes !

Ce sont des vies toutes remplies de pensées et de forces négatives qui les amoindrissent et minent leurs énergies physique et psychique.

Enfin accepter de vieillir, c'est vivre l'heure présente, à tout âge, même si le passé a été riche de belles expériences. Au cours d'une visite à l'une de mes malades, j'admirai les fleurs de son balcon. Mais il y avait des fleurs fanées, et je lui dis : « Il faut couper les fleurs fanées pour que la plante porte de nouvelles fleurs. » Je compris aussitôt que c'était là une parabole de la vie. Les fleurs ont été belles ! Mais le temps passe. Et à vouloir conserver les fleurs d'autrefois on n'a plus que des fleurs fanées et on se prive des nouvelles.

Et puis, il faut accepter ses parents.

Voici une malade que nous appellerons Joséphine.

Dès qu'elle m'aborde, elle me déclare : « Je vous dirai tout de suite que je ne suis pas la fille de mon père. J'en ai la certitude absolue. J'ai perdu, toute jeune, ma mère, créature douce et admirable qui a eu, comme moi, beaucoup à souffrir de « cet homme ». S'il était mon père, il ne se conduirait pas à mon égard comme il le fait. » Elle était frémissante, en me racontant tout cela. Cette expression « cet homme », qu'elle employait pour désigner son père, en disait long. Pour m'écrire, elle usait d'une carte de visite pour que son nom imprimé lui servit de

signature et lui évitât de l'écrire à la main.

A mes questions, elle m'explique que, toute petite, elle a lu un roman pour enfants où il était question d'une petite fille volée et élevée par des bohémiens qui la maltrahaient. Ce fut, à ce qu'elle disait, un trait de lumière dans son esprit. Elle avait déjà à souffrir gravement à cette époque des sévices de son père, contre lequel elle était révoltée, et la pensée avait jailli en elle que comme dans l'histoire de la petite bohémienne, elle n'était pas sa fille.

Dès ce jour, cette pensée avait été au centre de son âme, consolidée sans cesse par mille détails glanés dans ses souvenirs et dans ses conflits perpétuels avec son père.

L'idée fixe l'avait conduite plusieurs fois à des états de confusion mentale qui avaient rendu nécessaire son internement. L'idée qu'on la traitait de malade parce qu'elle s'appliquait à faire triompher la vérité la révoltait encore davantage et elle ne recherchait qu'avec d'autant plus de passion tout ce qui pouvait confirmer sa thèse. Délire systématisé. Les médecins harcelés par ses questions, répondaient parfois de façon évasive, pour ne pas la heurter de front. Elle s'emparait de ces phrases ambiguës, y voyant l'aveu qu'un mystère planait sur sa naissance.

J'ai proposé à Joséphine de se recueillir sur les torts qu'elle pouvait avoir eus à l'égard de son père. Elle protesta vivement : Elle ne saurait avoir des torts vis-à-vis d'un homme qui en avait tant à son égard.

La semaine suivante, elle me déclara qu'elle n'avait pas voulu revenir, qu'elle n'avait rien trouvé dans ses essais de recueillement, et qu'elle était indignée de ma méthode de traitement.

Je lui proposai alors de se recueillir avec moi. Loyalement, elle nota certains torts qu'elle avait eus vis-à-vis de son père. Mais elle était très agitée, et protestait qu'elle ne pourrait jamais s'humilier devant un homme pareil. On sentait la bataille gronder dans son âme.

J'ai éprouvé, ce jour-là, pour cet esprit en détresse, une immense pitié, et c'est avec autant de douceur que possible que j'ai insisté pour qu'elle persévère dans la pratique du recueillement.

Mais la semaine suivante, elle ne m'apporta que des résultats insignifiants.

C'est alors que je me décidai à lui montrer ouvertement comment sa vie avait été faussée par sa révolte contre son père. Certainement, tous les médecins avaient pensé que son idée fixe avait été forgée par son

esprit, qu'elle n'était qu'une projection de sa révolte. Si je pouvais le lui dire sans ambiguïté, c'était parce que je savais que, devant Dieu, elle pouvait trouver le courage de regarder la vérité en face, d'accepter son père, de lui pardonner et de lui demander pardon.

Je me heurtai à des résistances farouches. C'est dans une agitation extrême qu'elle me quitta. Quelques jours après, un mot bref m'informait qu'elle renonçait à son nouveau rendez-vous.

Je croyais la partie perdue. Mais, un mois après, je recevais une lettre, signée cette fois à la main. Elle m'annonçait sa visite ajoutant, de la façon la plus simple, qu'après de grandes luttes intérieures elle avait accepté mon message et mon explication de son erreur psychologique. Elle avait ressenti une libération formidable, trouvé la communion avec Dieu, et une joie inattendue. Elle avait eu la force de s'humilier devant son père et de se réconcilier avec lui.

C'est une créature nouvelle que je vis revenir, détendue et souriante. Visiblement, elle était guérie. Maintenant, elle voyait beaucoup d'autres fautes qui avaient pesé sur sa vie, et commençait à réparer les torts qu'elle avait eus à l'égard d'autres personnes.

Je l'ai revue plusieurs fois. A chaque entretien elle avait fait un pas nouveau, trouvé une communion plus vivante avec Dieu et des rapports plus normaux avec son entourage.

Elle me dit : « Je croyais toujours être chrétienne; maintenant, je sais ce que c'est qu'être chrétien ! »

Nous ne choisissons pas nos parents. C'est Dieu qui nous les donne. Ils sont autres, souvent, que nous ne les aurions rêvés. Ils ont leurs défauts, leur psychologie, leurs maladies, leur milieu social. Souvent le fils le plus révolté contre son père est celui qui lui ressemble le plus. Sa critique implacable apparaît comme la projection de sa lutte impuissante contre des défauts pareils. On ne peut pas être heureux tant qu'on n'accepte pas ses parents, tant qu'on rêve d'une autre vie et d'autres parents. Et puis, accepter ses parents, c'est accepter l'hérédité qu'ils nous ont apportée. Un jour, une de mes malades me dit : « Si le redressement de ma vie est si difficile, c'est que ce n'est pas seulement ma propre vie qu'il faut redresser, mais, en quelque sorte, la chaîne par laquelle, de génération en génération, les problèmes de vie de mes ancêtres se sont transmis. »

Une autre était obsédée par la peur de la folie, parce que l'hérédité

mentale de sa famille était lourde, par le discrédit social et la charge matérielle qu'entraînait la maladie de plusieurs parents. Toutes ces préoccupations minaient ses résistances morales. Quand je voulus lui montrer tout ce qu'il y avait là de révolte contre son sort et de pitié d'elle-même, elle fut indignée. Mais quelques jours après elle me dit la détente inespérée et la grande expérience spirituelle qu'elle avait trouvées par une acceptation complète.

Il faut aussi que les parents acceptent leurs enfants.

Combien y a-t-il de parents déçus de leurs enfants, qui ne répondent pas au rêve qu'ils s'en étaient fait ! Combien d'enfants sentent confusément peser sur eux ce reproche obscur de leurs parents, et en souffrent ? Accepter ses enfants, c'est accepter leur tempérament, leurs défauts, leur nature, ou même leur sexe.

Appelons Richard un homme plein de sentiments d'infériorité. Il a eu des échecs dans sa vie, dus sans doute à ces sentiments d'infériorité, mais qu'ils ont aggravés à leur tour. Malgré une carrière intellectuelle et administrative très appréciée, il doute toujours de son utilité sociale. Il dit ouvertement : « J'ai raté ma vie. » Son foyer n'a été sauvé du divorce que parce que la foi y est entrée. Dès ce jour il a repris peu à peu confiance en lui-même. Mais il rêve encore de grandes idées qu'il n'ose pas formuler et se reproche de les laisser, par là même, stériles. Il les traite de chimères pour s'excuser...

Je ne veux pas analyser ici tous les facteurs complexes qui sont à l'origine de ses sentiments d'infériorité et de leur aggravation. J'en relève un des premiers : ses parents désiraient tant avoir une fille que, quand il est venu au monde, ils l'ont traité en fille. On l'a même habillé en fille jusqu'à l'âge de huit ans. On devine aisément ce qui peut se passer dans une telle âme d'enfant !

Cette révolte des parents contre la nature de leurs enfants, ce refus de les accepter tels qu'ils sont, est à l'origine d'innombrables complexes infantiles. Il n'est pas étonnant que Freud ait relevé chez tant d'hommes de la rancune contre leur père.

Il n'y a pas besoin d'invoquer le complexe d'Œdipe pour l'expliquer !

Combien de parents devraient demander pardon à leurs enfants ? Combien de fois ai-je dû demander pardon aux miens ! Combien d'enfants sentent que des frères et sœurs, dont les succès flattent leurs parents, leur sont préférés ? Combien de parents corrigent leurs

enfants par agacement plus que par amour ?

Ce ne sont pas les circonstances qui nous rendent heureux ou malheureux, mais notre propre cœur. Nous ne pouvons aider les autres à trouver la force d'accepter leur vie que quand nous avons trouvé cette force nous-mêmes. Et Dieu seul la donne. Accepter sa vie, c'est accepter tout ce dont on pense être victime injustement : injustices du sort, injustices des hommes.

Nous disons volontiers que nous l'accepterions, si, au moins, on nous demandait pardon. Mais la vie chrétienne consiste à pardonner même à ceux qui ne demandent pas pardon.

Accepter, naturellement, aussi, les revers de fortune, la ruine. J'ai un ami qui a tout perdu dans la Révolution russe et qui est gai comme un pinson, qui apporte sa joie à tant d'autres gens qui ont des mines tristes parce qu'ils ont perdu un petit peu de leur fortune.

J'ai sous les yeux les observations de plusieurs de mes malades qu'il serait trop long de rapporter ici en détail, et chez lesquels une révolte perpétuelle contre l'injustice est la source principale de beaucoup de maux physiques et psychiques. Hommes et femmes à la vie stérile et sombre qui bataillent inlassablement, se chargent de responsabilités écrasantes, disent à chacun ses vérités sans réussir à le corriger, provoquent la riposte, s'isolent moralement, dénoncent partout le mal, ont partout de la malchance et sont victimes de beaucoup plus d'injustices que les autres. Ils paraissent attirer sur eux les orages qui alimentent à leur tour la révolte de leur cœur. Ils disent qu'ils luttent pour les principes, pour la vérité, pour la justice, que l'acceptation serait complicité de l'injustice. Ils veulent défendre les opprimés, tenir tête aux puissants, exprimer avec franchise leurs indignations. Mais personne ne leur en sait gré. Partout où ils passent, il y a des luttes, des conflits, des discussions. Ces vies s'usent. L'amertume de leur âme ne retentit pas seulement sur leurs nerfs, mais aussi sur leur digestion et sur leur cœur, sur leur vitalité.

Un jour, j'ai rencontré un homme contre lequel j'avais beaucoup lutté. Il n'y avait pas d'animosité entre nous. C'étaient nos convictions qui nous avaient souvent opposés, comme de loyaux adversaires. Il était atteint d'une maladie grave, dont il sentait bien qu'elle serait fatale. Il venait maintenant me demander de le soigner. Appelons-le Jacques.

Nous nous trouvions tout à coup sur un terrain nouveau, homme à homme, sentant bien l'un et l'autre qu'une confiance et une amitié toutes nouvelles devaient s'établir entre nous. Dès que je me recueillis avec lui, je pensai à plusieurs incidents précis où, dans mon ardeur combative, j'avais été dur à son égard. Je lui reparlai alors de tous ces faits, pour lui en demander pardon.

Le lendemain, il me raconta sa nuit. Il avait dû se lever. Il marchait déjà très difficilement. Aussi, dans un moment de vertige, il avait entraîné dans sa chute le tapis de la table. Un vase de fleurs était dessus, qui tomba sur le sol et se brisa. Jacques resta là, longtemps, incapable de se relever. Et, tout à coup, il avait senti que c'était une image de sa vie : le vase était brisé maintenant. Il marchait vers la mort et devait s'avouer l'échec de tant d'efforts et de combats pour la vérité. Mais les fleurs restaient... il fallait les ramasser. Lentement, il les avait prises, une à une. Et, dans son cœur, avait retenti un appel : « L'amour surpasse la justice. » Il avait vu l'erreur de sa vie, ajoutait-il, la vanité de cette grande lutte pour la justice et la vérité, qui ne portait pas les fruits que donne le moindre geste d'amour...

En l'entendant, j'ai senti moi-même un puissant appel de Dieu. J'ai compris que si, bien souvent, nous nous étions affrontés, lui et moi, dans la lutte des idées, c'est que nous nous ressemblions : que tous deux, nous croyions servir Dieu en combattant pour la vérité, contre l'erreur. Seulement, notre vérité n'était pas la même et notre zèle à tous deux s'était épuisé en batailles d'idées. Je voyais que je devais à mon tour, comme lui, m'avouer à moi-même la stérilité de tant d'efforts, et mettre désormais à l'amour toute la passion que j'avais mise à la lutte. Ce jour-là, nous nous sommes agenouillés ensemble pour demander à Dieu de nous transformer et de nous donner l'amour.

Jacques vécut encore quelques mois pendant lesquels son état physique s'aggrava sans cesse et sa vie spirituelle grandit. Je lui faisais de longues visites. Sous les apparences d'un lutteur, il avait été un renfermé, un timide. Maintenant, il s'ouvrait à plein cœur, il faisait le compte de sa vie. Il pensait, un à un, à beaucoup d'hommes contre lesquels il avait lutté. Il leur écrivait des lettres d'excuses. Sa mort fut paisible et douce. Ses enfants l'entouraient. Quand il eut rendu le dernier soupir, je me mis à leur parler, à leur dire tout ce que Dieu m'avait appris par ce malade.

Nous n'avons aucun droit à ce que ceux qui nous entourent soient parfaits. Accepter sa vie, c'est accepter aussi le péché des autres qui nous fait souffrir, accepter leurs nerfs, leurs réactions, leurs vivacités et même leurs dons et leurs qualités qui nous diminuent. Accepter, notre famille, nos clients, nos camarades de travail, notre milieu social, le pays où nous vivons. Combien de femmes n'ont pas vraiment accepté la nationalité qu'elles ont acquise par le mariage ? Combien de Romands, qui vivent en Suisse allemande, ne se solidarisent pas avec leur nouveau canton ?

Je vois peu de gens satisfaits de leur profession, et je vois peu de gens qui s'y donnent de tout leur cœur. Sans doute, Dieu conduit parfois un homme à reconnaître qu'il s'est trompé dans le choix de sa profession. Il l'appelle à en changer. Mais cela n'arrive qu'à des hommes qui ont d'abord accepté ce qu'ils font et non à ceux qui rêvent de changer pour fuir un travail qu'ils n'ont pas accepté.

Tant que l'on n'a pas accepté son travail, on n'y a qu'un rendement médiocre qui laisse insatisfait, et on s'y fatigue davantage. Je pense à une jeune fille qui maigrissait au travail et reprenait du poids, en vacances, avec une rapidité étonnante. A y regarder de près, nous nous aperçûmes que ce qui éprouvait sa santé, c'était moins le travail lui-même que l'usure intérieure permanente d'une révolte contre ce travail.

Beaucoup de gens n'acceptent pas leur corps. On ne sait pas quels tourments secrets, souvent naïfs, peuvent ronger les cœurs et devenir de vraies obsessions : un nez trop grand, des jambes trop grosses, une taille trop petite ou trop grande, une tendance à l'embonpoint, une voix peu harmonieuse, bref toutes les révoltes de ne pas être beau ou belle à souhait. Ce qui fixe ces préoccupations et les aggrave, c'est précisément leur caractère secret. Car, bien souvent, si ceux que rongent de tels tourments s'en ouvraient à leur entourage, celui-ci pourrait les rassurer. Ils seraient tout étonnés d'apprendre que leurs petits défauts physiques ne sont point si remarquables et qu'on sait apprécier en eux bien d'autres qualités plus importantes. On ne saurait dire quel mal font à cet égard la littérature, le cinéma, les magazines féminins remplis de conseils et de publicité sur toutes les qualités nécessaires pour plaire ! Ces soucis et ces révoltes sont largement entretenus et exploités par les fabricants de produits de beauté et les charlatans. Combien de femmes ont ruiné leur santé par une cure d'amaigrissement qui les a conduites à une

véritable intoxication iodée ?

Je me souviens d'une jeune fille, que j'appellerai Hélène, et que j'ai soignée pour un point pleurétique. Ce n'est qu'après de nombreuses consultations, qu'elle a osé m'avouer la cause de sa maladie : Depuis des années, elle était obsédée par la grosseur de ses seins, qui, pourtant, n'avait rien d'anormal. Alors elle avait lu quelque part que des douches froides sur la poitrine pouvaient les faire diminuer. Et, pendant des semaines, secrètement, elle s'était astreinte à ce traitement jusqu'à ce que la maladie l'amenât chez moi. Bien plus, elle continuait encore ses douches, pendant qu'elle suivait le traitement prescrit ! Ce n'est que par une expérience spirituelle que je pus l'aider à accepter son corps tel qu'il était.

J'appellerai Aline une jeune fille qui est arrivée en pleurs, un jour, chez moi, désespérée de son état. C'est une petite nature, petite taille, petite envergure, de 7,5 cm. inférieure à la taille, poids insuffisant, de 18 kg. inférieur à la taille au-dessus du mètre, A l'école, on l'appelait toujours « la petite » et elle avait beaucoup souffert de l'humiliation que constituait pour elle ce surnom. Or, il s'agit d'une nature extrêmement sensible, chez laquelle de vifs sentiments d'infériorité ont été la conséquence de sa révolte contre sa petitesse.

Dès lors, elle a cherché des compensations, a eu soif de démonstrations d'estime et d'affection. Et la famille, agacée par ce besoin de tendresse, le lui reproche, ce qui exaspère sa revendication.

Au travail, mêmes difficultés. Enfant, elle avait été joyeuse et spontanée. Stagiaire, elle fut prise d'un si grand besoin de se faire apprécier d'un chef exigeant qu'elle en perdit tout naturel.

Son médecin me communique son observation. Des maladies étranges, imprécises et capricieuses, se succédaient touchant tour à tour les organes les plus divers, souvent difficiles de diagnostic, déroutant par leur évolution. Et le sentiment d'être constamment arrêtée par sa santé aggravait à son tour sa révolte et son surmenage compensateur. Une radiographie avait révélé une anomalie congénitale du duodénum qui avait beaucoup impressionné la malade et contribué à fixer des troubles fonctionnels digestifs graves. Le seul fait de pouvoir s'ouvrir à moi sur ses sentiments d'infériorité, sur toutes les petites humiliations qui, non acceptées, étaient devenues autant de grandes blessures, amena une

amélioration de son état et une détente dans ses rapports avec son entourage.

Ce ne fut qu'à la suite d'une longue évolution spirituelle qu'Aline put redevenir naturelle, atténuer sa sensibilité, supporter des reproches et retrouver la joie. De l'opothérapie et le réglage de son régime y contribuèrent. Mais le nœud du problème était dans l'acceptation de sa petite nature. Ma femme, en se liant avec elle, l'aida dans cette expérience spirituelle.

Je pense aussi que la préoccupation constante d'engraisser était une cause inconsciente de ses troubles digestifs. C'est un paradoxe fréquent, en médecine, que, plus on veut bien faire, moins on y parvient : plus on veut engraisser, moins on y arrive; plus on veut calmer son cœur, plus on a de palpitations. Car nos fonctions végétatives, pour s'accomplir normalement, doivent s'accomplir inconsciemment, automatiquement. Toute fixation de l'esprit sur leur travail fausse leur travail. Et leurs troubles viennent, à leur tour, fixer l'esprit. Accepter sa petite nature est particulièrement difficile à ceux qui jouissent en apparence d'une santé florissante. Voici, par exemple, une femme qui présente de nombreux signes physiques et nerveux d'épuisement. Or, elle a le modelé « rond uniforme » de Mac-Auliffe, grassouillette, pléthorique, teint coloré. Elle est le type que le public qualifie de « mine splendide ». Elle est victime du préjugé que l'embonpoint soit signe de santé. En réalité son poids est fait de graisse plus que de tissus nobles. Elle se croit riche physiquement, et elle est pauvre. Son entourage ne comprend pas qu'elle ait à ménager ses forces. Elle se dépense sans compter. Et le déséquilibre de son budget des forces est à l'origine de son déséquilibre neuro-végétatif.

Les petites natures doivent vivre une vie en miniature, fractionner leurs activités, se reposer fréquemment, manger peu et souvent. Nous vivons une époque obsédée par la quantité. Le rendement d'une vie dépend de sa qualité et non de la quantité de son activité. Darwin ¹, à la santé très délicate, ne travaillait que trois heures par jour. Il a laissé une des œuvres scientifiques les plus importantes de l'histoire.

Accepter sa nature, c'est ne plus se comparer aux autres. Ma femme est une petite nature, tandis que je suis un homme d'action. Un

¹ P. CARTON. *Traité de médecine*, p. 775.

jour, en se recueillant, elle a compris que le plan de Dieu pour elle était différent de celui qu'il a pour moi, qu'il lui demanderait compte de l'emploi de ses talents à elle et non des miens. Dès ce jour, elle s'est épanouie.

Enfin, l'expérience m'a appris à employer une méthode différente pour la conduite des vies selon leur nature. Avec des natures fortes, indépendantes, c'est le défi, si j'ose dire. Les petites natures demandent, au contraire, à être traitées avec douceur et compréhension.

Il me semble souvent que la vie est comme un grand escalier à gravir. Les âmes fortes peuvent escalader des marches hautes. Mises au défi, elles trouvent les forces nécessaires à une vraie varappe spirituelle. Les petites natures, au contraire, devant un obstacle trop haut restent découragées, pleines de doutes d'elles-mêmes. Pour elles, il faut creuser de petites marches qu'elles graviront une à une. Et elles reprennent courage quand elles s'aperçoivent, un jour, qu'elles ont pu monter autant que les autres.

J'ai fait allusion plusieurs fois à la notion de vitalité. «Petites natures, petite vitalité » autant d'expressions qui demandent quelques précisions.

Vitalité et force de caractère ne sont pas synonymes. J'ai montré plusieurs de ces cas où une âme forte use un corps faible comme la lame use le fourreau, selon le mot de Carton. Ce clinicien s'est appliqué à rechercher des signes objectifs de la vitalité. Je les ai recherchés systématiquement à sa suite et je peux dire que, dans l'ensemble, mes observations confirment les siennes. Les signes cliniques de la vitalité me paraissent donc propres à rendre de grands services pour le réglage des vies.

Le signe de vitalité que Carton met au premier plan, c'est la présence, et le développement — beaucoup plus fréquents chez l'homme que chez la femme — de l'appendice xiphoïde ¹.

Cette présence, et l'importance de son développement, sont en effet des témoins de l'intensité du travail d'ossification pendant l'enfance, et par conséquent de l'intensité du métabolisme général de construction physique du corps dans l'âge où se constitue le capital physiologique. J'ai été étonné que Carton lui-même ne se risque pas, à ma connaissance,

¹ P. CARTON. *L'Art médical*, p. 76. Brévannes 1930.

à formuler cette explication de son signe clinique, qui me paraît la seule vraisemblable. Il n'a, de même, pas donné l'explication d'un autre signe clinique qu'il a mis en lumière : celui du nombre de lunules sur les ongles. C'est, suivant son expression, le signe du « revenu disponible ¹ ». Il me paraît évident que ce signe est en rapport, lui aussi, avec l'intensité du métabolisme régénérateur de l'individu, car il témoigne de l'activité génératrice de la matrice de l'ongle. Par contre, Carton donne le grand nombre et la netteté des lunules comme un signe de tempérament *S*, alors que je l'ai rencontré tout autant chez des *L* purs, où il me paraît en rapport avec les tendances cataboliques de leur tempérament digestif.

Quoi qu'il en soit, compter sur les ongles le nombre des lunules et en apprécier le développement, est une recherche clinique très simple et dont l'intérêt pratique m'a paru considérable. On trouve constamment un grand développement des lunules chez des sujets actifs, positifs, voire agités, ou chez des sujets à gros appétit, qui accumulent les apports digestifs. On trouve de 0 à 2 lunules chez des épuisés, à faible vitalité, ou à vitalité épuisée par le surmenage, à bilan budgétaire organique déficitaire.

Par contre, Carton m'a paru s'aventurer dans des classifications arbitraires et trop schématiques dans le tableau qu'il donne des caractères répartis selon le nombre des lunules combiné à l'absence ou à la présence de son signe de l'indépendance des lignes de vie et de tête sur le bord radial de la main ². Tous ces signes demandent à être interprétés avec sens critique, confrontés avec tout ce que l'on sait d'un individu, de ses réactions vis-à-vis du milieu et non catalogués comme des cotes mathématiques de la vitalité.

Le bonheur, l'harmonie intérieure, l'acceptation de sa vie, la solution des conflits avec l'entourage, la satisfaction professionnelle, la victoire sur le péché, sur la paresse, sur l'égoïsme, ont sans doute plus d'influence sur notre vitalité que tout autre facteur physique d'alimentation, d'hérédité, de constitution ou de repos. Ils constituent, en quelque sorte, un coefficient qui multiplie le chiffre de base de la vitalité physique.

Enfin Carton a donné un autre signe, celui de la « dépilation des

¹ *Ibid.*, p. 77.

² P. CARTON. *Les clefs du diagnostic de l'individualité*, p. 36. Paris, Le François, 1934.

mollets » qu'il qualifie d'« hypothèque vitale ». Tous les surmenés, les épuisés, tous ceux dont les réactions ne sont plus à la hauteur des causes d'affaiblissement, présentent cette chute, et cette non-repousse des poils des mollets et de la face externe de la jambe. C'est un signe plus fidèle que celui de la chute des cheveux qui dépend davantage de causes auto-toxiques. Les pykniques perdent prématurément leurs cheveux, mais gardent les poils des mollets, s'ils ne sont pas en déficit organique.

Bien entendu, les signes classiques de déminéralisation, de décalcification, la carie dentaire, la phosphaturie des nerveux sont à prendre aussi en considération pour l'appréciation de la vitalité.

Sigaud a basé, lui, sa classification des « forts et des faibles » ¹ sur ses études très originales sur la tonicité et la sonorité abdominales, et l'expérience m'a paru confirmer ses vues.

¹ MAC-AULIFFE. *Op. cit.*, p. 33.

QUESTIONS SEXUELLES

Dans le chapitre précédent, j'ai laissé de côté l'acceptation de son conjoint, parce qu'elle mérite une place à part, et va nous conduire au domaine sexuel.

Accepter sa femme, telle qu'elle est.

Accepter son mari, tel qu'il est.

Certes, il n'est pas de plus belle tâche, entre époux, que de s'aider mutuellement à se libérer de ses défauts. Mais nul ne peut l'entreprendre avec succès avant d'avoir accepté son conjoint tel qu'il est, d'avoir accepté ses défauts. Car ce n'est qu'à ce moment qu'il peut l'aider d'une façon désintéressée, libre de toute irritation, de tout reproche et de toute amertume. Le mari qui se plaint des défauts de sa femme et veut l'en corriger pour ne plus en souffrir n'aboutit qu'à creuser un fossé entre elle et lui, à provoquer ses défenses et ses ripostes ou à la plonger dans des sentiments d'infériorité. Ce n'est pas en se faisant la morale, qu'on crée la communion conjugale. La plus grande aide qu'un mari peut apporter à sa femme, c'est de se corriger lui-même.

Et puis, accepter son conjoint, c'est accepter vraiment le mariage. Il y a plus qu'on ne le croit d'époux qui ne se sont pas mariés totalement, sans aucune restriction mentale ou affective, qui n'acceptent pas les limitations que le mariage impose à leur liberté, à leur indépendance, à leur isolement, à leurs jouissances, à leurs goûts, ou même à leur prétention à dépenser leur argent à leur guise.

J'ai montré au chapitre VII quelques aspects de ces conflits conjugaux que le médecin rencontre chaque jour et qui ont un si grand retentissement sur la santé physique et psychique. Ce que je dois souligner maintenant, c'est que le mariage a été institué par Dieu, et que ce n'est que dans le plan des lois que Dieu lui a données qu'il peut se réaliser pleinement.

La première condition d'un mariage chrétien, c'est que les deux époux aient été conduits l'un vers l'autre par Dieu. Je connais un homme qui, un jour, pendant qu'il se recueillait, reçut un appel à

épouser une jeune fille qui lui était tout à fait indifférente. Sa réaction première fut négative. Cette pensée lui paraissait absurde : il ne savait même pas la langue que parlait la jeune fille. Mais à la même époque, et sans qu'elle le sût, la jeune fille reçut dans le recueillement le même appel. L'amour ne tarda pas à unir leurs vies.

C'est ensuite des fiançailles conformes au plan de Dieu. Combien de bonheurs conjugaux sont compromis par l'impureté et l'égoïsme des fiançailles !

Enfin c'est une union conjugale soumise à l'autorité de Dieu, où les époux recherchent ensemble la communion spirituelle, où les exigences des Saintes Écritures règlent leur attitude mutuelle, où chaque difficulté est résolue dans la prière, où le sens du foyer est de servir Dieu en commun.

Voici une femme que nous appellerons Marthe. Elle vient de loin me consulter parce qu'elle sait que je suis un médecin chrétien et qu'elle pense trouver auprès de moi une doctrine propre à renforcer sa thèse dans sa controverse avec son mari.

Elle m'expose que la sexualité l'a toujours instinctivement dégoûtée, qu'elle n'a jamais voulu savoir grand-chose dans ce domaine, et qu'elle a été encore plus déçue et écœurée par le mariage.

Aussi, maintenant qu'elle a consacré sa vie à Dieu, elle a déclaré à son mari qu'elle voulait vivre une vie pure, c'est-à-dire en finir avec la vie sexuelle qu'elle juge incompatible avec l'élévation de son âme. Je perçois dans ses propos son mépris pour son mari, qui n'a guère goûté ces propositions et cette conception du christianisme.

Alors j'ai parlé à Marthe du sens divin de la sexualité. Le mariage dans son intégralité physique, psychique et spirituelle est institution de Dieu. Il est manifeste que Dieu a donné l'instinct en vue du mariage. Ce n'est pas parce que les hommes usent souvent de l'instinct hors du plan de Dieu qu'on peut oublier que c'est lui qui l'a donné. Si l'Évangile oppose en maints passages la chair à l'Esprit, c'est pour exiger la soumission de la chair à l'Esprit, mais nullement pour répudier la chair. Au contraire, une des doctrines essentielles du christianisme, c'est celle de l'incarnation. A l'opposé des religions orientales, le christianisme ne sépare jamais le spirituel du charnel : il veut glorifier l'Esprit dans la chair. Celui qui croit se rapprocher de

Dieu en cultivant une vie spirituelle désincarnée n'a pas encore compris l'extraordinaire message du Christ, qui réclame la soumission du monde entier, physique autant que spirituel, à l'autorité de Dieu.

Et puis je montre à Marthe qu'elle ne fait, contrairement à ce qu'elle croit, aucun sacrifice en abandonnant une vie sexuelle qu'elle n'a jamais acceptée. Sa prétendue ascension spirituelle n'est qu'une manière d'aggraver la distance qui la sépare de son mari, alors que l'exigence de Dieu, c'est l'unité des époux. Elle ne sera pas plus pure, mais moins aimante.

N'y a-t-il pas quelque suffisance à se vanter de sa supériorité spirituelle sur son mari et à le considérer comme « bestial » ? Elle n'a, en réalité, jamais accepté le mariage intégral auquel Dieu l'avait appelée. Elle n'a encore jamais aimé son mari comme Dieu l'appelle à l'aimer.

Marthe parut d'abord consternée par un tel message, qui heurtait les théories qu'elle s'était faites pour justifier sa froideur conjugale. Je lui parlai alors de la vie conjugale à laquelle Dieu nous a conduits, ma femme et moi : soumise aux ordres de Dieu dans tous les domaines, dans la vie sexuelle aussi bien que dans la vie spirituelle. Une telle conception conduit au vrai bonheur conjugal.

Marthe m'avoua alors que son foyer n'était pas une réussite, et reconnut que ses aspirations spirituelles étaient une compensation à l'insatisfaction de sa vie conjugale. Peu à peu, elle s'ouvrait à des horizons tout nouveaux.

Elle me quitta après avoir pris connaissance de ce que Dieu attendait d'elle : elle rentra auprès de son mari pour lui demander pardon de ne pas avoir accompli la promesse qu'elle avait faite, devant Dieu le jour de son mariage.

Il faut dire franchement que les préjugés du formalisme religieux sont la cause d'innombrables malheurs conjugaux. Ces gens ont beaucoup de peine à opérer la soudure entre la sexualité et l'affectivité, à cause de l'idée de culpabilité qu'ils attachent à la première. L'instinct sexuel n'est nullement coupable puisqu'il vient de Dieu. Ce qui est péché, c'est d'en user hors du plan de Dieu. Mais ce plan s'accomplit précisément dans cette soudure. Il est plus facile de tourner le dos à la sexualité que d'accepter l'autorité de Dieu sur notre vie tout entière.

Je n'ai peut-être jamais été plus ému moi-même du message d'acceptation totale que devant une jeune femme, à laquelle nous

donnerons le nom de Josette. Elle vint me voir, excédée par la vie que lui imposait son mari. Celui-ci, alcoolique et colérique, était d'une sensualité telle qu'il réclamait sa femme un grand nombre de fois par jour et proférait les pires menaces quand elle se refusait. La pauvre en avait conçu un dégoût horrifié de la vie sexuelle.

Je ne pouvais que lui rappeler que l'amour que réclame le Christ accepte tout, pardonne tout, supporte tout. Un tel amour peut gagner le mari mieux que toute résistance et tout reproche.

J'hésitais moi-même à apporter à Josette une telle réponse et, pourtant, je n'en voyais pas d'autre.

Elle pria pour demander à Dieu ce courage d'accepter joyeusement.

Et j'ai su plus tard l'amour tout nouveau qu'elle reçut ce jour-là pour son mari et la grandeur spirituelle à laquelle la conduisit cette extraordinaire victoire de l'Esprit sur la chair !

Un des aspects de la foi chrétienne réside dans une prise de conscience de ce qu'il y a de divin dans l'instinct. Dans le monde physique, la gravitation universelle des astres par exemple, la loi de Dieu s'accomplit irrévocablement. Dans le monde biologique, l'instinct en assure l'accomplissement. Chez l'homme apparaît la liberté, la liberté de désobéir au plan de Dieu, d'user de l'instinct à des fins de jouissance personnelle et non plus pour l'accomplissement du plan de Dieu. C'est dans le tête-à-tête avec Dieu, que l'homme apprend à voir clair dans son cœur : Il reconnaît tout à la fois tout ce qu'il y a d'impureté et de volonté de jouissance dans les tentations qui le hantent d'user de son instinct hors du plan de Dieu, et la désobéissance tout aussi grande qu'il y a à ne pas faire confiance à son instinct pour conduire sa vie sexuelle normale.

Voici par exemple un homme, à prépondérance intellectuelle, très instruit en matière de psychologie sexuelle, qui a voulu faire pour le mieux, se garder de toutes les difficultés conjugales que pouvait susciter un comportement trop brusque de sa part au début du mariage. Il a fait confiance à ses connaissances et à son intelligence plus qu'à son instinct pour régler son comportement sexuel. Sa prudence calculée a tué la spontanéité nécessaire de l'instinct et a été la cause d'une impuissance qui dure toute sa vie. C'est le cas de dire que le « mieux est l'ennemi du bien ». Dans un tel cas, le vrai problème n'est pas sexuel mais intellectuel. C'est la méconnaissance du fait que le plan de Dieu

s'accomplit dans l'instinct, pour autant que celui-ci n'est pas faussé par l'impureté. Les objections des psychanalystes à la religion tiennent en grande partie à l'erreur des gens religieux qui opposent l'Esprit à la chair et méconnaissent ce qu'il y a de divin dans l'instinct.

C'est pour cela que tant d'enfants, dans des familles religieuses, ont été élevés dans la peur de la sexualité normale. Pour eux, tout le domaine sexuel est enveloppé d'un manteau de mystère malsain. Et c'est la source de grands troubles psychologiques.

Mais les médecins qui, en dehors d'une conception chrétienne de la sexualité, ont voulu libérer ces âmes des préjugés formalistes qui les écrasaient ont attiré sur l'humanité une nouvelle catastrophe, pire que la première ! C'est l'effroyable recul moral de notre temps, avec ses déchéances, ses misères, ses troubles psychiques des conflits conjugaux et du divorce, sa dénatalité. En formulant leur fameux «principe du plaisir», ils ouvrent la porte à tous les complexes nouveaux que suscite la revendication d'une satisfaction sexuelle sans limite. Ces époux qu'ils ont réconciliés en leur montrant qu'ils étaient malades par insatisfaction sexuelle, sont, certes, guéris momentanément par leur épanouissement sexuel. Mais le jour où le mari s'avisera de reconnaître que sa femme vieillit, qu'elle est moins désirable, qu'il trouverait plus de satisfaction sexuelle avec telle autre femme qu'il a rencontrée, bien plus, le jour où il devient veuf, il est hanté par la crainte de redevenir malade s'il n'a pas entière satisfaction sexuelle.

Ainsi ces doctrines médicales fondées sur le « principe du plaisir » et les idées qu'elles ont propagées dans le public suscitent la révolte contre leur sort chez tous ceux que le plan de Dieu ne conduit pas à une satiété sexuelle : tous les célibataires, tous les veufs, tous ceux qui sont déçus physiquement de leur conjoint, ou dont le conjoint a moins de tempérament qu'eux, tous ceux, même, qui, en pleine harmonie sexuelle, devraient limiter leur vie sexuelle, tous ceux qui, mariés ou non, sont appelés à la chasteté, tous ceux enfin qui pâtissent d'impuissance ou d'inversion sexuelle personnelle ou de celle de leur conjoint.

Alors, par exemple, que tant d'impuissants souffrent des complexes secondaires qui découlent de leur infirmité, sentiments d'infériorité, pitié d'eux-mêmes, le malade dont j'ai parlé plus haut a pu accepter, grâce à Dieu, ainsi que sa femme, la chasteté totale. Il a trouvé par là un plein équilibre mental, et sa vie est heureuse, harmonieuse et féconde.

Les problèmes d'inadaptation entre des tempéraments sexuels inégaux sont moins des problèmes d'impureté que des problèmes de désintéressement : Un mari, qui trouve que sa femme ne lui donne pas la satisfaction sexuelle à laquelle il croit avoir droit, a le cœur rempli de revendication sourde à son égard. C'est cette revendication, et non son insatisfaction sexuelle qui trouble le ménage. Lorsque deux époux se recueillent ensemble pour soumettre leur vie sexuelle à Dieu, toute revendication mutuelle tombe. L'harmonie renaît entre eux et même leur bonheur sexuel.

Sans Dieu, la sexualité est ou bien un tabou obscur, source de refoulements et de troubles psychologiques compensateurs, ou bien une divinité insatiable, un dieu du plaisir qui tient l'homme en esclavage sans même le rendre heureux.

Sans Dieu, le réglage de la vie sexuelle conjugale est, ou bien un compromis plein d'arrière-pensées entre les tempéraments des époux, ou bien la tyrannie de l'un des deux, ou bien l'édifice, factice et rigide, de principes formels. Aucun système moral ou psychologique ne peut régler en principe un domaine qui relève de l'obéissance au jour le jour à Dieu, dans la libre soumission de la conscience éclairée par les Écritures et l'enseignement de l'Église. Quand Dieu conduit des époux à la vie sexuelle, ils peuvent la pratiquer d'une façon divine, si j'ose dire, en pleine communion mutuelle, charnelle, morale et spirituelle; elle est le couronnement et le symbole de leur don total de l'un à l'autre. Et quand Dieu les conduit à s'en abstenir, ils peuvent pratiquer le renoncement sans révolte, sans refoulement et sans reproches mutuels.

Il peut y avoir désobéissance à priver sa femme du sentiment d'être désirée par son mari selon la loi divine du mariage. Il peut y avoir impureté à convoiter sa propre femme à l'heure où Dieu ne le veut pas. Et l'on peut dire que plus l'homme est vigilant, plus il est sévère avec lui-même quant aux exigences absolues de pureté de l'Évangile, plus ce qu'il y a de divin dans la sexualité s'épanouit aussi en lui et assure son bonheur physique et spirituel.

C'est aussi sur ce plan de la recherche en commun de la volonté de Dieu que des époux peuvent trouver la réponse à la question des limitations à la conception. Je me garderai ici encore de formuler des principes théoriques sur un problème qui relève de l'obéissance individuelle. C'est devant Dieu, à la lumière des Écritures Saintes, que

des époux reconnaissent si leur comportement leur est dicté par des préoccupations égoïstes ou par des motifs en harmonie avec la volonté de Dieu.

Nous touchons ici à deux problèmes d'une importance capitale en médecine : Le premier, c'est celui des dispositions physiques, psychiques et spirituelles des parents au moment de la conception : une vie tout entière peut être frappée de débilité, d'infirmité et de toutes les souffrances physiques et morales qui en découlent parce que les parents l'ont conçue en état de maladie ou d'intoxication alcoolique aiguë ou chronique. Et, plus tard, quand leurs amis les plaindront d'avoir un enfant maladif, ils n'oseront leur avouer le remords qui hante secrètement leur cœur et transforme ces marques de sympathie en blessures brûlantes.

Le second, c'est le problème de la dénatalité.

Ce problème touche tout spécialement notre pays et sert de test à son recul spirituel. Les naissances, en Suisse, ont diminué de 1916 à 1936, de 70.404 à 62.480, soit de 10 %. L'idée que l'homme est seul maître de lui-même et peut organiser sa vie à sa guise, c'est-à-dire selon son égoïsme, voilà la cause unique de la dénatalité. L'idée que l'homme doit rechercher dans le recueillement, pour sa vie sexuelle, comme pour tout autre aspect de sa vie, la direction de Dieu, sera le seul remède radical à ce problème national.

Par contre, la proportion des naissances illégitimes est en recul de 1 pour 20 à 1 pour 25. Mais ce recul n'est sans doute pas dû à un progrès moral, mais plutôt à l'extension de l'avortement et à la vulgarisation des méthodes anticonceptionnelles. Je n'ai pas besoin de m'étendre sur le problème de l'avortement. Même des médecins non chrétiens reconnaissent qu'il tient au recul moral et spirituel de notre peuple et de notre corps médical, sages-femmes et pharmaciens compris.

Je n'ai pas fait de conférence sur la dénatalité, mais j'ai eu la joie de voir bien des époux, à la suite des entretiens que j'avais eus avec eux, se pencher sur un berceau où était le fruit de la soumission de leur vie sexuelle à la direction de Dieu.

Beaucoup de parents ou d'éducateurs qui généralement n'ont pas résolu eux-mêmes leurs propres problèmes sexuels croient aider les

jeunes en agitant devant eux le spectre de prétendues complications terribles de l'onanisme. Ces jeunes s'enfoncent alors dans une lutte négative et obsédante. Ils en viennent à isoler ce problème de tous les autres problèmes de leur vie, tel celui de leurs relations franches et aimantes à l'égard de leurs parents. Le lecteur voudra bien comprendre que je ne combats pas ici un haut idéal de pureté chez les jeunes. Mais ce que je soutiens, c'est que la lutte pour cet idéal n'est efficace que lorsqu'elle s'insère dans le cadre d'une consécration totale d'une vie à Jésus-Christ, et que lui obéir dans tous les autres domaines préoccupe le jeune tout autant que sa continence sexuelle.

La lutte négative conduit aux défaites incessantes, aux troubles psychiques et au doute spirituel qui, à leur tour, la compromettent. La lutte positive compte sur la force miraculeuse que le Christ donne à qui lui consacre sa vie sous tous ses aspects. Je connais un jeune qui, à l'heure de la tentation, au lieu de se raidir dans un effort négatif, se mettait à genoux pour remercier Dieu d'avoir mis en lui une telle force de vie et lui demander comment il devait l'employer.

On mesurera combien ce message chrétien est éloigné des idées généralement en cours parmi les psychiatres contemporains par le cas suivant.

Un jeune garçon, plein de sentiments d'infériorité, que nous allons appeler Dominique, va consulter un spécialiste. Il a eu des échecs scolaires, dus à l'insuffisance de son développement mental. Dès lors, on l'a mis successivement dans les places les plus variées où il n'a jamais pu tenir. Tout le souci que ses parents se font à son sujet ne contribue pas à créer autour de lui une atmosphère calme et confiante. Ils finissent par l'envoyer au psychiatre.

Celui-ci cause longuement avec lui et conclut en lui disant à peu près : « Il te faut une petite amie, cela te donnera du courage et de la confiance en toi-même. A ton âge, une petite amie est nécessaire à un jeune homme pour s'épanouir et détendre ses nerfs. »

Aussi, quand Dominique, au cours d'une randonnée, rencontra une jeune fille peu sauvage, il pensa que l'occasion était venue de suivre le conseil de son médecin. Elle ne se fit pas prier et se laissa conduire dans les bois.

Dominique fut tout étonné, quelques jours plus tard, d'être poursuivi

pour détournement de mineure, sur la plainte des parents de la jeune fille, auxquels elle avait avoué son aventure.

L'autorité judiciaire confia naturellement Dominique à l'expertise d'un autre psychiatre, qui conclut gravement qu'il n'était pas absolument responsable, et préconisa un traitement dans une clinique. Ce que l'expert ne dit pas, c'est la responsabilité d'une médecine psychologique qui, ayant perdu toute notion des lois de Dieu et des hommes, peut ouvertement donner à un esprit simple des conseils qui, s'ils sont suivis, l'exposent à des poursuites judiciaires.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que la « petite amie » ne guérit pas Dominique de son complexe d'infériorité.

J'ai naturellement été consulté par beaucoup d'hommes et de femmes dont la vie est entièrement gâchée par la déviation d'instinct qu'on appelle homosexualité, et ses répercussions.

En causant avec eux, on s'aperçoit qu'ils souffrent bien plus des conséquences morales et sociales de leur infirmité que de cette infirmité elle-même. Chez tous les homosexuels, à cause des préjugés sociaux qui pèsent sur eux, à cause, même, du formalisme de la religion courante, qui jette la pierre aux malades au lieu de les aimer comme le Christ les aimait, il y a des sentiments d'infériorité, d'isolement moral, de malédiction bien pires que ceux qui frappent un borgne ou un boiteux.

Ils se sentent exclus de la communion humaine, il leur semble que tout le monde devine leur difficulté et les méprise. Ce sentiment les empêche d'être naturels et spontanés. Et à son tour, tout manque de naturel, tout manque de communion humaine aggrave la difficulté psychologique.

Ils peuvent connaître le bonheur sexuel dans des liaisons où ils cèdent à leur instinct. Mais un bonheur tout rempli de malaise, de remords, de tourments qui les empêchent de s'épanouir vraiment, car ce bonheur charnel n'est pas dans le plan de Dieu. Alors, ils rompent et ne sont pas plus heureux dans un sevrage sentimental qu'ils n'acceptent pas réellement.

Ils sont pleins de pitié d'eux-mêmes, de révolte contre leur sort qui leur interdit un bonheur véritable. Et puis, ils ont « peur de leur cœur », ils ne peuvent avoir aucun rapport social normal, ni avec l'autre

sexe qui leur rappelle, par la répulsion qu'il leur inspire, leur infirmité, ni avec des individus de leur sexe, auxquels ils ont peur de s'attacher exagérément.

Le résultat, c'est un manque complet de naturel, ce sont des réactions agressives contre leur famille et contre leurs collègues de bureau, dont ils ne peuvent avouer la cause profonde et qu'on leur reproche comme de la méchanceté. Tout cela augmente encore leur isolement moral.

Ils ne peuvent être heureux et spontanés, ni en cédant aux impulsions de leur instinct dévié, ni en lui résistant.

Voici ce qui me paraît être la réponse chrétienne à ce problème :

1° L'homosexualité est une infirmité. Or, alors que toute autre infirmité attire la commisération, celle-ci fait peser sur ceux qui en sont atteints un sentiment de réprobation sociale, en raison du formalisme des hommes. Et le Christ, qui a lutté contre le formalisme avec la plus grande sévérité, est toujours plus près de ceux qui souffrent.

2° Accepter sa nature telle qu'elle est, avec ses infirmités et les difficultés qu'elles entraînent, les accepter sans révolte, est une des exigences du christianisme. Le Christ ne nous a pas promis une vie exempte d'infirmités et de difficultés, mais il nous donne le vrai bonheur dans l'acceptation de nos infirmités et de nos difficultés. Il n'en est pas pour cette infirmité-là autrement que pour toutes les autres, qui sont compatibles avec le bonheur, pour autant qu'elles ne sont l'objet d'aucune révolte.

3° Mais celui qui cède à sa tendance homosexuelle, ne fût-ce qu'en pensée, commet un péché. Car ce qui est péché c'est de désobéir à Dieu, c'est-à-dire d'user de son instinct, quel qu'il soit, en dehors du plan de Dieu, pour sa jouissance personnelle.

C'est pourquoi les homosexuels ne sont pas des êtres à part dans l'humanité, ils n'ont pas un problème sexuel essentiellement différent de celui des autres hommes, de celui des célibataires, des veufs ou des gens mariés. Pour tous, c'est le même problème, c'est celui de l'obéissance absolue au plan de Dieu, dans la sexualité aussi bien que dans tous les autres domaines de la vie. Un célibataire qui, d'un regard, « commet adultère dans son cœur » selon le mot du Christ, un homme qui use de sa femme en dehors de la volonté de Dieu, désobéissent tout autant, pèchent tout autant qu'un homosexuel qui donne libre cours à ses impulsions anormales. Et ce

peut être tout aussi difficile à un hétérosexuel marié d'obéir réellement au plan de Dieu pour sa vie sexuelle, d'être absolument pur dans le mariage, qu'à un célibataire ou à un homosexuel d'observer une discipline sexuelle absolue.

La vie sexuelle dirigée par Dieu, c'est l'obéissance absolue à Dieu, c'est l'emploi de la force prodigieuse de l'instinct créateur selon son plan, que ce soit dans l'accomplissement de l'acte sexuel normal entre époux, aussi bien que dans son emploi dans d'autres domaines créateurs de la vie de l'esprit, de la vie sociale, de la vie spirituelle.

C'est la conception chrétienne de ce que les psychologues ont appelé la sublimation, qui, pour les incrédules, n'est qu'un succédané mineur de la sexualité, tandis que pour nous elle est une incarnation différente du besoin créateur que Dieu a mis dans le cœur de l'homme. Par l'instinct sexuel, Dieu a voulu associer l'homme à son œuvre créatrice. Mais l'œuvre créatrice de Dieu n'est pas charnelle seulement : elle embrasse tous les aspects de la vie. L'énergie calorique peut se convertir en énergie mécanique : nous ne disons pas pour autant que la seconde se ramène à la première, mais bien qu'elles sont toutes deux des manifestations différentes de l'énergie ultra-phénoménale.

Nous devons concevoir, de même, la sublimation, non comme un déguisement de l'énergie sexuelle, mais comme une manifestation phénoménale différente de la force créatrice divine.

Du point de vue chrétien, l'homosexuel qui est poursuivi en justice doit être déclaré entièrement irresponsable juridiquement, car on ne saurait considérer une infirmité comme un délit. Par contre, il ne sera guéri qu'en se sentant, au même titre qu'un hétérosexuel, entièrement responsable devant Dieu de n'user de son instinct que selon son plan, d'abandonner à Dieu la direction de sa vie sexuelle.

Je pense en ce moment à un instituteur qui vint un jour, de loin, me consulter, et que nous appellerons Pierre. Je ne saurais dire, chez lui, si c'est la tendance déviée de son instinct qui avait entraîné inconsciemment le choix de sa carrière d'instituteur, ou si c'est cette carrière qui avait retenu son évolution sexuelle au stade infantile homosexuel. Toujours est-il que sa vie professionnelle était un vrai calvaire. En proie à des tentations terribles, il s'épuisait en luttes contre lui-même. Sa vie spirituelle, déjà éveillée, était bloquée par ce problème non résolu.

Il put abandonner sa sexualité à Dieu et trouver instantanément une libération que tant de luttes intérieures ne lui avaient jamais apportée. Bien au contraire, la lutte négative fixe l'esprit, crée l'obsession et rend la libération plus difficile. Tandis que le christianisme est un message de bonne nouvelle, de libération miraculeuse et gratuite, accordée par la foi à ceux qui veulent obéir vraiment à Jésus-Christ.

Un an après, je revis Pierre; il était fiancé et heureux. Il avait pu faire part à sa fiancée, dans une transparence complète, des difficultés par lesquelles il avait passé, et il marchait au-devant du mariage avec une confiance totale.

SANTÉ POSITIVE

La Bible, par son message d'acceptation, donne la seule réponse possible au grand problème de la souffrance.

Par les miracles qu'elle apporte, elle démontre aussi que la force spirituelle est la plus grande force dans le monde. Cette force peut transformer les peuples et les individus. Seule, elle peut assurer la victoire sur les forces négatives qui détruisent les peuples et minent la santé des individus : l'égoïsme, la haine, la peur, le désordre. Seule, elle leur donne la joie, l'énergie, l'ardeur nécessaires à ce combat quotidien qu'est la vie et la défense de la santé.

Il y a en Suisse, trois suicides par jour.

Mettre de l'ordre dans les vies, aider les hommes à remporter des victoires sur eux-mêmes, à dominer leurs passions, à retremper chaque jour leurs forces au contact de Dieu, ce n'est pas seulement diminuer leurs risques de tomber malades, c'est aussi leur faire trouver la source d'une « santé positive ».

La santé n'est pas seulement l'absence de maladie; elle est une qualité de vie, un épanouissement physique, psychique et spirituel, une exaltation du dynamisme personnel.

Beaucoup de médecins souffrent du caractère presque exclusivement négatif de leur activité professionnelle : Toute leur vie, ils courent au plus pressé, pour réparer les brèches, comme une équipe, qui, sur un navire, devrait inlassablement et précipitamment boucher des voies d'eau successives. Cette équipe ne tarderait pas à réclamer de l'armateur qu'il entreprenne, une bonne fois, la reconstruction systématique de son bateau, pour qu'il puisse affronter la mer avec une solidité nouvelle.

L'atmosphère libérale dans laquelle nous avons été élevés, et la neutralité spirituelle de l'État nous ont interdit jusqu'ici de penser à une telle reconstruction nationale.

Quand on considère l'activité du Service fédéral d'hygiène publique, ou celle de nos services cantonaux, on mesure, certes, les services incomparables qu'ils rendent à la santé publique, mais on doit

reconnaître aussi que le programme de travail que leur impose l'État n'est encore que celui d'une sentinelle vigilante qui guette les voies d'eau pour pouvoir les boucher au plus vite. Avec un soin et une organisation parfaits, ils s'appliquent à dépister les épidémies, à en signaler aux médecins le danger, pour en arrêter l'extension.

Mais rééduquer notre peuple, lui faire retrouver ce qui a fait jadis sa force physique autant que morale, c'est une tâche qu'ils osent à peine entreprendre.

Je me garderai d'exagérer ces remarques. Ces lignes n'impliquent aucune critique à l'égard de nos services d'hygiène publique.

Je ne méconnais pas les mesures qu'ils prennent pour la prévention des maladies, l'effort qu'ils tentent pour encourager les œuvres prophylactiques, les services médicaux scolaires, la vulgarisation de notions d'hygiène, le travail des infirmières sociales, le développement des preventoria, des colonies de vacances, des œuvres antituberculeuses, des sociétés de gymnastique et de sport.

Ce que je voudrais montrer, c'est qu'un renouveau spirituel de notre peuple complétera tout cela, en augmentera l'efficacité, en assurera le succès durable.

Ce qui a fait la force physique et morale de nos ancêtres, c'est l'esprit qui les animait, c'est la frugalité de leur vie, l'austérité de leurs mœurs, l'endurance d'une existence pénible, la solidité de la famille et l'ardeur de leur consécration à Dieu.

Il y a dans nos meilleures traditions nationales tout un programme constructif.

L'esprit qui a présidé, en 1939, à l'organisation de notre Exposition nationale marque nettement une orientation nouvelle à cet égard. Alors que, naguère, nos expositions n'étaient qu'un emphatique panégyrique du progrès technique, une glorification du confort et du luxe qu'il procure, ou un tableau romantique et sentimental du pittoresque suisse, l'exposition de Zurich exprime avant tout le souci de notre peuple de retrouver ses plus profondes inspirations nationales. On ne peut pas conduire un peuple seulement avec un droit perfectionné et une instruction technique. Il faut qu'il retrouve son âme pour être en bonne santé, autant que pour atteindre à la vraie prospérité; il faut qu'il retrouve sa vocation. Sa vocation, c'est de Dieu qu'il l'a reçue, quand, sur la prairie du Grütli, de robustes montagnards, bien musclés et à l'âme saine,

prêtaient serment devant lui, quand les Confédérés, à la Diète de Stans, cédaient à l'autorité spirituelle de Nicolas de Flüe et mettaient fin à leurs querelles égoïstes, ou quand tous les citoyens de Genève, réunis en Conseil général, promettaient, par un serment unanime, de « vivre selon la Sainte Évangile ».

Aussi mon but, en écrivant ce livre, n'est-il pas de faire de la psychologie, de la nosologie, de la philosophie ou de la théologie, mais d'aider notre peuple à retrouver une nouvelle santé physique, psychique et spirituelle, par une nouvelle soumission à la souveraineté de Dieu.

« Nous devons envisager de façon tout à fait neuve la prévention des maladies. La méthode scientifique consiste à extirper la cause première. La sous-alimentation, la baisse de la natalité, l'usage des stupéfiants, les maladies vénériennes, etc..., sont autant de symptômes, dans la nation, d'une cause première : la déficience morale.

« La santé d'une nation dépend de la discipline et de l'altruisme de tous ses citoyens. La santé morale, la santé spirituelle et la santé physique forment un tout inséparable ¹... »

L'organisation médico-sociale de notre peuple, pendant le dernier siècle, a été principalement constituée par « les œuvres ». Il suffit d'ouvrir un annuaire des œuvres de bienfaisance et des œuvres sociales pour mesurer l'immensité de l'effort accompli sur ce plan. Il suffit, par exemple, de parcourir le Bulletin Fédéral contre la Tuberculose pour admirer les dévouements innombrables que ce programme a suscités et les dépenses qu'il implique (près de 17 millions que dépensent annuellement les œuvres antituberculeuses). Et je devrais citer les œuvres antialcooliques, les dispensaires, les œuvres de relèvement, de rééducation des mineurs délinquants, etc...

Gardons-nous de sous-estimer tout cet effort, qui est admirable. Mais le peuple, aujourd'hui, ne peut plus s'en contenter et ressent un besoin évident d'une action médico-sociale qui vise plus encore à lui procurer une « santé positive » qu'à réparer les brèches et venir au secours des malheureux. Car l'« œuvre » implique toujours une idée de bienfaisance plus ou moins humiliante pour la victime. Ce qu'un médecin comme Vincent ¹ reproche aux œuvres, c'est « l'esprit dame d'œuvre » et tous les

¹ Manifeste des médecins, réunis à Interlaken. au premier rassemblement pour le réarmement moral et spirituel des nations, en septembre 1938.

petits égoïsmes, tous les petits orgueils et tous les petits favoritismes qui se glissent inévitablement dans la meilleure entreprise si l'on ne réforme pas le cœur de l'homme.

Un programme national de « santé positive » cherchera les causes profondes du désarroi psychique et des signes de dégénérescence physique de notre peuple.

Les conditions de la vie physique de l'homme se sont plus profondément modifiées pendant le dernier siècle qu'au cours des vingt siècles précédents. C'est ce dernier siècle qui a connu la concentration des grandes villes, le développement extrême de l'agitation, de la vitesse, de l'intensité des affaires, de la surexcitation nerveuse, des spectacles et des nouvelles. C'est ce siècle aussi qui a connu l'extension formidable de l'alimentation exotique, de la consommation du thé, du café, du sucre industriel, de la nourriture carnée, l'invention des conserves alimentaires et des marchés de primeurs, qui permettent de manger en tout temps des aliments saisonniers, et détruisent ainsi les rythmes alimentaires normaux, le développement de l'éclairage, avec la vie nocturne factice qu'il généralise, etc... Il est évident que des bouleversements si profonds dans les modes d'alimentation et de vie des hommes, en un temps aussi court, n'ont pas pu se produire sans conséquences pour la santé publique.

On ne peut cependant pas rêver d'annuler toute l'évolution de l'humanité, la priver brusquement de tous ces progrès et de toutes ces nouvelles habitudes alimentaires. Aussi l'idée d'une vie tout à fait naturelle, telle que la préconisent les doctrines extrémistes du nudisme et du végétalisme intégral ne peut-elle former un plan constructif pour la santé publique.

Mais Dieu est plus que la nature. Son plan pour les hommes est conforme aux lois qu'il a imposées à la nature, mais tient compte des besoins particuliers et actuels des hommes.

Un pays dont les citoyens retrouveraient la discipline personnelle par l'obéissance à Dieu, la maîtrise d'eux-mêmes, la solution de leurs conflits psychiques et sociaux, la mesure dans leurs appétits de tous

¹ A. VINCENT. *Vers une médecine humaine*, p. 75. Paris, éditions Montaigne. Collection Esprit.

genres, l'exaltation de leur vitalité par un état d'âme positif, ce pays trouverait un niveau de santé tout nouveau.

Car, si c'est Dieu qui a créé l'homme et donné au monde ses lois, lui obéir, c'est se placer dans les conditions les plus favorables à la santé. Je ne prétends pas nier ici qu'il y ait des malades parmi les hommes les plus obéissants à la volonté de Dieu. Ce serait nier la solidarité humaine. Mais le recul spirituel du monde et celui de la médecine ont aggravé l'état sanitaire des peuples.

Obéir à Dieu, ce n'est pas seulement éviter les fautes de vie, c'est aussi retrouver la communion avec lui, et, par là, la force spirituelle nécessaire à la vie.

Les vrais problèmes des hommes sont toujours, en dernière analyse, des problèmes religieux. Aussi, si nous ne parlions que de réforme des vies et de discipline concrète, nous ne proposerions qu'un moralisme ennuyeux ou un culte de la discipline. Ce serait prendre les gens par le dehors. La seule source véritable de discipline, dans ce monde, c'est la communion avec le Christ. Dès que Jésus-Christ pénètre réellement dans une vie, celle-ci trouve une discipline nouvelle, une discipline qui n'est point rigide, formaliste, lourde, mais joyeuse, souple et spontanée. La discipline n'est pas un but de vie, ni même un moyen d'atteindre le Christ. Elle est une conséquence du changement d'attitude qu'entraîne l'irruption du Christ dans une vie.

La médecine, en reprenant conscience de l'importance du drame spirituel de l'homme, en comprenant de nouveau qu'on ne peut pas soigner l'homme sans tenir compte de Dieu, connaîtra le grand renouveau dont elle a besoin aujourd'hui.

Quand on songe au matérialisme physiologique qui a régné en maître sur la médecine au début de ce siècle, on reconnaît avec joie que ce renouveau est déjà commencé. De toutes parts des livres paraissent, qui expriment ce besoin universel de sortir de l'impasse matérialiste. Je veux citer celui de mon confrère genevois Georges Regard *Étude biologique et scientifique des grands problèmes religieux*, qui démontre l'erreur de nos devanciers quand ils opposaient science et religion comme deux thèses contradictoires. Je pourrais en citer beaucoup d'autres. De nombreux médecins se lèvent maintenant, qui puisent dans leur expérience personnelle du Christ une vision toute

nouvelle pour leur profession. Dans un discours, le Dr Jack Brock ¹, récemment appelé par l'université de Cape-town à une chaire de médecine, a déclaré : « Le but que j'entrevois pour moi est de chercher à former une génération nouvelle d'étudiants en médecine dans l'Afrique du Sud... Nous désirons des hommes qui se donnent tout entiers à la médecine, se sentent responsables de leur vocation. Seule, une nouvelle génération de médecins, dont le travail est basé en premier lieu sur leur contact personnel avec Dieu, peut apporter vraiment ce qui convient à la nation... »

Le Dr A. Carrel a déclaré récemment ² : « Les activités spirituelles de l'homme ne sont pas moins réelles que les phénomènes physiques et chimiques et leur importance est beaucoup plus grande.

« L'affranchissement des dogmes du matérialisme amènera une ère nouvelle, lorsque la vie sera complètement comprise dans ses trois données. Nous parlons de paix, mais nous ne devons pas oublier que la vie aime la force et que la paix demande de la force. La force des nations, comme celle d'un homme, se compose d'éléments spirituels aussi bien que d'éléments matériels. C'est pourquoi l'appel de l'heure présente doit être un appel à la virilité morale et physique. Et le réarmement spirituel des hommes et des nations doit en ouvrir le chemin. »

Le grand chirurgien allemand Sauerbruch, dans une conférence qu'il a donnée en mars 1940 à la Société médicale de La Haye, a déclaré : « Le problème qui domine notre vie économique, technique et culturelle, est celui de la relation entre l'homme et la technique... Le médecin sait actuellement que l'on ne peut pas tout faire au moyen de la technique. Il utilise la technique, mais aussi sa personnalité de médecin, liées l'une à l'autre par son véritable but : son devoir de guérir, sa mission de guérir. Il sait que la technique ne peut pas pénétrer jusqu'à la racine la plus profonde de l'être mystérieux qui s'appelle l'homme... »

A un journaliste qui le questionnait, il déclara : « Il manque au monde une idée directrice... La technique, sans une idée, est la chose la plus dangereuse qui soit...

¹ *Church of England Newspaper*. 11.3. 1938.

² Message au rassemblement national pour le réarmement moral à Washington le 8 juin 1939. Procès-verbaux du Congrès des États-Unis d'Amérique.

- Quelle doit être, selon vous, cette idée directrice, Excellence ?

- L'un l'appelle Dieu, l'autre le destin, un troisième autrement. En tout cas on doit renoncer à l'égoïsme, à la recherche du gain. Nous devons de nouveau apprendre que nous sommes tous des hommes... Nous devons rompre avec le matérialisme. ¹ »

Et dans une conférence sur « le médecin et la cure d'âme » Sauerbruch dit encore : « Il n'y a pas de véritable art médical sans une attitude de soumission à Dieu. Dans cette attitude de soumission jaillit une force dont nous avons besoin pour exercer notre profession et assumer notre responsabilité envers chaque malade en tant qu'individu, comme envers la nation entière. ² »

Ce renouveau spirituel apportera à la médecine un renouveau d'autorité.

Quand, récemment, le peuple zurichois a voté une loi autorisant les chiropraticiens à exercer leur art, des médecins clairvoyants ont reconnu avec loyauté ³ que l'évolution de la médecine contemporaine n'était pas étrangère au discrédit populaire dont témoignait ce vote à son égard.

C'est le souci de neutralité spirituelle et morale qui a rendu les médecins impuissants à remplir leur rôle de conducteurs d'hommes. Et le peuple, aujourd'hui, leur garde rancune de cette désertion. Les médecins se sont confinés dans une attitude de spectateurs indifférents, voire ironiques. Ils regardent passer la triste comédie humaine, ils voient toutes les fautes des hommes. Mais ils veulent rester objectifs, se garder de jugements de valeur, éviter toute affirmation de foi.

C'est aussi par ce renouveau spirituel que les médecins reprendront conscience de leur mission et confiance dans leur rôle. Combien de médecins sont secrètement découragés aujourd'hui, et croient moins à leur art que leurs patients ? Ils ont des succès, mais partiels ou superficiels. Ils guérissent des maladies, mais non des vies. Ils ont confusément le sentiment de ne pas mordre dans l'essentiel du problème de l'homme. L'idéal du respect de la liberté de conscience leur a fermé

¹ *De Telegraaf*. 16 mars 1940.

² *Berner Tagblatt*. 5 septembre 1940.

³ Dr. L. B. *La vie médicale* : La brèche dans la citadelle. Cahiers protestants, mars 1939.

le champ de l'action profonde. Ils n'ont pas voulu contraindre l'homme, le diriger. Ils ont respecté son droit de se tromper. Mais le peuple, comme au temps du Christ, semble un troupeau sans berger. Il en a assez d'être privé de chefs, de ne trouver chez les intellectuels que des observateurs savants et objectifs.

L'autorité morale du médecin est la clef de toute psychothérapie, quelle qu'en soit la technique. Or, l'autorité du médecin ne saurait dépendre seulement de sa science et de sa volonté, mais aussi de son attitude dans la vie, de la solution qu'il a trouvée lui-même aux propres difficultés de sa vie, de la concordance entre les principes qu'il professe et son comportement pratique, de sa foi personnelle et des fruits de conscience, de désintéressement, d'amour et d'honnêteté qu'elle porte dans sa carrière.

Mais comment traiter le moral ?

Pour beaucoup de médecins, le moral d'un malade n'est rien d'autre que son optimisme. Dès lors, tout ce qu'ils croient pouvoir faire pour soutenir et améliorer le moral de leur malade, c'est de le rassurer par tous les moyens possibles sur son état. Ils cherchent à entretenir par leur silence, par l'insistance avec laquelle ils soulignent tel menu symptôme d'amélioration, ou par telle réponse évasive, ses illusions.

Je ne prétends pas nier l'heureux effet d'une suggestion positive donnée par un médecin compréhensif et affectueux, dans la mesure du moins où elle est honnête; sur de petits psychopathes, la cure de Coué, qui invitait ses malades à se redire chaque jour qu'ils allaient de mieux en mieux, a fait d'incontestables merveilles. Mais c'est méconnaître la profondeur du drame humain et la puissance des forces négatives qui bouillonnent dans le cœur de l'homme que de croire en venir à bout par de telles méthodes. Quand les événements viennent démentir ses espoirs, quand ses défaites intérieures se répètent malgré toutes ses résolutions et sa bonne volonté, le malade sent bien les limites d'une thérapeutique par l'optimisme.

Un moral capable de résister dans les pires circonstances et en face de la mort ne peut avoir sa source que dans la force spirituelle. Et pour apporter cette aide-là à son malade, le médecin doit tendre, non à l'illusionner, mais à être aussi franc qu'il est possible à son égard.

Je sais la question que pose le lecteur à ce propos : « Dites-vous

toujours à un cancéreux son diagnostic ? »

Je dois noter tout d'abord que la famille est généralement bien plus soucieuse que le médecin de cacher au malade la vérité sur son état. Souvent, c'est la famille qui pousse le médecin, et même exige de lui, par sentimentalisme, toute une comédie d'optimisme qui creuse entre le malade et son entourage, à l'approche solennelle de la mort, un fossé profond.

On n'a aucune idée des recommandations naïves, des visites secrètes au médecin, des cachotteries et des mises en scène que les familles peuvent échafauder, même dans des cas où la révélation de la vérité serait toute simple et sans réel danger.

Un parent du patient suit le médecin dans l'escalier et lui dit : « Maintenant, docteur, dites-moi la vérité », tout en ajoutant : « Bien entendu, je vous demande de n'en rien dire au malade. » Mais celui-ci sait bien qu'il y a des conversations secrètes et ce sentiment « qu'on lui cache quelque chose » stimule toutes ses imaginations et ses craintes les plus invraisemblables, même dans des cas où le médecin a été tout à fait franc avec lui.

C'est l'occasion aussi de rappeler avec insistance que le christianisme n'est pas une morale, mais une religion. Si l'on applique l'honnêteté comme un « principe », sans ménagement, il est bien entendu qu'on peut, dans des cas d'ailleurs plus rares que le public ne le croit, faire plus de mal que de bien.

Mais le christianisme est une religion : c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas de pratiquer l'honnêteté brutalement comme une morale sans amour; il s'agit d'apporter au malade, par la communion personnelle avec le Christ, le climat spirituel dans lequel il peut apporter la vérité, dans lequel celle-ci le rapproche de Dieu au lieu de le plonger dans la révolte ou l'angoisse.

Le message du Christ est un tout, dont on ne peut pas isoler un élément, comme l'honnêteté, sans en apporter aussi tout le reste, comme l'amour et surtout l'expérience personnelle de Dieu. Le médecin qui ne peut pas encore dire sans danger toute la vérité à un malade grave, c'est celui qui n'a pas encore pu aider son malade à atteindre sa maturité spirituelle, dans laquelle, il pourra regarder la mort en face, y marcher dans une ascension continue.

Je ne voudrais pas qu'on croie que je critique ici facilement les

familles. Je sais bien tout ce qu'il y a d'amour, de pitié et de désir d'épargner au malade des épreuves supplémentaires dans les précautions qu'elles prennent pour lui cacher la vérité. Je ne parle pas à la légère d'un problème de conscience dont je sais bien par expérience la complexité. Mais je crois précisément qu'il est absolument insoluble sur le terrain de la morale et ne trouve sa solution que par un miracle spirituel. Je n'ai pas moi-même dit la vérité à tous les mourants que j'ai soignés; il s'en faut de beaucoup ! Et je ne prétends pas que ce soit la famille qui m'en ait empêché. Mais je sais que, dans tous ces cas, le fait même de n'avoir pas pu être vrai était pour moi une démonstration de l'échec de mon ministère spirituel : c'était la preuve que je n'avais pas su conduire mon malade à la communion avec Dieu.

Ma mère, veuve depuis six ans, est morte à la fleur de l'âge, laissant deux petits enfants, après plusieurs années d'une maladie implacable que trois opérations n'avaient pu enrayer. Je me souviens qu'au cours de ses derniers mois un architecte venait souvent la voir pour discuter avec elle d'un projet de construction qu'il faisait traîner en longueur. Sans doute, personne ne se faisait d'illusion, et peut-être ma mère elle-même non plus. On savait qu'elle ne verrait jamais le premier coup de pioche.

On ne peut faire aucun reproche aux familles d'entretenir ainsi des fictions dans la pieuse intention d'orienter l'esprit du malade vers l'avenir plutôt que vers son mal.

Mais je sais maintenant qu'il y a un moyen plus profond et puissant de soutenir le moral d'un malade; c'est de l'aider à s'affermir par l'Esprit. Le jour de sa mort, ma mère exprima le regret qu'on n'ait pas fait plus confiance à sa maturité religieuse, qui lui aurait permis sans doute d'affronter la réalité. Elle aurait voulu, disait-elle, se préparer mieux à la mort et à quitter ses enfants.

Mais, si profond et grave que soit le problème de la vérité sur le diagnostic et le pronostic de la maladie, il est loin d'épuiser, à lui seul, celui de l'honnêteté en médecine.

Dans la pratique courante, nous avons tout autant, si ce n'est plus, affaire à des difficultés plus modestes.

Souvent, j'ai dû avouer à un malade que je lui avais menti quand je lui avais dit n'avoir rien trouvé dans une analyse que j'avais oublié de faire, ou en inventant un prétexte pour cacher l'oubli d'un

rendez-vous. Une difficulté quotidienne, aussi, c'est d'avouer notre ignorance devant telle question que nous pose un malade. Tous ces petits aveux, qui sont d'une si grande importance pour le médecin désireux d'appliquer sa foi à sa pratique professionnelle, sont souvent plus durs que les grands. Il nous semble que nous allons perdre la confiance du malade. En vérité, c'est plutôt la préoccupation de notre réputation et de l'estime de notre malade qui est en jeu. Dans toute la vie sociale, cette crainte d'ébranler la confiance sert à justifier des entorses à l'honnêteté, et toutes ces entorses dissimulées sont la vraie cause de la crise de confiance dont souffre le monde.

En rapportant, maintenant, quelques traits de l'histoire d'une malade, je voudrais aborder un autre aspect, plus subtil et non moins important du problème de l'honnêteté en médecine.

Appelons Edmée cette jeune fille, qui était atteinte d'une paraplégie fonctionnelle.

Dès que je l'abordai, diverses personnes qui la connaissaient me mirent au courant d'un certain nombre de faits qui faisaient douter de sa franchise. Son infirmière me fit part de son embarras : Devait-elle, pour ménager la susceptibilité d'Edmée, feindre de ne pas voir certains mensonges, en les mettant sur le compte de la maladie, ou au contraire les lui reprocher, au risque d'aggraver son isolement moral ?

Edmée était prisonnière de ce cercle vicieux de la névrose que j'ai exposé au chapitre IV : la perte du naturel. Pour protéger sa sensibilité, le névrosé compose son attitude. Ce manque de naturel éveille la méfiance de l'entourage. Dans cette atmosphère de méfiance, la sensibilité du malade est avivée encore et le pousse à ruser davantage.

A mon tour, je me sentais pris moi-même dans ce terrible engrenage : tout ce qu'on m'avait dit d'Edmée me disposait à la méfiance à son égard, alors que la confiance seule pouvait l'aider à retrouver son naturel. Mais on ne peut pas oublier ce qu'on sait d'un malade et lui faire confiance sur commande. Cette situation est plus fréquente qu'on ne le croit : Un membre de la famille vient nous voir en cachette et nous raconte sur notre malade des faits propres à nous mettre en garde. Il ajoute : « Bien entendu, docteur, vous ne lui dites pas un mot de tout cela ! » Or, il y a un malaise entre notre malade et nous si nous le traitons en lui cachant ce que nous savons de lui.

Il m'est arrivé bien souvent de refuser d'entendre ces racontars de la famille, pour éviter qu'ils ne constituent une barrière morale entre mon patient et moi, barrière qui frapperait de stérilité tous mes efforts à son égard. Ou bien, je préviens la famille qu'il ne faut rien me dire que je ne puisse répéter au malade. Car cette transparence du médecin à l'égard du malade est la première condition, surtout avec des nerveux, d'une médecine chrétienne.

Hors de l'honnêteté absolue, il n'y a pas de confiance possible. L'échec de tant de nos efforts tient certainement à ce que, trop souvent, nous comptons plus sur notre habileté que sur les effets de la loyauté. Nous comptons sur notre psychologie, et la psychologie est bien souvent une diplomatie, et la diplomatie est toujours un manque d'honnêteté.

J'abordai donc Edmée, résolu à être franc. « Je ne puis vous aider, lui dis-je, que s'il s'établit entre vous et moi une confiance absolue, et une loyauté absolue de ma part est la condition d'une telle confiance. Je veux donc vous dire tout ce qu'on m'a dit de vous et tout ce que je pense de vous. C'est la plus grande preuve de confiance que je peux vous faire. » Et calmement, longuement, d'une façon concrète, je lui racontai tous les faits qu'on m'avait rapportés.

Je ne savais pas du tout ce qui allait arriver, si j'allais déclencher quelque crise nerveuse. Mais au contraire, la malade me laissait parler sans dire un mot, se détendait peu à peu, me regardait avec de grands yeux étonnés où s'allumait un regard nouveau, était visiblement soulagée de savoir à quoi s'en tenir avec moi. Quand j'eus fini, je me mis à lui parler de mes propres mensonges. Je lui racontai l'un des plus récents. Je m'en souviens encore. Quelques jours auparavant, j'avais pris quelque part un café noir et commandé un paquet de cigarettes. Et j'avais écrit dans mes comptes : goûter fr. 1.20 alors qu'il y avait 55 ct. de café et bonne-main, et 65 ct. de cigarettes. J'avais en effet, alors, conscience d'avoir un peu trop dépensé en cigarettes et je n'étais pas fâché d'en diminuer le total au bout du mois. C'était, en quelque sorte, un faux en écritures.

Le lendemain, je dis à Edmée que je voulais continuer à être honnête avec elle, et que la plus grande marque de confiance que je pouvais donner à quelqu'un c'était de lui faire part des pensées qui m'étaient venues, quand, le matin, je m'étais placé devant Dieu.

Ce matin-là, après avoir lu un chapitre de l'Évangile, j'avais été

bouleversé de mesurer mon peu de foi. Je me rendais compte, en effet, qu'Edmée était une de ces malades que le Christ et ses disciples guérissaient d'un seul mot, et je savais bien que si je n'y parvenais pas moi-même, c'était parce que je n'avais pas assez de foi. J'avais écrit tout cela, et bien d'autres choses encore, que je lus à Edmée.

Quand je revins auprès d'elle le lendemain je lui lus de nouveau ce que j'avais écrit le matin. Elle me dit alors qu'elle avait essayé, elle aussi, de se recueillir avec son infirmière, mais que Dieu ne lui avait rien montré.

Je lui dis que j'avais eu autant de peine, moi-même, à faire cet apprentissage du recueillement. La première fois, il ne m'était rien venu non plus : quand j'avais lu quelque passage de la Bible, j'imaginai toujours quel sermon on pourrait faire sur ce sujet, ce qui m'empêchait de me recueillir vraiment.

Le quatrième jour, enfin, Edmée me dit que la veille, après mon départ, elle s'était placée devant Dieu, et avait écrit une page. Le matin même, elle s'était recueillie de nouveau et avait écrit encore une page, qu'elle voulait me lire maintenant. Je n'ai naturellement pas à rapporter ici ce qu'il y avait sur ces deux pages, dont je ne me rappelle d'ailleurs pas le détail. Mais j'en étais tout bouleversé. Edmée avait appris à être de nouveau vraiment honnête avec elle-même. Il y avait la confession de plusieurs fautes. Il y avait des pardons à demander, des mensonges à avouer, des peurs à abandonner, des réconciliations à chercher. Il y avait une vision claire des causes profondes de sa maladie. Il y avait, enfin, la décision de consacrer sa vie à Jésus-Christ, et de chercher désormais la volonté de Dieu, au lieu de sa propre volonté.

Et notre entretien se termina par la prière.

Le même jour, je la pris par la main aux infirmières qui la soutenaient sous les épaules et je lui fis faire, pour la première fois depuis plus d'une année, quelques pas assurés par ce simple appui.

Quelque semaines plus tard, elle s'ouvrait complètement à moi et me confiait la grande blessure qui avait toujours rongé secrètement sa vie.

Une maladie peut être une occasion solennelle d'intervention de Dieu dans une vie.

Sans la maladie, Edmée aurait gardé son activité professionnelle, mais elle aurait gardé aussi son immense vide intérieur et ses complexes psychologiques, sa fébrile activité compensatrice, sans rayonnement

véritable.

Je ne puis terminer ces quelques pages sur l'honnêteté en médecine sans faire allusion aux assurances sociales. Dumesnil, dans son livre *L'âme du médecin*¹, souligne, après tant d'autres, l'influence que le développement des assurances a joué sur l'évolution de la carrière médicale ; la semence de méfiance que cette évolution a jetée dans les rapports de médecin à malades. Les caisses-maladie et accidents multiplient les précautions pour déjouer les fraudes. Les médecins, bon gré mal gré, se laissent influencer et prennent une attitude de méfiance systématique, qui devient un des problèmes de la médecine contemporaine. A tout cela, Dumesnil n'a pas de réponse, pas plus d'ailleurs qu'à tous les autres problèmes moraux posés par son livre. La réponse est évidemment dans la démarche qu'a faite récemment une assurée auprès de moi. Je l'avais examinée quelque temps auparavant, pour son admission dans une caisse. Peu après, elle avait rencontré des chrétiens qui l'avaient aidée à trouver une foi vivante. En s'examinant, en cherchant notamment ce qui n'avait pas été honnête dans sa vie, elle s'était souvenue qu'elle m'avait volontairement caché, lors de mon examen, une maladie antérieure. Elle avait reconnu que, pour être conséquente dans sa foi, elle devait venir me l'avouer.

¹ RENÉ DUMESNIL. *L'âme du médecin*. Coll. «Présences», Paris, Plon, 1938.

CHAPITRE XV

LES LOIS DE LA VIE

La tâche du médecin, c'est d'enseigner aux hommes les lois physiques et spirituelles de la vie normale. Cette conception de la médecine plonge ses racines dans les plus hautes traditions de notre corporation.

Pythagore, au sixième siècle avant J.-C., professait que la plus noble tâche qu'on se puisse proposer ici-bas était d'apprendre aux hommes à vivre.

Philosophe, il leur enseignait à chercher au contact de Dieu les sources d'une vie normale. Ses disciples commençaient la journée par la prière, puis se recueillaient au cours d'une promenade solitaire « de façon à préparer l'œuvre quotidienne. ¹ »

Le soir, dans une promenade collective, ils mettaient en commun les inspirations reçues.

Homme d'État, Pythagore réforma les mœurs, la politique et les affaires, et c'est un véritable âge d'or qu'il réussit à instaurer à Crotona.

Enfin, médecin, Pythagore enseignait aux hommes à vivre selon le plan de Dieu. « Il considérait la santé comme une harmonie et la maladie comme une rupture d'équilibre. ² » Il voulait que l'alimentation contribuât autant à la santé qu'à l'élévation de l'âme et il institua son régime végétarien.

Par ces conceptions, il est précurseur du génie grec, de ses plus grands philosophes, comme Socrate et Platon, comme de son plus grand médecin : Hippocrate. Trousseau et Pidoux ont pu écrire : « La science a changé bien des fois depuis Hippocrate; et pourtant, ce grand homme a fondé la médecine sur des vérités premières tellement solides qu'elles sont devenues le sens commun médical et les règles immuables de l'art. Ces principes, trouvés dans la science, ont vu passer à leurs pieds les flots changeants de celle-ci. ³ ».

¹ P. CARTON. *La vie sage*, p. 13. Paris, Le François.

² E. BOINET. *Les doctrines médicales*, p. 19. Paris, Flammarion.

³ TROUSSEAU et PIDOUX. *Traité de thérapeutique*. Préface p. VII.

Car, pour Hippocrate, la médecine est un art, plus encore qu'une science, un art fondé sur la compréhension de l'homme pris comme individu et non comme généralité. « La vie est courte, écrit-il, l'art est long à apprendre, l'occasion d'agir fugitive, l'expérience pleine d'embûches, le jugement difficile. ¹ »

Pour Hippocrate, c'est la nature qui guérit, c'est-à-dire la force vitale — *πνευμα* — que Dieu donne à l'homme, et la médecine consiste principalement à mettre l'homme dans des conditions de vie telles qu'elles ne contrarient plus la nature. « Quand on est tombé malade, écrit-il, il faut changer de manière de vivre. Il est clair que celle qu'on suivait est mauvaise en tout, ou en grande partie, ou en quelque chose. »

Je pourrais multiplier les citations qui montreraient en Hippocrate le réformateur des vies. « Il existe deux précautions pour se bien porter : manger moins qu'on ne le pourrait, et travailler. » Comme Pythagore, il souligne l'importance du recueillement, que notre monde moderne a oubliée : « La méditation est pour l'esprit de l'homme ce que la promenade est pour le corps. » Comme Ambroise Paré le dira plus tard — « Je le pensai, Dieu le guérit », — il écrit : « Lorsque la médecine réussit, c'est à la divinité qu'elle en est redevable. » Et encore : « On ne peut aimer la médecine sans aimer les hommes. »

Enfin, si le médecin veut aider les hommes à réformer leur vie, il doit réformer sa propre vie : « Je conserverai ma vie pure et sainte, aussi bien que mon art » (serment d'Hippocrate).

Cette conception de la médecine spiritualiste, qui veut guérir les hommes en les ramenant à l'obéissance à Dieu, s'est perpétuée à travers les âges, malgré tous les triomphes de la médecine matérialiste. Il n'est pas dans mon intention de rappeler tous les génies médicaux qui s'en sont réclamés. Mais je ne puis manquer de mentionner le grand Sydenham.

Tronchin, le médecin de Voltaire, appelé à Paris par Philippe d'Orléans pour faire inoculer ses deux enfants contre la variole, entreprit de réformer les mœurs des « gens du monde, usés par la vie de plaisir trop intense du siècle, des « vaporeuses » énervées par les excès de toutes sortes ».

¹ LITTRÉ. *Œuvres complètes d'Hippocrate*. 386; I.

« A ces neurasthéniques, comme nous dirions aujourd'hui, qu'on traitait par la saignée, la purgation, l'émétique, les bains et le quinquina, Tronchin propose uniquement des remèdes moraux, se flattant avant tout de guérir le corps par l'âme. Dissiper les « vapeurs infectes » en modérant les passions, en calmant les émotions, en rendant le courage à tous, telle était sa doctrine. Il se posait tout de suite comme l'homme de la nature, l'apôtre de la vie saine et frugale, l'ennemi de l'existence factice des grandes villes, faisant de chaque malade son ami... L'on vit à Paris ce spectacle étrange : les appartements, bouleversés par les conseils du subtil Genevois, les rideaux enlevés qui obstruaient l'air, les fenêtres largement ouvertes faisant pénétrer le soleil dans les pièces sombres et moisies, les édredons, les matelas, les oreillers de duvet supprimés et remplacés par des literies de crin, les tapis mis au rancart. Dans la rue, à petits pas, allant à pied, de belles dames en jupes courtes, mêlées aux passants, dédaignaient le carrosse et la chaise. A la maison, Madame vient, va, frotte le parquet, astique les cuivres; Monsieur, habit bas, fend son bois ou déplace des meubles... ¹ »

Pour en venir aux temps actuels, je citerai Dubois, de Berne, qui soignait les nerveux en réformant leur attitude de vie, Reymond, de Chexbres, qui leur faisait scier du bois, et surtout Liengme, de Vaumarcus, qui leur enseignait ce qu'il appelait les règles de la vie ². Constatant chez eux des indisciplinés et des révoltés contre leur milieu et contre eux-mêmes, il entreprenait une véritable éducation morale. Une de ses idées favorites, c'était que la Bible est le plus précieux livre de psychologie et que tout ce que cette science a découvert de bon a déjà été affirmé avant elle dans les Saintes Écritures.

En Suisse allemande, un homme a exercé une influence profonde sur la santé de notre peuple, c'est le Dr Bircher-Benner. Sa méthode consistait en une rééducation de la mentalité, de la discipline, de l'exercice, de l'hygiène et de l'alimentation.

On peut dire qu'il y a cinquante ans la Suisse allemande mangeait beaucoup plus mal que la Suisse romande qui consommait plus de légumes et moins de charcuterie. Aujourd'hui principalement grâce à

¹ JULES BERTRAND. *Le temps*, 21 mai 1938

² G. LIENGME. *Pour apprendre à mieux vivre. Conseils pratiques aux « nerveux »*. Neuchâtel, V. Attinger.

l'influence de Bircher, la Suisse allemande se nourrit plus sainement que la Suisse romande. Partout, on y mange du « Birchermüsli », des fruits et des légumes crus.

C'est à cette traduction de la médecine hippocratique que se rattachent toutes les écoles « naturistes » Kneipp, Sigaud, etc...

Carton, de Paris, m'a paru dégager, mieux que d'autres, le sens philosophique et spirituel d'une médecine qui tend à la réforme des vies.

Il insiste continuellement sur les obéissances, les renoncements et les sacrifices que doit consentir celui qui veut se conformer aux lois de la vie saine. La vie trop facile est dangereuse et il faut renverser les utopies trompeuses : « C'est d'abord, écrit-il, la croyance à la possibilité d'un asservissement considérable des forces naturelles à notre profit, réalisé en dépit des lois qui régissent la vie et l'évolution humaines. C'est encore la supposition d'une extraction et d'une répartition indéfinies des richesses du sol, en vue de favoriser les excès de bien-être et d'alimentation. C'est enfin la recherche du maximum de jouissances, obtenue par le minimum d'efforts. Tous ces rêves de bonheur facile et illimité sont de fâcheuses duperies, parce que le progrès humain n'est réalisable que par le travail et par la vie simple et naturelle. ¹ » Et il cite Bouchard : « Il faut surtout que les médecins sachent penser et qu'ils prennent le temps de réfléchir, qu'ils ne s'arrêtent pas à l'expression phénoménale des maladies, mais qu'ils se représentent les conditions qui engendrent et qui entretiennent ces maladies, qu'ils se constituent une doctrine, qu'ils s'élèvent aux idées générales. ² »

C'est un élève de Carton, le Dr Schlemmer, qui m'a incité à réfléchir au vrai sens de la médecine en me disant un jour : « La médecine est l'art de conseiller les vies. »

Il y a donc des lois de la vie qu'on ne peut enfreindre sans danger pour la santé. Et la civilisation, et sa recherche du bien-être, tendent sans cesse à les annuler. Ce n'est pas impunément qu'on peut faire de la nuit le jour, se chauffer trop en hiver, ne circuler qu'en auto, se nourrir à sa guise ou vivre en conflit avec les autres.

¹ P. CARTON. *Traité de médecine, d'alimentation et d'hygiène naturistes*, p. 117.

² BOUCHARD. *Introduction aux éléments de thérapeutique de Nothnagel et Rossbach*, p. XXIV.

Puisque c'est Dieu qui a créé la vie, il est clair que c'est par la Bible que nous pouvons le mieux en apprendre les lois.

La Bible est très riche en indications précieuses pour la médecine. Ce sujet est si vaste que je ne puis songer à le traiter ici en détail. J'espère qu'il me sera possible de lui consacrer, un jour, un livre. J'ai montré déjà l'importance de sa réponse au problème de la souffrance et à ceux de la vie sexuelle. Chacun sait qu'elle contient les règles de la vie spirituelle, morale et sociale des hommes. Je montrerai plus loin quelques aspects de son message psychologique. Mais elle apporte aussi d'innombrables indications pour la vie physique de l'homme.

La Bible ordonne le travail : « Tu travailleras six jours.¹ » Et le travail est une des conditions de la santé. Un État soucieux de sauvegarder la santé nationale ne devrait pas permettre l'oisiveté. La Bible ordonne aussi le repos : « Le septième jour est le repos de l'Éternel, ton Dieu : tu ne feras aucune œuvre ce jour-là² » et « La nuit vient, où personne ne peut travailler.³ » Et le repos est une des lois essentielles de la santé.

La Bible donne beaucoup d'indications pour l'alimentation, à commencer par cette phrase de la Genèse : « Dieu dit : Voyez ! je vous donne sur toute la surface de la terre toute l'herbe portant semence, ainsi que tous les arbres fruitiers avec leur semence pour les reproduire ; ce sera votre nourriture.⁴ »

Les fruits et les légumes constituent donc l'alimentation essentielle de l'homme. Les préjugés d'une civilisation fondée sur l'argent ont faussé à cet égard les conceptions de beaucoup de gens. Innombrables sont les familles où l'on limite la consommation des fruits par les enfants, sous prétexte que c'est un « dessert », où on les menace même de les en priver « s'ils ne sont pas sages ! » J'ai soigné une domestique qui souffrait de carence de fruits : ses patrons lui donnaient de la viande aux deux repas, mais ne lui permettaient pas de toucher à la coupe des fruits, réservée à la table des maîtres.

¹ Exode 20.9.

² Exode 20. 10.

³ St Jean 9. 4.

⁴ Genèse 1.29.

S'il y a des fautes alimentaires par excès, il y a des fautes par carence. Dieu a un plan pour notre alimentation, et se priver de telle catégorie d'aliments qu'il nous destine, entraîne nécessairement des troubles de la santé. Soit par paresse, soit par gourmandise, soit par mode ou par théories sectaires, beaucoup de gens en viennent à restreindre gravement la variété de leur alimentation.

Voici une observation instructive à cet égard.

Le terrain diathésique est net chez cette malade que nous appellerons Marcelle. Elle a un oncle et une tante asthmatiques. Sa maladie a pris plusieurs formes dont la succession confirme leur parenté : entérite grave de l'enfance — à l'âge digestif ¹ — qui a fait place ensuite à des bronchites à répétition et à des végétations adénoïdes récidivantes — à l'âge respiratoire — auxquelles a succédé, à son tour, un eczéma opiniâtre — à l'âge musculaire — qui a fait place, enfin à un asthme grave qui lui rend maintenant toute activité impossible, toute vie sociale interdite.

Ces métamorphoses morbides successives bien connues montrent combien il serait erroné de traiter chaque manifestation comme une maladie locale individualisée. Il est évident qu'elle n'est que la traduction apparente d'un trouble général plus profond.

Je note en passant le facteur psychique : sans insister sur les préoccupations que son état maladif a fait naître dans sa pensée et qui sont peu propres à lui permettre de détacher cette pensée de sa maladie, je constate surtout que c'est depuis que des fiançailles ont été rompues, par raison de santé, que son asthme s'est aggravé terriblement. Nature forte et décidée, elle a « rentré » son chagrin plutôt qu'elle ne l'a accepté. Par désir d'épargner à sa famille le contre-coup de sa douleur, elle a fait semblant de la supporter parfaitement.

Cette tentative de bloquer les manifestations de son émotion est si contraire à la loi humaine de spontanéité enfantine qu'elle a toujours des conséquences nuisibles sur la santé. Survenant sur un état général aussi précaire, elle a eu des suites graves.

Mais ce qui m'a frappé chez Marcelle, c'est le facteur alimentaire. Dès l'âge le plus tendre, elle a présenté une idiosyncrasie au sucre. La conduite a été simple : elle s'est abstenue dès lors de sucre. Cette abstention n'a fait que fixer l'idiosyncrasie. Déjà la muqueuse buccale

¹ Voir chapitre VI, les tempéraments.

est surexcitée au contact du sucre, et sa déglutition entraîne des vomissements immédiats.

Mais le problème devient plus grave : l'idiosyncrasie au sucre entraîne une intolérance aux fruits, même les moins sucrés, pour finir. En sorte que Marcelle n'a plus absorbé une trace de sucre, ni un fruit, depuis près de vingt ans.

Est-ce que l'idiosyncrasie est un symptôme de la diathèse ? Est-ce que, au contraire, la diathèse a été causée par la carence des sucres et des fruits ? On est fondé à penser que l'un et l'autre sont vrais et qu'il s'agit là d'un de ces cercles vicieux si fréquents en médecine.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'aucun traitement de « spécialistes » des bronchites, de l'eczéma ou de l'asthme, qu'aucune piqûre d'adrénaline — elle en a eu deux par jour depuis des mois — ne peut conduire à un résultat satisfaisant par lui-même tant que persiste une carence si grave portant sur un aliment aussi fondamental que le fruit. Aucun médecin n'a probablement questionné Marcelle assez soigneusement pour dépister cette carence. Elle est habituée depuis si longtemps à s'abstenir de fruits qu'elle ne pense plus à le signaler comme un fait important !

J'explique à Marcelle que le fruit est l'aliment fondamental de l'homme. Qu'il faut coûte que coûte qu'elle s'accoutume à cet aliment. Cela durera aussi longtemps qu'il le faudra. Elle commencera par une parcelle de raclure de pomme chaque jour pour augmenter la dose avec une lenteur extrême. Mais la victoire sur son idiosyncrasie aux fruits sera la condition *sine qua non* d'une vraie guérison.

Quelques mois plus tard, elle m'écrit où elle en est dans sa cure de réadaptation : elle supporte déjà sans trouble une demi-pomme par jour : son état général et son asthme sont déjà considérablement améliorés. Elle se contente d'une seule injection d'adrénaline et souffre beaucoup moins.

Une cure au Mont-Doré est venue compléter la guérison.

L'alimentation normale de l'homme doit toujours comporter, en proportions judicieuses, les trois catégories suivantes d'éléments nutritifs :

1° Les éléments de charpente, destinés à la constitution et à la reconstitution continuelle de nos tissus. Ce sont, d'une part, les albumines, produits azotés qui se trouvent principalement dans la viande, les œufs, le fromage. La Bible n'interdit pas la viande, comme beaucoup

de gens le croient. Ce sont, d'autre part, les sels minéraux qui se trouvent principalement dans les légumes verts et les céréales. Ces aliments sont surtout nécessaires aux organismes en croissance ou en convalescence.

2° Les éléments de combustion, destinés à fournir à l'organisme la chaleur et l'énergie dont il a besoin. Ce sont les sucres, les farineux et les graisses. Ils sont d'autant plus nécessaires que le sujet fournit un plus grand effort musculaire ou que la température est plus basse.

3° Enfin, les éléments vivants, contenant des vitamines, ces corps fragiles que la chimie contemporaine a identifiés, mais dont l'importance avait été depuis longtemps pressentie par les cliniciens avisés. Ces éléments se trouvent dans les fruits et les légumes crus.

On veillera, en règle générale, à ce que chaque repas comporte des aliments de ces trois catégories.

Prendre des fruits à tous les repas, même au petit déjeuner, et surtout au début des repas, voilà une réforme simple et d'une portée considérable sur la santé. Un fruit est un germe qui contient en puissance la force vitale de toute une plante. Au même titre, le blé cru est un des aliments toniques les plus précieux et le pain un des aliments fondamentaux de l'homme.

Un aliment cru, très facile à se procurer, c'est le radis, que chacun peut cultiver, fût-ce sur un rebord de fenêtre et qui pousse rapidement la plus grande partie de l'année. On peut ainsi chaque matin aller arracher quelques radis tout frais et les croquer.

Trop de gens, par manie de cuisiner, remplacent constamment les fruits par des sucreries concentrées, des plats doux, des confiseries et des confitures.

Voici encore un malade que nous appellerons Luc. Timide, inquiet, plein de sentiments d'infériorité à l'égard de ses frère et sœur dans sa jeunesse, de sa femme maintenant. Mais je ne veux pas m'étendre sur ses problèmes psychologiques.

Il présente une forte albugo et en le questionnant soigneusement sur son alimentation, je m'aperçois qu'il a été mis par sa femme, arrêtée dans ses idées, à un régime végétarien exagéré : il y a chez lui carence azotée évidente. Corriger donc son régime en y ajoutant, à défaut d'un peu de viande que sa femme refuse par principe, plus de fromage, de champignons, de céréales, de noisettes, bref d'aliments végétariens

riches en azote me paraît tout aussi important pour assurer son épanouissement que les indications spirituelles et psychologiques que je ne manque naturellement pas d'y ajouter.

Il y a bien d'autres causes morales à des fautes alimentaires : Chacun sait quelles restrictions de régimes héroïques peuvent s'imposer des femmes soucieuses de maigrir par coquetterie ou, au contraire, la stupide suralimentation à laquelle peuvent se soumettre des natures inquiètes, parce qu'elles croient naïvement que l'embonpoint est une protection contre la tuberculose.

Enfin la Bible donne des indications sur une règle alimentaire de la plus grande importance pour la santé, celle du jeûne périodique. La gourmandise et l'astuce des hommes, même chez ceux qui se soumettent en principe aux prescriptions de l'Église catholique, leur ont permis de s'en accommoder si bien que leur santé en pâtit. Et chez les protestants, c'est bien pire. Notre jeûne fédéral, d'inspiration religieuse, est devenu un jour de fête où fleurissent les banquets.

Pendant des milliers d'années, l'humanité a pratiqué de véritables jours et périodes de jeûne, d'abord par nécessité, selon les aléas de la vie primitive, ensuite selon des prescriptions religieuses. Il n'y a que très peu de temps que l'usage d'un jeûne véritable a disparu pratiquement pour la grande majorité des hommes. C'est la civilisation qui tend à tout uniformiser et à nous procurer des aliments hors saison. Et la civilisation est dirigée par l'égoïsme et l'orgueil des hommes. Si, au contraire, ils se recueillent, ils retrouvent le plan de Dieu pour leur vie et acceptent le jeûne dont la signification spirituelle et médicale est si grande. Les succès obtenus par des médecins qui, comme Guelpa, ont institué de simples cures de jeûnes périodiques dans les maladies de la nutrition, montrent bien l'erreur d'une civilisation qui a méprisé le plan de Dieu.

CHAPITRE XVI

INSPIRATION

Dans le chapitre précédent, j'ai montré que la Bible est la source d'indications la plus sûre au sujet du plan de Dieu pour la vie de l'homme. Mais ce serait méconnaître complètement le message miraculeux de Jésus-Christ que de ne voir dans la Bible qu'un recueil de lois divines auxquelles l'homme devrait s'efforcer de se conformer. Ce serait tomber dans le légalisme, le formalisme, le moralisme. Il y a une opposition absolue entre cet effort moral et la transformation miraculeuse que donne le Christ à qui lui ouvre son cœur. L'Évangile n'est pas un appel à l'effort, mais à la foi.

Les psychologues ont bien montré la vanité de l'effort qu'on fait pour chasser une obsession, reprendre confiance, retrouver un nom oublié. La solution d'un problème que l'on trouve pendant le sommeil est une démonstration de l'influence de la détente intérieure sur le rendement psychique.

Celui qui fait de grands efforts pour devenir meilleur est pareil à un homme qui pousse une porte qui s'ouvre en dedans. Il doit, tout d'abord, relâcher son effort pour que la porte s'ouvre et qu'il puisse passer. On raconte que, lorsque Im Grund monta vers Nicolas de Flüe, notre héros national, pour lui raconter les graves dissensions des Confédérés et lui demander conseil, le Bienheureux prit sa cordelière, y fit un nœud, et la lui tendit en lui disant: «Veux-tu dénouer ce nœud ? » Im Grund le fit aisément. « C'est ainsi, lui dit Nicolas de Flüe, qu'il faut dénouer les difficultés des hommes. » Mais comme son interlocuteur protestait en disant que ce n'était pas si facile, il lui répondit : « Tu ne pourrais pas non plus dénouer ce nœud, si nous tirions chacun d'un côté de la corde, et c'est toujours ainsi que veulent faire les hommes. »

L'expérience chrétienne, c'est l'irruption de Jésus-Christ dans une vie, qui apporte une détente, une confiance et une force libératrice inconnues et provoque une discontinuité dans son évolution. Le légalisme, au contraire, est un esclavage de « principes », d'efforts

continus pour satisfaire aux exigences d'un système moral.

Seulement la vraie libération par Jésus-Christ est chose très rare, à cause de la petitesse de notre foi. C'est pour se cacher à lui-même cette insuffisance d'expérience réelle que l'homme religieux fait si souvent semblant d'être libéré de péchés et de passions dont il n'est pas du tout délivré. C'est ce manque de sincérité avec lui-même qui crée en lui un conflit intérieur. Et le médecin voit tous ces gens religieux écrasés de conflits intérieurs inextricables. Et l'homme de la rue, sans être psychologue, le sent confusément et dit simplement que ces gens ne lui font pas envie.

On peut tirer de l'enseignement même du Christ une nouvelle morale formelle aussi tyrannique pour les âmes que la loi judaïque que saint Paul oppose à la grâce de Jésus-Christ. Qu'elle soit dénommée « chrétienne », ou non, la morale formelle ne conduit qu'à des désastres psychologiques.

Les écoles médicales « naturistes » n'échappent pas non plus à ce danger, et l'on voit leurs adeptes écrasés par une vraie obsession de ne désobéir en rien aux lois de la vie naturelle.

Être un « homme nouveau » c'est échapper à tous les systèmes: Rien n'est bien ni mal en soi. Le bien et le mal sont dans le cœur des hommes et non dans les choses. Le christianisme fait appel à l'élan du cœur et compte sur les miracles, tandis que le légalisme exhorte à l'effort moral, compte sur la volonté, et prononce des jugements.

Rien n'est plus opposé à l'esprit du Christ qu'exhorter une âme malade à un effort de volonté, dont elle est incapable. Au contraire, la conduire au contact personnel avec Jésus-Christ, c'est lui faire trouver la force miraculeuse qui lui donnera des victoires que ses efforts ne pouvaient lui procurer.

De tout cela, on peut donner une image mathématique tirée de la géométrie analytique, en opposant l'équation d'une courbe à sa dérivée. La première établit des cotes, des coordonnées, compte avec des quantités, comme la morale formelle prétend coter la valeur morale des hommes. Tandis que la dérivée indique l'orientation d'une courbe quel que soit le point de la courbe, c'est-à-dire quelles que soient ses coordonnées. Et l'expérience chrétienne peut être comparée à un changement du sens de la dérivée qui, de négative devient positive, chez un homme vertueux aussi bien que chez un autre.

Si j'insiste tant sur les méfaits du formalisme religieux, c'est que c'est lui qui a détourné beaucoup de médecins de la conception chrétienne de l'homme. Ils ont vu tant de gens religieux, qui prétendaient apporter aux autres la solution des problèmes de vie, se débattre impuissants dans des difficultés souvent plus grandes que celles des incrédules, en proie aux mêmes défaites, aux mêmes passions, aux mêmes souffrances. C'est pourquoi des médecins si nombreux ont fermé les yeux sur le drame spirituel qui, pourtant, est là, remplit le cœur de chacun et a une grande répercussion sur la santé. Et ce drame intérieur de l'homme, c'est celui du péché, qui est la cause profonde de tous les problèmes de vie. Quand les médecins le nient, c'est pour protester contre une conception formaliste du péché, conception dont ils constatent les ravages, mais qui n'est pas celle de l'Évangile.

Or, lutter contre le péché n'est pas une petite affaire ! Il ne suffit pas d'exhorter le monde à un redressement, de lui montrer ce que lui coûtent ses fautes, de dénoncer le recul moral contemporain, d'écrire de belles pages sur l'esprit de lucre qui s'est emparé de beaucoup de médecins. C'est sous-estimer la puissance du péché que de croire que quelques livres pertinents apportent une solution. Il n'est pas de puissance capable de tenir en échec celle du péché en dehors de celle de Jésus-Christ. C'est pourquoi conduire une âme à la rencontre personnelle de Jésus-Christ dans le recueillement est le seul chemin vers une réforme véritable de sa vie.

On ne peut réformer des vies avec des lois et des conseils seulement, sous peine de faire de ces lois une tyrannie nouvelle qui pèse sur leurs adeptes. C'est surtout méconnaître le drame intérieur de l'homme, son impuissance à conformer sa vie à ses principes. « Incapables par nous-mêmes de faire le bien... » disait Calvin. Pour devenir obéissants au plan de Dieu, nous avons besoin d'autre chose que de lois et d'exhortations. Nous devons passer par une vraie transformation intérieure. La source de toute réforme des vies est dans la communion personnelle avec Jésus-Christ.

C'est pourquoi le sens le plus profond de la médecine n'est pas encore, me semble-t-il, de « conseiller les vies », mais de conduire le malade à cette rencontre personnelle de Jésus-Christ, pour qu'en l'acceptant, il trouve une qualité de vie nouvelle, discerne le plan de Dieu pour lui, et reçoive la force miraculeuse dont il a besoin pour lui

obéir.

Présentant aux lecteurs de « L'Esprit médical » son excellent *Précis de Médecine catholique*¹, le Dr Henri Bon écrit : « Une phrase d'aspect négatif pourrait, paradoxalement, servir à démontrer combien les médecins sont prédisposés à la théologie. N'est-il pas fréquent de lire, sous des plumes médicales : Aller plus loin serait faire de la métaphysique; ou : Ici nous rencontrons un domaine qui relève de la philosophie ou de la religion ? Ce simple énoncé, cette constatation de la rencontre perpétuelle du terrain voisin, témoignent de la connexité des questions médicales et religieuses.

» Et n'est-ce pas la raison pour laquelle nous voyons, au cours des âges, quantité de médecins se faire prêtres ou religieux, à commencer par Luc « Le médecin très cher » à saint Paul et à qui nous devons un des Évangiles, en continuant par Nicolas Sténon qui devint évêque et apôtre de l'Allemagne du Nord, et en remarquant de nos jours, parmi tant d'autres, le R. P. Gemelli, recteur de l'Université pontificale de Milan ? On ne saurait oublier que le catalogue des saints de l'Église catholique compte une soixantaine de médecins...

» En réalité, le but même de la médecine : la conservation de la vie, la lutte contre la mort, est un but métaphysique. Qu'est-ce que cette vie que l'on veut entretenir ? Qu'est-ce que cette mort que l'on veut éviter à ses malades ? Aussi les médecins se sont-ils toujours beaucoup intéressés à la nature de la vie : au point que Barthez et l'École de Montpellier en avaient édifié une véritable théorie. Et, s'il s'agit de la mort, c'est Bichat, Buisson, Dastre, et bien d'autres, qui méditent à son sujet...

» En somme, la médecine s'est séparée du sacerdoce, mais n'a pu faire fi de l'esprit qui l'y avait incorporée autrefois. La médecine ne peut être qu'un sacerdoce; elle en a les devoirs et les grandeurs, et cela explique que la théologie tienne, et doive tenir, une si grande place dans la littérature médicale.² »

Quel médecin, en effet, n'a pas mesuré la vanité de la plupart des conseils qu'il donne pour la réforme des vies ? Je pourrais le montrer pour chacun des problèmes de vie dont nous avons parlé ! Devant un

¹ H. BON. *Précis de médecine catholique*. Paris, Alcan 1936.

² *L'Esprit médical*, 29 février 1940.

alcoolique, par exemple, le médecin sait bien que les sages avertissements qu'il donne resteront sans effet s'il n'y a pas une transformation profonde de l'individu. Celui-ci s'est mis à boire, non par goût, ou par soif, mais pour remplir le vide de sa vie, pour fuir les défaites de la famille, défaites aiguës des conflits ou défaites lasses des déceptions. Dans le cadre factice du café, ses amis l'écoutent parler avec aisance de tout ce qu'il faudrait réformer dans le monde. Mais il n'a pas la force de suivre les conseils du médecin pour sa propre vie.

Les conseils agissent par le dehors. La révolution spirituelle agit par le dedans.

Quand un homme fait la rencontre du Christ, il se sent tout à coup délivré d'une passion, d'une habitude dont il était esclave, d'une peur ou d'une rancune contre lesquelles il avait vainement déployé les plus grands efforts.

Comment pouvons-nous intervenir auprès des hommes pour les conduire à une expérience spirituelle décisive, sans tomber dans l'exhortation morale ou la prédication, qui sont l'affaire des ecclésiastiques et non des médecins ?

La source de tout renouveau spirituel est dans le tête-à-tête avec Dieu. Nous savons bien que malgré tous nos efforts et tous nos succès, malgré tous nos principes et toute notre bonne volonté, malgré toutes nos connaissances et toute notre expérience il y a dans notre vie des difficultés que la volonté ne peut pas vaincre, des problèmes que la raison ne peut pas résoudre, des fautes que le temps ne peut pas effacer. Nous arrêter un beau jour dans le cours trépidant de nos activités et de nos pensées pour examiner loyalement notre vie sous le regard de Dieu, voilà le chemin de toute expérience spirituelle. On croit volontiers que, pour pénétrer dans les problèmes d'une vie, il faut questionner avec indiscrétion et insistance. Il suffit le plus souvent d'être prêt à écouter avec patience et confiance. Je pense à un malade que nous appellerons Constant et qui m'avait réclamé avec persévérance un rendez-vous plusieurs fois ajourné. C'était à l'époque de la guerre d'Abyssinie. Quand il entra, je lui dis simplement : « Je pense que si vous avez mis tant d'insistance à me voir, ce n'est pas pour me parler de la guerre d'Afrique. »

Je ne dis pas un mot de plus. Il s'assit, et se mit à me parler de sa vie, de ses difficultés de santé, puis, peu à peu de ses fautes et des impasses auxquelles elles l'avaient conduit. Constant parla plus de

deux heures sans que je l'interrompe. Quand il eut fini, je lui proposai simplement un autre rendez-vous.

Cette fois, je répondis à sa confiance en lui parlant à mon tour de ma vie. Il me laissa parler aussi librement que je l'avais laissé parler la première fois.

Ma vie était bien différente de la sienne, bien plus privilégiée. Un temps, j'ai cru que nous ne pouvions aider que ceux qui souffraient des mêmes difficultés que nous. Par tact, j'évitais de parler de mon bonheur conjugal à celui qui était en conflit avec sa femme ou de ma situation financière à celui qui ne peut pas nouer les deux bouts. Maintenant, j'ai appris que l'on aide tous ceux à qui on se donne. Et se donner, c'est parler tout simplement de ses expériences, de ses souffrances, de ses fautes et de ses victoires.

Quand Constant revint me voir, je lui dis : « A votre première visite, c'est vous qui avez parlé. A la seconde, c'était moi. Aujourd'hui, nous allons laisser parler Dieu. » Je lui mis entre les mains une feuille de papier en le priant de noter tout ce qui lui viendrait à l'esprit pendant qu'il se recueillerait.

Quand il me tendit sa page, il y avait écrit, comme à son insu, tout un programme de redressement. Il y avait là des mensonges à avouer, des objets à rendre, des pardons à demander, des réconciliations à solliciter. Il ne me restait qu'à lui dire : « Allez, et mettez tout cela en pratique. »

« L'intelligence, a écrit Bergson, est caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie. ¹ » La science, qui est le fondement de notre civilisation, ne procède que par analyse, et la vie échappe sans cesse à l'analyse. Cette civilisation qui a consacré la primauté de la pensée logique sur la pensée intuitive, du savant sur l'artiste, de la technique sur l'homme, du logicien sur le croyant, de la commission d'experts sur la vie, passe par une crise grave. Cette crise est la démonstration de l'impuissance de l'intelligence et de la technique quand elles ne s'associent pas à l'inspiration. Le monde a accumulé les connaissances, mais il n'arrive plus à saisir les choses simples : la Société des Nations n'arrivait plus à définir la paix et la guerre, le droit, à définir l'équité, la médecine, à définir la santé. Et ce monde,

¹ BERGSON. *L'évolution créatrice*, p. 179.

aujourd'hui, aspire à retrouver les sources profondes de la vie. Il ne peut les retrouver que sur le chemin de la vie intérieure qui le met en présence de Dieu, Créateur de la vie.

Quand nous nous recueillons, nous voyons des choses très simples dans nos vies que notre intelligence ne nous montrait pas. Nous trouvons aussi l'inspiration pour l'action. Car la vraie vie est faite de ces deux alternances complémentaires : la méditation et l'action. La méditation qui conduit à l'action, et l'action qui est mûrie dans la méditation. C'est le rythme universel entre l'involution et l'évolution, le repli et l'expansion, la vie intérieure et la vie extérieure. L'action préparée dans la méditation est d'une tout autre qualité que cet activisme trépidant, haletant, qui caractérise notre temps, le remplit de bruit, d'agitation et de frénésie, et qui est une des causes principales de l'augmentation catastrophique du nombre de maladies nerveuses. On dit que c'est la faute des chemins de fer, des autos, du téléphone, de la T.S.F. et des difficultés de la vie économique. Oui, certes, mais c'est surtout la faute de l'homme.

J'ai été longtemps moi-même un agité, courant après mon temps, toujours pressé, incapable de faire la part nécessaire à la vie de mon âme. Depuis que je consacre une heure par jour en moyenne à ma vie spirituelle, et souvent bien davantage, j'ai dû abandonner des activités que je croyais indispensables mais j'ai trouvé plus de joie et de rendement à mon travail.

Appelons Benjamin un hypocondriaque, qui, depuis plusieurs années, promène de clinique en clinique ses espoirs, ses maux, et ses plaintes. Dans l'une, on lui a fait des rayons ultra-violets, dans une autre, on lui a fait manger force légumes crus, dans une autre, on lui a donné des calmants, ailleurs, on a administré de l'opothérapie polyvalente. Il se soumet d'ailleurs fort mal à tous ces traitements, les discute sans cesse, craint le climat, se refuse à la discipline de la maison, s'esquive à la gymnastique et quitte le médecin dont il attendait le salut pour chercher ailleurs de nouvelles illusions.

C'est un homme intelligent, qui a beaucoup voyagé. Il a eu un enfant, qui, une fois, a accompagné sa mère chez ses grands-parents, au-delà des mers.

Benjamin a insisté pour que sa femme revienne seule et laisse l'enfant

au pays. Deux ans après, l'enfant est mort, après une courte maladie.

Benjamin en a été vivement affecté. Il a fait une dépression nerveuse, a dû entrer en clinique. Des troubles digestifs se sont établis qui ont fixé son attention. Puis d'autres troubles divers. C'est un pauvre malheureux qui ne s'intéresse plus à rien d'autre qu'à ses maux, ne parle plus que pour se plaindre ou demander conseil à chacun, hésite à propos de tout, promène avec lui d'innombrables flacons de remèdes, trouve à peine à se nourrir, tant il est d'aliments que ses médecins successifs lui ont dit ne pas lui convenir.

Il vient de faire un séjour d'observation chez un neurologue renommé qui, en ma présence, l'a assuré qu'il n'a aucune lésion organique.

Mais ce séjour d'observation, avec une infirmière qui venait la nuit toutes les heures voir s'il dormait bien, a ravivé, malgré toutes les paroles rassurantes du spécialiste, les craintes de Benjamin et sa pitié de lui-même. Il s'est mis dans la tête que seul un séjour prolongé dans cette clinique pourra le guérir et il m'accueille assez mal.

Il serait vain de tenter de le rassurer sur tous les maux dont il se plaint. Ce ne serait qu'une discussion interminable. Ce serait aussi perdre toute sa confiance que de n'y pas prêter attention ou de l'inviter à les oublier : il dit qu'il ne demanderait pas mieux que de guérir, pour oublier ses maux. Il serait vain aussi de lui faire des exhortations religieuses : il ne prête aucun intérêt aux considérations spirituelles, qui, depuis longtemps, ne jouent plus aucun rôle dans sa vie.

Quand je vins vers lui, il était étendu sur son lit. « Mon cher ami, lui dis-je en substance, je veux vous dire aujourd'hui loyalement la cause de votre maladie. C'est la mort de votre enfant. Et vous auriez sans doute supporté votre chagrin s'il ne s'était doublé d'un remords : celui d'avoir éloigné votre enfant, de l'avoir confié à ses grands-parents chez lesquels il a contracté la maladie qui l'a emporté. Dès ce temps, vous vous fuyez vous-même pour fuir votre remords et tous vos maux ne sont qu'une fuite inconsciente devant la vie que vous n'avez plus le courage de vivre avec ce poids. Je suis sûr que tous les médecins qui vous ont successivement soigné ont pensé tout au fond d'eux-mêmes la même chose que moi, ont attribué votre maladie à la même cause que moi. Or, il n'est aucun poids qui pèse sur une vie, dont cette vie ne puisse être délivrée par Jésus-Christ.

» Vous êtes maintenant à un carrefour. Cette heure est sans doute l'occasion que Dieu vous a préparée pour vous permettre de choisir. Il y a

devant vous deux chemins. L'un continue de clinique en clinique, il est plein de souffrances, mais il est relativement facile. C'est le chemin où vous attendez la guérison des autres, de médecins assez savants pour découvrir quelque cure nouvelle qui vous guérira.

» L'autre chemin est beaucoup plus dur. C'est le chemin de Jésus-Christ, qui nous a prévenus que c'est un chemin étroit et difficile. Dans ce domaine, il faut accepter son sort, porter sa croix, supporter ses maux, se remettre courageusement au travail, affronter la vie malgré la souffrance. C'est un chemin qui exige un changement de notre propre cœur. Mais sur ce chemin, on n'est pas seul, et même s'il demande les plus grands sacrifices, on y trouve la joie, parce qu'on y trouve, avec la communion du Christ, le pardon de nos fautes... »

Benjamin me regarda profondément quand j'eus terminé. Et puis, il dit tranquillement : « Je veux choisir le chemin le plus dur. Mais il faut m'aider parce que je ne sais pas ce que je dois faire. »

Alors, je lui mis entre les mains mon bloc d'ordonnances et un crayon. Je sortis moi-même un carnet. Je lui dis simplement : « C'est Dieu qui vous dira ce que vous devez faire. Nous allons l'écouter ensemble et vous écrirez ce qu'il vous dira. »

Je me suis mis à écrire longuement toutes les pensées qui me venaient. Quand j'eus fini, je lui en fis la lecture.

Il me tendit alors sa feuille, et je lus ce qu'il y avait écrit : « Je suis malade parce que je ne me préoccupe que de moi-même. Je dois faire un geste d'amour.

– A l'égard de qui voulez-vous faire un geste d'amour ?
lui demandai-je alors.

– A l'égard de ma femme.

– Il y a longtemps que vous ne lui avez pas écrit ?

– Il y a au moins trois mois.

– Voulez-vous lui écrire ?

– Oui.

– Quand ?

– Maintenant.

– Puis-je revenir à six heures pour voir votre lettre ?

– Oui. »

Et je le quittai.

Quand je revins, je trouvai sa lettre sur la table. Dans les termes les

plus affectueux, il demandait à sa femme de ses nouvelles. Puis il lui disait tout simplement qu'il avait trouvé Dieu, qu'il voulait lui consacrer sa vie, l'écouter jour après jour pour voir ce qu'il attendait de lui et lui obéir. Il avait confiance qu'il pourrait, avec son aide, supporter la vie et ses maux. Elle avait eu raison, ajoutait-il, de lui dire qu'il ne retrouverait la santé qu'en trouvant la foi. Et il lui demandait pardon de ne pas l'avoir crue. Et puis, il lui demandait pardon de beaucoup de choses. Il se réjouissait de la rejoindre, de la rendre heureuse et de travailler.

Au repas du soir, ses amis furent étonnés de voir Benjamin plein d'entrain, mangeant de tout, parlant avec esprit, racontant mille souvenirs de ses voyages.

Je ne peux pas cacher ici que les jours suivants furent durs encore pour Benjamin, car je me garde bien de présenter le message de l'Évangile sous un jour simpliste. Le doute assaillait Benjamin, et tout aussitôt ses tendances hypocondriaques reparaissaient. Replacé devant Dieu, il retrouvait l'élan et la confiance qui l'en délivraient.

Mais ce que l'Évangile affirme, c'est qu'il est des heures décisives dans la vie d'un homme, où, sous l'influence de l'esprit, il survient un changement essentiel dans son attitude intérieure. Tout n'est pas encore en ordre dans sa vie, et l'observateur sceptique aura beau jeu à contester ce changement radical. Et pourtant une vie nouvelle est née dans son cœur, qui portera tout au long des années des fruits concrets, se manifestera peu à peu par des changements apparents.

On peut, toute sa vie, s'efforcer d'obéir à Dieu, s'y appliquer avec conscience, régularité et méthode, être sévère avec soi-même et scrupuleux dans les détails, sans jamais connaître cette explosion de joie, cette force toute nouvelle qui jaillit dans le tête-à-tête avec Dieu à l'instant où on lui dit « oui » de tout son cœur.

Et cela a une grande influence sur la santé : directement, par la joie, l'épanouissement de vitalité qui ne manquent jamais à cette heure décisive; indirectement, par la solution des problèmes de vie qu'elle apporte et l'harmonisation de la personnalité.

Dans l'organisme, il est des fonctions, les fonctions végétatives, qui échappent à la volonté de l'homme. Elles sont soumises automatiquement, si j'ose dire, au plan de Dieu. Si donc nous désobéissons à ce plan dans les fonctions où nous avons reçu la liberté, il y a une discordance intérieure. Il en est comme d'une ruche d'abeilles où une

partie des abeilles suivraient le plan divin que leur instinct leur dicte, tandis que d'autres s'en écarteraient. Ce serait une véritable maladie de la ruche.

Voilà pourquoi la recherche, dans le recueillement, du plan de Dieu pour notre vie et de la communion personnelle avec Jésus-Christ, qui libère de ce qui y fait obstacle, conduit à une harmonie de la personne qui est une des conditions de la santé.

Le Christ lui-même a comparé cette expérience spirituelle à la graine qui germe. Celle-ci contient à l'état potentiel toute la puissance qui se développera dans sa croissance, mais l'arbre qui en sortira n'est point encore manifesté. Il y a un changement radical entre la graine sèche et la graine qui germe. Une vie nouvelle est née. Mais cette naissance est encore cachée et les deux graines sont toutes pareilles à l'examen objectif. Il y a un changement qualitatif, non encore quantitatif, mesurable.

Un homme qui passe par un « changement de vie » est tout pareil. Un fait miraculeux, qualitatif, absolu, s'est passé en lui, qu'il ressent et proclame, mais qui ne portera ses fruits visibles qu'au fur et à mesure qu'il en comprendra les conséquences nécessaires. Comme une jeune plante, il a besoin encore de sollicitude et de soins bien que soit déjà entrée dans son cœur la puissance qui assurera sa guérison. C'est pourquoi foi et vigilance ne se contredisent pas.

Un jour, un de mes malades me dit que son directeur de conscience désirait me voir. A mon entrée dans son bureau, le chanoine m'interpella par cette question : « Comment faites-vous, docteur, pour changer un homme ? Après chaque consultation votre client vient me voir et je constate qu'il découvre par lui-même peu à peu ce que je cherchais depuis si longtemps à lui faire comprendre. »

« Avant mon changement (l'année dernière), m'écrivit un jeune homme, j'avais constamment des migraines. Elles ont disparu complètement. Si, par hasard, j'en ai de nouveau, je me recueille pour voir ce qui n'est pas en ordre en moi, car elles ont pour cause directe des compromis (impureté de pensées), des remords ou une tension provenant d'un manque d'abandon. »

« Pendant les premières années de mon mariage, m'écrivit une jeune femme, j'ai été soignée par des médecins, et j'ai eu régulièrement de l'entérite et des métrites tenaces. Du moment où j'ai accepté que Dieu dirige ma vie, il n'a plus été question de ces maladies... J'ai senti alors

des forces d'énergie et d'endurance jamais connues. Dieu m'a libérée aussi de deux mauvaises habitudes : l'habitude de manger trop de chocolat, et celle de manger entre les repas de tout ce qui me tombait sous la main, habitudes dont je n'avais pu me défaire, bien que sachant parfaitement qu'elles nuisaient à ma santé. »

Et voici ce que m'écrit son mari : « Quant à moi, j'ai eu jusqu'à trente-huit ans deux mauvaises habitudes dont je n'ai pu me délivrer malgré tous mes efforts, la fumée et l'onanisme. L'une et l'autre ont disparu sans effort quand je les ai abandonnées à Dieu. Depuis trois ans, il m'est arrivé plusieurs fois d'y retomber, mais toujours à des moments où le moi était revenu au centre de ma vie, et chaque fois, j'ai été libéré par un abandon sincère de ma vie à Dieu. Actuellement, je me sens absolument libre sur ces deux points. »

« J'étais nerveuse, m'écrit une jeune femme, passant très rapidement d'une période d'enthousiasme à une période de dépression, par des hauts et des bas, fatigante pour mon entourage et pour moi, supportant mal le manque de sommeil. Digestion mauvaise, je mangeais trop vite et vomissais souvent et facilement. Je souffrais d'urticaire. Très gourmande, je luttais contre ma gourmandise, sans beaucoup de succès. Peu maîtresse de moi-même, tout sortait, colère, enthousiasme, désespoir, avec une certaine violence, qui ont fait du mal autour de moi. Je me suis recueillie, j'ai obéi, ma vie a commencé à se centrer sur Jésus-Christ...

» Un beau jour je me suis rendu compte que tout un équilibre s'était formé dans mon corps : égalité d'humeur; je ne sais presque plus ce qu'est le désespoir ou les dépressions; j'ai de grandes joies, mais plus profondes, plus calmes... J'avais honte de mes désirs sexuels, que je refrénais ou non, comme je pouvais, et cela me faisait beaucoup souffrir et contribuait à me donner un certain déséquilibre... Je sais aussi mieux me reposer. Mon urticaire a disparu presque complètement. Je digère mieux, ne vomis presque plus jamais. Quant à ma gourmandise, il n'y en a plus trace, sans que j'aie jamais fait un effort pour cela. J'apprécie encore davantage les bonnes choses, sans avoir la tentation d'en manger trop. Ma vie sexuelle s'est équilibrée, épanouie; je me tenais aussi très mal, dans le temps, souffrant du dos; j'ai vu, un jour, que je devais faire de la gymnastique le matin, et j'ai reçu la persévérance, ce qui m'a beaucoup aidée. Ma santé est un témoignage.

Mais cela s'est fait tout seul, je dirai même à mon insu. Cet état dépend de mes recueils et de mon abandon; ce n'est pas acquis, mais cela reste et dure dans la mesure où j'obéis à Dieu, où je m'ouvre, où je suis libérée de mon péché. La santé de mon corps dépend de la santé de mon âme. »

« J'étais excessivement paresseuse, m'écrivit une demoiselle, au point de vue hygiène et propreté. Dieu m'a amenée à m'ouvrir sur ce péché, ce qui fut très dur et humiliant, mais ce qui a été le début d'un changement d'habitudes... J'ai aussi été amenée à boire beaucoup moins de vin et d'alcool qu'autrefois... »

« Mon expérience, m'écrivit un vieillard, est que ma santé physique est en relation directe avec ma santé morale et spirituelle. »

Je pourrais multiplier, naturellement, les citations.

Ce que j'ai désiré souligner dans ce chapitre, c'est que ce n'est pas l'application des lois de la vie qui conduit à Jésus-Christ, mais la rencontre personnelle du Christ qui transforme les vies et les aide à rentrer dans les lois de la vie. Et pour conduire les âmes à cette rencontre personnelle du Christ, il n'est pas toujours besoin de discours religieux. Je peux dire que je ne prends que rarement l'initiative d'entretiens spirituels. C'est presque toujours mes malades qui m'y conduisent, car c'est l'aboutissement commun de toutes ces avenues que sont les problèmes de vie.

Voici un malade, que nous appellerons Max, et auquel je pense quand je suis tenté de recourir au pathos religieux.

Je l'avais soigné, déjà, depuis plusieurs années pour des affections sans gravité, quand, un jour, il fit un infarctus du myocarde. Je le vis, naturellement, plusieurs fois par jour au début, puis, pendant plusieurs semaines, quotidiennement. Peu à peu, les visites s'espacèrent. J'avais pour lui une sympathie toute naturelle, et cette longue maladie fut pour nous l'occasion de nous lier beaucoup. Il avait, tout jeune, perdu sa femme, et s'était depuis lors consacré à élever ses enfants, menant de front une activité professionnelle fatigante et mille travaux ménagers. A l'occasion de mes visites, brèves, mais nombreuses, nous parlions de sa vie et de la mienne, mais jamais nos entretiens ne nous conduisirent sur le terrain proprement spirituel. Je m'intéressais à lui, tout simplement, et je l'aimais.

Je me souviens de mon étonnement, quand, un jour, sans aucun préambule, il m'a dit : « Vous savez, docteur, cette maladie a été pour moi un tournant décisif dans ma vie spirituelle. J'ai repris ma Bible, que je n'avais plus lue depuis de nombreuses années de vie active. Je l'ai méditée chaque jour, et de plus en plus longuement. J'ai retrouvé la communion de Dieu, et elle m'a beaucoup aidé à supporter la longue épreuve de ma maladie. Nous n'en avons pas parlé ensemble, mais je sais que vous êtes croyant, et je crois que vous m'avez aidé, sans le savoir, et sans me parler de Dieu. Maintenant, je veux vous remercier, car j'ai trouvé une paix intérieure que je n'avais pas réalisée dans mon travail acharné. Je sens que quand j'aurai repris mon travail professionnel, je ne pourrai plus me passer de ma méditation quotidienne. Je suis reconnaissant de cette maladie qui m'a apporté cette vie nouvelle. »

Quelque temps après, il me parla d'une collègue de travail qui avait de grandes difficultés de vie et qu'il avait pu aider, par son témoignage, à trouver la solution de Dieu.

Il perdit sa place, et garda une confiance et une sérénité absolues.

Il ne tarda pas à retrouver une place, sans même la chercher, plus stable que la précédente et où il fut si apprécié qu'un an plus tard il recevait les félicitations de son nouveau patron.

Pourtant, parfois, tout chrétien peut être appelé à témoigner ouvertement de sa foi.

Je pense à une femme de mauvaise vie que je soignais de loin en loin pour des maux divers. Appelons-la Antoinette.

J'étais parfois appelé chez elle pour des crises de caractère névrotique. Je pensais naturellement que l'état de ses nerfs dépendait, au moins en partie, de la vie qu'elle menait. Quand j'allais chez elle, j'affectais la plus grande indifférence devant les images suggestives qui tapissaient sa chambre. Mais je savais bien que cette indifférence cachait beaucoup d'hypocrisie. Et c'est sans doute ce sentiment d'hypocrisie qui m'avait toujours empêché d'apporter à cette malade le message dont elle avait besoin.

Mais une fois, en pleine nuit, un nouvel appel téléphonique d'urgence retentit. Et pendant que je m'habillais, cette nuit-là, j'eus tout à coup une conviction intérieure intense que je devais, cette fois, lui parler de Dieu.

Je la trouvai, comme je m'y attendais, en proie à des troubles nerveux aigus : contracture intense et douloureuse d'une jambe. Comme d'habitude, je lui administrai un calmant et des paroles rassurantes sur son état. Et puis,

je la questionnai sur les événements de la journée précédente, sur ses soucis ou ses conflits éventuels. Elle se montrait très peu portée aux confidences. L'entretien était lourd et sonnait creux. Je pensais tout le temps en moi-même à l'ordre précis que j'avais reçu de Dieu en m'habillant.

Je m'efforçai alors, par des phrases entortillées, d'amener la conversation sur le terrain religieux. Je parlais, d'une façon très compliquée et embarrassée, des « aspects profonds de la vie » ou des « valeurs spirituelles ». Je n'étais aucunement satisfait de moi-même, et je sentais bien que tout ce verbiage ne portait pas. Alors, tout au fond de mon cœur, je sentis un appel clair. Il me semblait que Dieu me reprochait de ne pas lui obéir. Et ce reproche pouvait s'exprimer par cette phrase : « Je ne t'ai pas demandé de parler de religion, mais de Dieu. »

Aussi, brusquement, je changeai de langage. Je quittai toutes mes phrases abstraites et je parlai à ma malade de Dieu, de Jésus-Christ, de l'expérience personnelle que j'ai faite de Jésus-Christ et de la conviction que j'ai qu'il a une réponse à tous les problèmes des hommes.

Dans le silence de la nuit, nous avons parlé à cœur ouvert pendant plus de deux heures. Ensuite, Antoinette me dit : « J'aimerais que vous alliez à la cuisine où est mon ami, et que vous parliez de tout cela avec lui. » Là, la même hésitation me retint, de nouveau, et j'eus la même peine à passer du plan des abstractions religieuses à celui du témoignage direct et simple...

Quelques jours plus tard, Antoinette revint à ma consultation. Consultation banale, où ni l'un ni l'autre ne fîmes la moindre allusion à nos entretiens de la nuit. Mais, brusquement, sur le pas de la porte, au moment où elle prenait congé, Antoinette se retourna vers moi et me dit : « A propos, j'ai décidé de suivre le chemin dont vous m'avez parlé, j'ai rompu avec mon ami qui me poussait à la vie que vous savez, je me suis réconciliée avec mon mari qui est revenu à la maison, et je suis heureuse. »

Et quand je retournai chez Antoinette, je retrouvai son intérieur transformé, propre et coquet, arrangé avec un goût raffiné...

CHAPITRE XVII

LA CONFESSION

Un de mes amis, très tourmenté intérieurement, était allé voir un jeune homme. Ils passèrent presque toute la nuit à causer. Mon ami lui dit : « J'ai tellement de problèmes à résoudre. » Et le jeune homme lui répondit : « Il n'y a pas de problèmes. Il n'y a que des péchés. »

Si je me penche loyalement sur moi-même, et sur le drame humain que ma vocation de médecin me permet d'approcher jour après jour, je vois bien qu'au fond de tous les « problèmes de vie » il y a tout simplement le péché.

C'est pour se cacher à lui-même son propre péché que l'homme a accueilli avec un tel empressement une certaine science positiviste qui nie le péché. « Qu'il y ait un bien et qu'il y ait un mal, c'est ce qu'on ne veut plus savoir... Aux principes rigoureux, on substitue des explications psychologiques. Le péché est rejeté parmi les conceptions périmées qu'un siècle d'intelligence se doit d'enterrer ¹... »

Singulière situation, donc, que celle de notre époque «qui se rue au péché, qui en subit l'attrait et qui pourtant le nie avec passion » ², qui l'exploite comme une « affaire » ³, au risque de compromettre la santé publique plus que toute autre cause.

Le rationalisme cartésien a cru atteindre l'objectivité absolue en rejetant résolument tout jugement de valeur, en ne connaissant que des faits, des causes et des effets et en s'interdisant, *a priori*, tout jugement moral. Or, voici, tout *a priori* est un manque d'objectivité. Le drame moral de l'homme domine à tel point le problème de l'homme, qu'en s'interdisant d'y toucher, la science s'est écartée de la vie. Elle construit des systèmes, satisfaisants à la raison, mais impuissants à répondre aux vraies angoisses de l'homme qu'elle abandonne à son combat intérieur où il est toujours vaincu.

¹ *L'homme et le péché*. Coll. « Présences », p. 1, Paris, Plon.

² JACQUES CHEVALIER. *Le sens du péché*, p. 107.

³ P.H. SIMON. *Le péché est une affaire*, p. 185.

Le cartésianisme a opéré une séparation fondamentale du spirituel et du matériel, et c'est de cette séparation que le monde moderne est malade. Parce que dans l'œuvre de Dieu, le spirituel et le matériel ne sont qu'un.

A vrai dire, si la science a nié le péché, elle a eu, à cela, de bonnes raisons. En appelant « malades » des âmes que les théologiens appelaient « pécheurs », elle a voulu les libérer du poids intolérable sous lequel une certaine hypocrisie sociale les écrasait en colorant ce mot de « péché » d'un tout autre sens que celui de l'Évangile.

Mauriac, interviewé sur « la médecine et la vie » montre bien que si la médecine nie le péché, c'est seulement pour apprendre à comprendre les hommes, à avoir pitié d'eux et à ne pas les condamner, autrement dit, à retrouver l'attitude du Christ vis-à-vis du péché. Et il ajoute : « Oui, il serait bon que les théologiens fussent médecins... Ce qui est encore plus important, c'est que Dieu soit médecin. ¹ »

L'attitude du Christ vis-à-vis de ce problème des liens entre le péché et la maladie est tout à fait claire. Tout d'abord, il affirme ces liens quand il dit au paralytique, avant de le guérir : « Tes péchés te sont pardonnés. ² » Il marque que son pouvoir de pardonner les péchés et celui de guérir les malades sont deux aspects différents d'un même ministère. Cette unité entre son action spirituelle et son action médicale éclate à toutes les pages de l'Évangile.

Mais, d'autre part, quand ses disciples, à propos de l'aveugle-né ³ ou des victimes de la chute de la tour de Siloé ⁴ veulent l'entraîner à formuler théologiquement, si j'ose dire, ce lien entre le péché et les souffrances des hommes, il s'y refuse catégoriquement. Visiblement, il veut éviter que le lien que tout son ministère affirme exister entre le péché et la maladie ne puisse servir à l'hypocrisie des hommes, qui condamneraient les malades comme étant de plus grands pécheurs.

Mais il ajoute aussitôt : « Vous périrez tous ainsi, si vous ne vous repentez pas. » Il ramène ainsi ses disciples à leur propre péché.

¹ MAURIAC. *La médecine et la vie*. « Le Temps médical », mars 1939.

² St Matthieu 9. 2.

³ St Jean 9. 3.

⁴ St Luc 13.4.

Ainsi, le Christ appelle l'homme à mieux reconnaître son péché à l'occasion des maux qui frappent l'humanité, mais non à en déduire un jugement porté sur le péché d'autrui.

La pratique du ministère chrétien vient constamment confirmer cette double vérité, qui n'est contradictoire qu'à notre rationalisme. Aussitôt que, d'une part, il se glisse dans notre cœur le moindre esprit de jugement à l'égard d'un malade, nous dressons par ce jugement une barrière entre lui et nous, et nous ne pouvons plus l'aider malgré tous nos efforts et tout notre amour. Mais, en même temps, si, par notre doctrine médicale, nous nions le péché et encourageons par là le malade à fermer les yeux sur son péché pour s'en excuser à cause de la maladie, nous l'empêchons de trouver la libération. Car la libération ne vient que par l'humiliation.

En effet, en niant le péché, en donnant à entendre qu'un défaut de caractère est dû à un mauvais fonctionnement d'une glande endocrine, ou en appelant « complexe psychologique » telle tentation impure, la science détruit en l'homme le sens de la responsabilité morale. L'état actuel du monde montre où cela conduit.

Voici quelques lignes de Frank Abauzit qui me paraissent établir avec clarté ce rapport entre le sens de la responsabilité morale et l'explication rationnelle des faits ¹.

« J'ai été chargé d'accompagner un tout jeune enfant à la promenade. Nous suivions une rue assez fréquentée; le petit bonhomme trotte devant moi et souvent vient me donner la main. Tout à coup, j'entends un chien qui aboie, puis un cri perçant, puis un brouhaha... A ce moment précis, j'observais une personne dont la présence m'intriguait; très préoccupé de cette vue, je n'ai pas tourné les yeux tout de suite vers l'enfant qui, effrayé par le chien, s'est précipité de l'autre côté de la rue; dans sa course folle, il est renversé par une auto. Pour juger de ce fait, deux méthodes s'offrent à moi, la méthode scientifique et la méthode morale. Je puis rechercher toutes les causes de l'accident, l'apparition du chien, la nervosité de l'enfant, la présence mystérieuse qui m'a subjugué, la maladresse du chauffeur, la vitesse de sa machine, etc... C'est le point de vue scientifique. Ou bien, je puis me dire simplement : C'est ma faute; cet enfant a été blessé à cause de ma

¹ Discours prononcé au Lycée de Valence.

négligence. C'est le point de vue moral.

» Le point de vue moral consiste à sentir sa responsabilité et à bravement en accepter la charge, à se reconnaître coupable dès qu'on est pour quelque chose dans un événement malheureux, et à ne jamais se décharger sur les autres d'une parcelle de cette responsabilité. L'homme léger, l'homme immoral (hélas ! nous avons tous une tendance à l'être) est celui qui se dira: «Les parents de cet enfant l'ont mal élevé; pourquoi a-t-il quitté ma main ? voyez comme il s'est enfui, comme il était peu docile ! Le propriétaire de ce chien n'aurait jamais dû le laisser errer dans la rue. Ce chauffeur est un criminel : il a écrasé un enfant ! » Eh bien non ! l'homme sincère, l'homme moral se dira tout simplement : *ego adsum qui feci*; c'est moi qui suis coupable. Toutes les autres causes lui paraissent presque négligeables, car elles ne dépendent pas de lui. Il est à ses propres yeux la véritable cause du malheur qui vient d'arriver. »

Il y a ainsi, pour envisager tout problème de vie, deux points de vue qui sont vrais tous les deux : celui de l'explication scientifique et celui de la responsabilité morale. C'est notre logique qui veut les opposer l'un à l'autre, alors que la responsabilité morale ne nie pas plus l'explication scientifique que celle-ci ne peut nier la responsabilité morale.

Or, ce sens de la responsabilité morale est le chemin de toute expérience spirituelle véritable. Pratiquement, nous rencontrons dans nos entretiens deux attitudes : les uns nous racontent ce dont ils sont victimes, tous les malheurs dont ils sont frappés injustement par la faute de leurs parents, de leur entourage, des circonstances ou des microbes. Les autres nous parlent spontanément de ce dont ils sont coupables, de leur propre responsabilité dans les malheurs qui les atteignent. C'est la distance qu'il y a entre les confidences et la confession. Or, seuls ceux qui passent par une conviction de péché trouvent une solution spirituelle à leurs tourments, même si leur vie reste encore chargée de mille souffrances.

Je me souviens, quand j'étais plus jeune, de ma révolte devant la « confession des péchés » de Calvin qu'on lit dans notre liturgie : « nés dans la corruption... » Cela tenait simplement au fait que, malgré mon désir sincère de vivre la vie chrétienne, je n'avais pas connu encore la vraie conviction de péché. Je l'ai connue le jour où j'ai rencontré des chrétiens qui m'ont parlé de leur propre péché, de leur propre expérience

et de leur propre communion avec le Christ.

C'est dans la méditation, en face des exigences morales de l'Évangile et dans la pénétrante présence du Christ, que nous mesurons notre péché et que nous comprenons le rôle fondamental qu'il joue dans notre vie.

La cure d'âme consiste à conduire les âmes au contact du Christ. Hors de cela, tous nos efforts sont incomplets, nos résultats indécis. La conviction de péché ne se communique pas.

Ce n'est que dans cette expérience profonde du péché, faite dans le tête-à-tête avec Dieu, que se fonde un vrai ministère chrétien. « Veux-tu savoir, écrit saint François d'Assise, pourquoi ils viennent tous à moi ? Veux-tu savoir pourquoi le monde entier court derrière moi ? Car je l'ai appris, moi, du Dieu Tout-Puissant, dont les yeux voient le bien et le mal sur la terre entière. Eh bien ! c'est parce que ces yeux très saints n'ont trouvé nulle part un plus grand pécheur que moi, plus pauvre et plus pitoyable; c'est parce que sur toute la terre, Dieu n'a pas rencontré de créature plus misérable, pour accomplir par elle l'œuvre merveilleuse qu'il veut accomplir. »

La science ne s'acquiert pas que par l'intelligence et c'est pourquoi N. J. Mathieu écrit de ce « sentiment de culpabilité et du péché » qu'il est la « forme supérieure de la connaissance »¹.

En niant le péché et la responsabilité morale, la science a perdu le sens du drame intérieur de l'homme. Le grand mérite de Freud me paraît être de l'avoir remis en lumière.

A l'heure où Freud a fait part au monde de ses premières expériences, la notion même que des troubles psychiques peuvent être dus à un conflit intra-psychique était à peu près perdue. La vision organiciste de la psychiatrie l'avait conduite à des conceptions extraordinairement simplistes sur l'âme humaine. Mais, si la réalité fondamentale des conflits intra-psychiques a pu être à ce point méconnue, c'est la faute des chrétiens, car l'Évangile montre à toutes les pages ce drame de l'homme en conflit avec lui-même. Au schéma psychasthénique de Janet, selon lequel le malade a des conflits intérieurs parce qu'il est malade (déficit primitif), Freud a substitué son schéma selon lequel le malade est malade à cause de

¹ *L'homme et le péché*. Coll. « Présences ». Paris, Plon. N. J. MATHIEU. *L'appel de l'abîme*, p. 294.

son conflit intérieur. Et ce conflit intérieur de Freud n'est pas autre chose que ce que la Bible appelle le conflit du péché, que saint Paul décrit dans l'épître aux Romains. C'est ce qui fait de Freud, à bien des égards, un allié paradoxal du christianisme. Pour Janet, le fait fondamental est une insuffisance de force, tandis que pour Freud, il est une force contraire. Et cette force contraire, cette puissance du mal, le christianisme y croit, il la personnifie même, il l'appelle Satan. C'est en considérant combien le Christ a pris Satan au sérieux, a mesuré sa puissance, que nous mesurons nous aussi, à sa juste gravité, le drame humain du péché.

J'ai eu la curiosité de relire les 260 cas cliniques que cite Freud dans son livre sur la Psychopathologie de la vie quotidienne. Tous, sans exception, se rattachent à l'un des quatre aspects du péché que décrit le Sermon sur la montagne : 57 relèvent de la malhonnêteté; 39 de l'impureté; 122 de la préoccupation de soi; et 42 du manque d'amour. On remarquera que dans ce tableau, contrairement à ce qu'on aurait attendu de Freud, le plus petit nombre de cas concerne l'impureté.

On comprendra dès lors que je prétende que Freud confirme la doctrine chrétienne, puisqu'il montre que tous les conflits psychologiques des hommes tiennent à une violation des exigences du Christ.

On ne peut lire ces pages sans reconnaître combien d'arrière-pensées secrètes se cachent derrière notre langage composé. Freud donne une démonstration détaillée et concrète de la malhonnêteté foncière de l'homme.

La crainte si fréquente du psychiatre, c'est la crainte qu'on éprouve devant l'homme qui déjoue nos petits mensonges. A la lumière que la psychanalyse a jetée sur le cœur humain, on peut bien défier tout homme de passer un seul jour sans mentir, même s'il ne dit pas un mot. On l'aide aussi à mesurer la fatalité du déterminisme du péché, car un mensonge en entraîne un autre, qu'un autre encore veut couvrir. En sorte que la seule réponse est l'exigence absolue d'honnêteté du Christ.

La loyauté de Freud, c'est de ne pas avoir dénoncé ces péchés chez les autres seulement, mais de les avoir reconnus en lui-même. À la page 115 de l'ouvrage cité, il parle d'un lapsus qui lui a révélé à lui-même le « petit mensonge » qu'il confesse. A la page 256, après avoir raconté l'aveu qu'il a fait à l'un de ses malades d'un mensonge par lequel il cherchait à sauvegarder son autorité, il ajoute : « Il fallait être franc; ayant si souvent reproché à mon malade ses propres actions symptomatiques, je ne pouvais sauver mon autorité qu'en usant de sincérité et en lui avouant

sans ambages les motifs cachés de mes préventions contre son voyage. On est étonné de constater que le penchant à la vérité est beaucoup plus fort qu'on n'est porté à le croire. Il faut peut-être voir une conséquence de mes occupations psychanalytiques dans le fait que je suis devenu presque incapable de mentir. »

C'est exactement l'expérience du chrétien qui, à la lumière de l'Évangile, discerne sa malhonnêteté avec une acuité toujours plus vive, devient sans cesse plus exigeant de lui-même sur ce sujet, tout en sentant toujours davantage combien il est malhonnête.

Et que dire de ce que Freud a révélé du rôle que joue l'impureté dans nos vies ? Il faut bien avouer que l'hostilité qui a accueilli ses travaux dans les milieux religieux, tient pour une bonne part à la perspicacité avec laquelle il révélait l'immensité d'impureté du cœur que cachaiient les apparences morales des gens d'Église. Mais, avant lui, le Christ avait parlé des « sépulcres blanchis » ¹. Autrefois, m'écrivit un jeune homme qui a consacré sa vie au Christ, je pouvais attribuer le 30 % environ de mes pensées à l'impureté (projet d'impureté en voyant des femmes, spécialement); cela me poursuivait même dans mes rêves, ce qui m'empêchait d'avoir de bonnes nuits. J'employais une grande partie de mon énergie à lutter contre ces pensées et rester pur en acte, mais cela m'épuisait.

» Avec le changement qui est intervenu dans ma vie, cela a disparu, et maintenant, mon esprit est libre. Au point de vue purement intellectuel, j'ai un rendement de pensée infiniment supérieur. Le changement le plus fondamental a été d'employer toutes les énergies sexuelles sur un autre plan et cela a renforcé énormément l'efficacité de ma vie. »

On aura remarqué que dans le tableau que j'ai donné des cas de Freud, le plus grand nombre relèvent d'entorses à l'abnégation absolue que réclame l'Évangile. Notre cœur est plein de toutes ces préoccupations de nous-mêmes, de ces peurs, de ces ambitions secrètes, de ces jalousies, de ces égoïsmes et de ces révoltes que trahissent sans cesse nos comportements, aux yeux de qui sait bien observer les hommes. Et particulièrement cette revendication d'affection et ces sentiments d'infériorité qui troublent si profondément nos rapports avec nos proches.

¹ St Matthieu 23. 27

Le péché, c'est tout ce qui nous sépare de Dieu et tout ce qui nous sépare des hommes. Et si nous cessons d'être vagues et de parler du « prochain » en général pour penser en particulier à notre femme, à notre mari, à nos parents ou à nos enfants, à notre patron ou à notre concurrent, ou à notre meilleur ami, ou à tel homme politique ou à tel adversaire social, nous mesurons la distance qui nous sépare de l'amour absolu réclamé par l'Évangile.

La pratique de la cure d'âme chrétienne conduit donc aux mêmes découvertes que l'investigation psychanalytique. L'âme humaine, telle que se la représentait saint Paul est bien celle qu'a décrite Freud.

Aussi a-t-on pu dire qu'il avait fallu inventer la psychanalyse pour suppléer à la carence de l'Église dans le soin des âmes. Cette carence est surtout grave dans les pays protestants où la pratique de la confession individuelle — contrairement aux recommandations de Calvin ¹ — est très peu répandue. Le protestantisme, avec sa tendance intellectuelle, enseignante, a cultivé trop exclusivement la prédication, l'action collective. Je crois que, pour être fidèle à sa mission, il doit retrouver le sens de la cure d'âme individuelle. Les semailles se font à la volée, et c'est ainsi que l'on sème la Parole de Dieu. Mais pour trouver un terrain favorable, la semence doit tomber dans une terre labourée. Et le labourage ne se fait que dans le tête-à-tête de deux âmes.

Mais j'ai été souvent étonné, également, du grand nombre de catholiques, qui, habitués à la pratique de la confession, trop habitués peut-être à une pratique superficielle, trouvaient dans la cure d'âme, telle qu'on m'a appris à la pratiquer, une libération qu'ils n'avaient jamais connue. Ils reconnaissaient, en se recueillant avec moi, des fautes secrètes qu'ils n'avaient jamais eu l'idée de confesser devant le prêtre. Ils trouvaient aussi, dans la confession à un laïc, une humiliation, une « porte étroite », qu'ils n'avaient pas plus connue au confessionnal que tant de protestants dans la confession secrète à Dieu seul.

Voici une malade que nous appellerons Violaine. Elle a travaillé dans les missions. A son retour, elle s'attendait à être accueillie avec chaleur par sa famille qu'elle avait honorée par son dévouement à la Mission. Sa déception a été grande de trouver une famille dont les

¹ JEAN CALVIN, *Institution de la religion chrétienne*. 3.4. 12.

habitudes étaient prises et que son retour dérangeait plutôt. Son frère, marié, se plaisait dans sa belle-famille et y entraînait sa mère.

Déçue, Violaine prit une attitude absolument critique à leur égard, pleine d'amertume. On l'envoya dans une clinique psychothérapique. Après quelques mois, elle se décida à suivre une cure psychanalytique. La cure dura trois ans, l'éclaira sur les mécanismes psychologiques de son enfance, mais sans apporter de solution à sa détresse morale. Une seconde cure analytique, à l'étranger, n'eut guère plus de succès. Le temps fit son œuvre. Elle reprit quelque activité, mais sans retrouver la joie et la stabilité nerveuse.

Or, un jour, après avoir parlé à des chrétiens, et invitée par eux à se recueillir sincèrement devant Dieu, elle comprit tout à coup que toute sa vie était bloquée par un péché : sa préoccupation d'elle-même, sa revendication d'affection à l'égard de son frère et de sa mère. Elle alla leur en demander pardon et se sentit aussitôt libérée.

Je ne prétends pas, bien entendu, contester l'efficacité, dans bien des cas, de la psychanalyse. Je soutiens seulement que le recueillement, bien pratiqué, peut donner des résultats tout à fait comparables à ceux de la psychanalyse et peut y conduire plus rapidement. J'ai vu bien d'autres malades, qui avaient suivi de longues cures psychanalytiques, retrouver à leur premier recueillement des souvenirs refoulés de la plus grande importance et qui n'avaient jamais surgi dans le champ de la conscience au cours de l'analyse.

Voici une malade qui s'est ouverte à moi d'une façon très complète. Appelons-la Catherine.

Un jour, elle est venue chez moi, sans rien savoir de moi, ni de mes convictions spirituelles. D'abord, je refusai de la recevoir, car elle était en traitement auprès d'un psychiatre qui la soignait avec dévouement. Mais elle s'obstina et s'entendit elle-même avec son médecin.

Je lui dis alors que je n'étais pas un spécialiste comme mon confrère, mais que, si elle voulait que je l'aide à mettre de l'ordre dans la vie spirituelle, j'avais quelque expérience de cela. Et j'ajoutai : «Peut-être que si votre vie spirituelle est en ordre, votre âme et votre corps se porteront mieux. »

La première condition pour mettre ordre à sa vie spirituelle, c'est de devenir absolument honnête avec soi-même, et l'on ne peut être

absolument honnête avec soi-même qu'en se plaçant devant Dieu.

Aussi, dès la première consultation, Catherine prépara dans le recueillement ce qu'elle avait à m'apporter.

Je lui expliquai qu'il suffit, pour voir clair en soi, de demander à Dieu de nous montrer tout ce qui, dans notre vie, est contraire à ses exigences, et de noter, dans le recueillement, tout ce qui nous vient à l'esprit à ce propos.

C'est une expérience que chacun peut faire aisément. Je n'ai jamais vu personne la tenter loyalement sans ressentir une réelle conviction de péché et connaître une victoire spirituelle. J'ai vu des personnes, la première fois qu'elles tentaient l'expérience, m'apporter un cahier entier tout rempli de fautes inavouées : mensonges de mots ou d'attitudes, duplicité, tromperies, fraudes de douane, d'impôts, de comptes de ménage, pensées, gestes ou regards impurs, susceptibilités, jalousies, révoltes, peurs, rancunes, ambitions, rivalités, hostilités, haines.

C'est ainsi que Catherine, se plaçant d'emblée avec moi sur le terrain de la confession chrétienne, s'ouvrit d'une façon concrète. J'insiste sur ce dernier terme, car ce sont les détails précis qu'il nous coûte le plus d'apporter au grand jour et qui seuls assurent à la confession son efficacité.

Un climat de vraie transparence était trouvé, entre Catherine et moi, qui devait lui permettre d'explorer l'inextricable maquis psychologique dans lequel elle était plongée. Ce n'était pas facile : elle présentait de telles tendances au négativisme qu'il me fallait parfois, au début, attendre une demi-heure avant qu'elle pût prononcer un mot. Elle se réfugiait dans des attitudes hébéphréniques, se bloquait à la moindre impatience, au moindre reproche, avait perdu tout naturel et présentait des troubles fonctionnels liés à ses complexes psychologiques graves.

Je me suis toujours abstenu, avec Catherine, de toute technique psychanalytique proprement dite. Le recueillement et la confession ont fait surgir, un à un, dans le champ de la conscience, mille souvenirs refoulés. En un mot, nous sommes toujours restés sur le terrain de la cure d'âme chrétienne.

Malgré cela, les découvertes analytiques auxquelles elle conduisait présentait un tel intérêt psychologique qu'en moi le psychologue prenait peu à peu le pas sur le directeur spirituel. Récemment, elle m'a

montré mon erreur, et rappelé le temps où elle était devant moi comme une âme devant une âme et non comme un « cas » devant son médecin. Elle sentait le besoin de retrouver le terrain spirituel pour apporter une confession plus profonde encore, sans craindre qu'elle soit l'objet de mon intérêt psychologique plutôt que religieux.

Et chaque fois que nous avons repris ainsi le chemin de la vraie confession, au lieu de nous perdre dans des subtilités intéressantes mais inépuisables, nous avons touché les points capitaux qui la conduisaient aux vraies libérations. Tout changeait en elle, son écriture, sa physionomie, sa démarche, son regard. Elle se recueillait toujours mieux et se déchargeait de tout son fardeau négatif : péché, peurs, imaginations fantastiques, phrases perfides qu'un autre elle-même paraissait murmurer en elle-même pour l'arrêter dans sa marche. Il y a en chacun de nous comme un écho négatif qui, à chacune de nos pensées inspirées, répond par une insinuation de doute et ce n'est que devant Dieu que nous pouvons y démêler notre vrai nous-même. Un jour, Catherine m'écrivait : « Vous déchirez ma lettre, parce que tout ce que j'écris, c'est le mal qui est dans mon âme. » Mais si nos entretiens étaient remplis surtout de cette décharge des déchets de son cœur, les victoires se succédaient dans sa vie : elle s'ouvrait, retrouvait une attitude naturelle, recommençait à parler, surmontait sa timidité, reprenait confiance en elle-même et conscience de sa vocation spirituelle, devenait une force pour d'autres âmes.

Ainsi, la confession chrétienne conduit-elle aux mêmes libérations psychologiques que les meilleures cures psychanalytiques. A l'heure où j'écris ces lignes, je repasse dans mon cœur la consultation que m'a demandée aujourd'hui une sœur de charité que nous appellerons Florence. Elle m'a été envoyée par sa supérieure.

D'emblée, elle m'avoua son embarras, ne sachant par quel bout entamer les problèmes qu'elle m'apportait. Nous avons donc commencé par une conversation banale sur son travail. Elle est scrupuleuse, timide, sombre, se tourmente à propos de tout et de sa tâche, qu'elle accomplit trop lentement. A son tour, cet état est le sujet de nouvelles inquiétudes, car elle se reproche d'être un mauvais témoin du Christ par une vie si peu joyeuse. Alors, elle doute de sa vocation, et ce doute brise le dernier ressort positif qui pourrait la soutenir : cercle vicieux de pensées négatives qui en font une malade.

Déjà, une fois ses supérieurs l'ont déplacée dans un autre service, sans lui procurer d'amélioration sensible.

Je parle à peine. Son récit remonte peu à peu aux sources de sa vocation, puis à ses souvenirs d'enfance, à la mort prématurée de sa mère, aux barrières morales qui l'ont séparée de son père. Puis, tout à coup, elle s'engage plus profond encore. Tandis que je prie silencieusement, elle raconte de terribles chocs affectifs de l'enfance, qui ont pesé toute sa vie sur son âme. Je ne puis naturellement, les rappeler ici, mais ce que je veux montrer, c'est qu'ils sont de l'ordre des souvenirs refoulés que la technique psychanalytique permet parfois d'amener au grand jour, mais jamais aussi rapidement.

Quand j'ai remercié Florence de la confiance qu'elle m'avait témoignée par une telle franchise, elle m'a répondu simplement que ce qui l'avait rendue possible, c'était de s'être placée avec moi sous le regard de Dieu.

Je lui proposai alors de prier, pour apporter tout ce passé à la Croix. Mais elle n'osait prier à haute voix, et c'était même là un grand obstacle à son ministère chrétien. Après quelques minutes de silence, elle trouva pourtant le courage d'accomplir ce second pas décisif, et elle quittait, rayonnante, mon cabinet, ne doutant plus de sa vocation.

Il y a des barrières psychologiques formidables à la vraie confession. Il faut se méfier des confessions faciles. Une confession authentique est toujours un rude combat, qui éprouve souvent le confesseur autant que le confessé. Je me souviens d'en avoir été malade. Ce sont ces barrières que Freud a appelées la « censure ».

Pour vaincre les résistances de la censure, certains analystes ont été conduits à nier le péché : pour mettre leur malade à l'aise, ils l'assuraient qu'il peut évoquer n'importe lequel de ses souvenirs, de ses gestes, de ses sentiments, de ses associations d'idées sans craindre de s'exposer par là à un jugement moral.

En fait, à cette négation doctrinaire du péché, s'ajoute un impondérable : l'attitude compréhensive, patiente, libre de tout formalisme, que l'analyste observe à l'égard de son malade et qui contribue sans doute bien plus à le mettre en confiance que cette neutralité morale théorique.

Mais le christianisme a exprimé depuis vingt siècles une autre

méthode pour renverser les résistances de la censure et créer la confiance. Loin de nier le péché, il l'appelle par son nom. Mais il montre en même temps que, si Dieu a horreur du péché caché, il accueille par contre toujours favorablement la confession du pécheur qui se repent. Celui-ci est sûr de trouver au pied de la Croix cet affranchissement de tout jugement formaliste que le psychanalyste s'efforce de réaliser.

Quand on y regarde de près, on s'aperçoit qu'il y a en réalité deux « censures ». L'une, mise en lumière par les analystes, s'oppose au retour dans le champ de la conscience d'un souvenir refoulé; l'autre s'oppose à la confession de ce souvenir devant un tiers. Freud lui-même me paraît d'ailleurs avoir fait allusion à cette double censure quand il parle de motifs « inconnus et inavoués »¹. C'est à la première censure que l'on doit ces étonnantes lacunes que nous constatons souvent dans les anamnèses de nos malades, qui, sincèrement, oublient des faits capitaux de leur vie. Mais ce n'est qu'à la victoire sur la seconde, celle de la confession, que se rattachent les libérations véritables. Il y a d'ailleurs un lien étroit entre les deux censures. Dès qu'une âme trouve le courage de confesser devant un tiers tout le contenu du champ de sa conscience, elle voit remonter dans ce champ d'autres souvenirs qui en avaient été refoulés. Et c'est ainsi que la pratique continue du recueillement et de la confession entraîne une extension progressive du champ de la conscience. On sait que cette extension constitue précisément le traitement des névroses selon les définitions de Freud.

Mais combien de pasteurs en sont venus à appeler cure d'âme de vagues visites, remplies par des entretiens de contact, sur des sujets banaux, ou par quelques paroles de consolation, d'exhortation morale, d'enseignement biblique ou de théologie ! Combien de pasteurs m'ont avoué être embarrassés pour passer de ce terrain superficiel à celui de la vraie cure d'âme, qui aborde toujours le sujet du péché concret et conduit à une expérience décisive de libération.

Pour vaincre les résistances de la censure, il faut un vrai climat de confiance. Et rien n'est plus propre à établir ce climat que la communion qui s'établit entre deux âmes qui se placent ensemble devant Dieu.

Souvent une femme me dit : « Je ne peux plus faire confiance à mon

¹ FREUD. *Psychopathologie de la vie quotidienne*, p. 177.

mari, car il m'a trop souvent menti. » La confiance dont il s'agit là, cette confiance purement humaine, qui serait conditionnée par la loyauté d'autrui, est une pure utopie. Il n'est personne qui ne mente chaque jour, aussi cette confiance-là ne peut-elle qu'être déçue. Et ce qui est grave, c'est que toute méfiance à notre égard nous incite à louvoyer davantage. Il s'établit ainsi un cercle vicieux psychologique : l'épouse n'a plus confiance parce que le mari ment, et le mari ment davantage parce qu'il ne se sent pas en confiance. En fait, ce cercle vicieux ravage les familles, les bureaux et tous les rapports sociaux. Il est la source de la crise de confiance du monde. Partout, la méfiance engendre la malhonnêteté, et la malhonnêteté entretient la méfiance.

Mais il est une autre qualité de confiance, celle qui vient de Dieu, qui rompt ce cercle vicieux, et se donne aux autres pour les aider.

Je connais une vieille demoiselle, qui a consacré sa vie à une œuvre d'évangélisation. Pendant cinquante ans au moins, elle a exercé une influence décisive sur des générations de jeunes gens. Elle m'a raconté cette petite histoire : un jour, quelqu'un est venu lui demander si elle voulait bien s'occuper d'un petit garçon. Ce garçon avait un terrible défaut : celui de voler. On avait tout essayé pour le corriger, les punitions, les promesses aussi, et la douceur. On l'avait confié à des éducateurs distingués; des œuvres s'en étaient occupées; rien n'y faisait, il volait toujours. C'était plus fort que lui. La vieille demoiselle dit : « Envoyez-le moi, j'essayerai de faire ce que je pourrai. » Quelques jours après, le petit garçon se présente à la porte. Il sonne, et notre demoiselle lui ouvre elle-même. Elle lui dit : « Eh ! tu tombes bien, j'ai justement besoin de monnaie. Veux-tu vite aller à la poste pour changer ce billet de cent francs ? Tu me rendras service. » Un quart d'heure plus tard, le petit garçon revenait avec toute sa monnaie, mais aussi avec un visage illuminé. Il était transformé; pour la première fois, quelqu'un lui avait vraiment fait confiance. Il est devenu un chrétien, qui a amené beaucoup d'autres âmes au Christ.

Tout homme a un besoin immense de confiance. Les plus forts d'entre nous seraient brisés dans leur élan s'ils sentaient ceux auxquels ils tiennent le plus leur retirer leur confiance. En fait, chez un grand nombre de nos nerveux, nous nous apercevons que le facteur principal de leurs désordres psychologiques a été, à l'origine, le sentiment qu'ils ont eu que leurs parents ne leur faisaient pas confiance.

Inversement, rien n'est plus propre à créer la confiance que la franchise. Si je descends du piédestal de science et d'autorité morale sur lequel le malade me met, si je me présente à lui en « homme », lui parle honnêtement de mes difficultés, de mes défaites, de mon péché, je l'aide plus que par tous mes conseils à vaincre les résistances de sa propre censure et à se montrer tel qu'il est.

« J'ai été complètement guérie, m'écrivit une vieille dame, d'accès de mélancolie allant jusqu'au désir de suicide, qui revenaient périodiquement et presque toujours sans cause apparente... Depuis que j'ai confessé à qui de droit une lourde faute, ces états ne sont plus jamais revenus... »

Il y a, certes une euphorie que procure le sentiment de victoire spirituelle. Mais les expériences religieuses n'agissent pas seulement par euphorie. Passé le premier enthousiasme, elles continuent à porter leurs fruits pour l'équilibre nerveux par les effets concrets qu'elles ont dans les vies. Lorsqu'elles ont entraîné l'aveu d'une faute grave, conduit à des réconciliations et mis fin à des indisciplines morales, il serait péril d'attribuer leur effet à une simple autosuggestion euphorique.

Je viens de souligner le cercle vicieux de la méfiance; plus haut, j'en avais relevé d'autres, celui de la perte du naturel, celui de la peur. Plus j'étudie l'homme et la médecine, plus cette notion des cercles vicieux me paraît importante pour comprendre la genèse des états pathologiques. J'ai insisté sur les enchaînements réciproques entre le physique et le moral. De pareils enchaînements jouent un rôle plus grand encore dans l'évolution des états nerveux. Car le système nerveux est un système qui s'influence lui-même : sa constitution réagit sur son fonctionnement, et son fonctionnement sur sa constitution. Tous les états nerveux, physiques ou psychiques, bons ou mauvais, tendent sans cesse à s'accroître. Ainsi on rencontre peu de caractères « moyens » parmi les vieillards : ou bien ils atteignent une sérénité sublime, ou bien ils tombent dans un égoïsme tyrannique et amer. Un névrosé a commencé par être un « petit nerveux », un simple émotif, mais son émotivité, dont il avait honte, et qu'il voulait cacher, l'a conduit à prendre vis-à-vis de son entourage une attitude fautive. Celle-ci a aggravé son émotivité. C'est la genèse du trac : à la suite d'une défaillance, la peur de nouvelles fautes s'installe. On joue moins bien parce qu'on a

le trac. Et l'on a le trac parce qu'on joue moins bien.

C'est la genèse des tics, des bégaiements. Le fait que le bégaiement augmente quand le sujet parle devant telle personne qui lui en impose, ou suivant le thème de la conversation, montre le rôle de ses préoccupations intérieures.

Baucoup d'insomnies tenaces résultent d'un cercle vicieux. Un sujet a moins bien dormi un temps, pour cause occasionnelle physique ou morale. Il s'est mis à lire, a perdu l'habitude du sommeil. Il a commencé à prendre des narcotiques et ne peut plus s'en passer. Il a surtout peur de ne pas pouvoir dormir et cette peur l'empêche de dormir.

Un dimanche matin, de bonne heure, ma femme me pria de sortir le chien. Je le fis, mais en protestant intérieurement : revendication de mon droit au sommeil le dimanche matin ! Pitié de moi-même d'avoir à me lever. Je me recouche en agitant mes pensées négatives. Résultat : impossibilité de me rendormir. Et le fait que je ne peux plus me rendormir alimente mon cercle de pensées négatives et de revendications. Tout à coup je me rends compte que ce qui m'empêche de me rendormir ce n'est pas ma promenade matinale, mais les pensées de revendication que j'ai laissées se développer dans mon cœur à son propos. Je vois que je me serais déjà rendormi depuis longtemps si mes propres revendications intérieures n'avaient tenu le sommeil en échec, que je suis victime de mon propre cœur et non des circonstances; et je me rendormis aussitôt.

Ainsi se constituent les états hypersensibles. Soit N la sensibilité normale, et N^x celle d'un nerveux. Celui-ci, en se comparant aux autres, a honte de sa sensibilité N^x , cherche à en voiler les manifestations au lieu de la décharger par ces manifestations émotives. Faute d'être acceptée, elle augmente, par cercle vicieux, à $N^{x.y}$ et le malade a encore plus peur de lui-même. Lorsque celui-ci se sent compris, en confiance, le cercle vicieux est rompu et le coefficient peut revenir à N^x , mais pas à N . Il doit accepter sa nature sensible sous peine de la voir s'aggraver. Or, tous les sensibles que j'ai vus avaient une attitude négative à l'égard de leur sensibilité, source pour eux de tant de souffrances. Ils ne peuvent l'accepter que quand ils y voient un talent auquel Dieu leur demande de faire porter des fruits de tact, de cœur, de finesse, de sympathie, de création artistique et d'intuition. Un de mes maîtres disait : « Les nerveux souffrent davantage dans la vie, mais ils

jouissent aussi davantage. » Dès qu'un sensible prend conscience de la vocation spéciale des sensibles dans ce monde, il peut accepter ses nerfs. Et, à défaut de la compréhension de l'entourage, il se sent compris par Dieu.

Cette incompréhension de l'entourage joue un grand rôle dans la pathogénèse des états hypersensibles. Les symptômes névrotiques de ces malades, leur fuite dans la maladie, ne sont que des réactions de protection pour échapper aux blessures que leur sensibilité ne peut supporter. Comme des fusibles électriques fondent quand l'intensité du courant est trop grande et coupent ce courant, ainsi les réactions nerveuses, même les crises hystériques, sont des décharges protectrices contre des accidents plus graves. Si l'on adopte cette conception, on devient plus compréhensif à leur égard. On cesse d'y voir une comédie.

Une de mes malades refusait obstinément, comme tout nerveux, de reconnaître que ses troubles fonctionnels fussent « nerveux ». Parfois, elle allait plus loin, et me demandait ce que c'était que l'hystérie, si elle en était atteinte... Je me réfugiai longtemps dans des réponses évasives, qui, sans être fausses, n'en étaient pas vraiment honnêtes pour autant. Je lui disais que les conceptions de l'hystérie, telles que Charcot ou Babinski les avaient exposées, étaient abandonnées, que les travaux des psychanalystes les avaient ramenées à des phénomènes qui existent peu ou prou chez tout homme... Mais un malaise planait toujours. On ne saurait dire quel mal ont fait à la médecine psychique l'expression de « maladie imaginaire », lancée par Molière, et les idées que le public a — à tort — tirées des travaux de Babinski. On peut dire qu'aujourd'hui l'expression « c'est nerveux » évoque dans tous les esprits l'idée « c'est hystérique — c'est imaginaire — c'est de la suggestion — c'est de la comédie »... Il s'attache à toutes ces expressions une nuance de mépris, une fausse idée que les malades pourraient se libérer de leurs troubles, s'ils le voulaient bien, une accusation de malhonnêteté à leur endroit, qui sont proprement une criante injustice.

Ces malades n'ont d'autre ressource pour se défendre contre les soupçons implicites que contiennent ces expressions que de nier que leurs troubles soient « nerveux », ce qui empêche leur libération.

Mais un jour s'établit entre cette malade et moi le climat spirituel qui me permit de lui dire, sans la révolter : « Oui, vos troubles sont des symptômes hystériques, et si je parle de vous à un confrère, c'est ce

diagnostic que j'emploie. »

Aussitôt, elle me dit quelle était l'origine de sa peur de l'hystérie. Elle lui avait été communiquée par sa mère, à laquelle on avait un jour, alors qu'elle était encore enfant, jeté ce mot « hystérique » comme une injure.

Et ce même diagnostic, qui avait jadis provoqué un tel refoulement chez la mère, je pouvais le prononcer, mais pour libérer la fille.

Car ce qui révolte un malade, ce n'est pas la vérité, mais la nuance de mépris, de pitié, de jugement ou de reproche qui colore cette vérité, dans la bouche de l'entourage. Et c'est cela qui déclenche chez lui la peur de guérir. C'est la même malade qui m'avait écrit un jour : « Je vous apporte ma peur de me sentir devenir normale. Il me semble que tout le monde va profiter de moi, et me brusquer... je me défends d'avance. »

Je pourrais relever bien d'autres cercles vicieux psychologiques, comme celui qui s'établit entre parents et enfants : plus une maman est nerveuse, plus son enfant est pénible, plus l'enfant est pénible, plus sa mère est nerveuse.

André Thomas a montré l'importance de ces cercles vicieux quand il écrit : « La perturbation morale se traduit par des réactions physiques et une augmentation de l'émotivité; les réactions physiques faussement interprétées du fait de suggestions multiples (d'autant plus actives que l'émotivité est accrue et le contrôle cérébral diminué) entretiennent ou même augmentent l'émotivité. Celle-ci, à son tour, favorise l'éclosion de nouvelles émotions qui accentuent les malaises physiques et ainsi de suite. ¹ »

Or, pour rompre tous ces cercles vicieux, pour opérer un renversement dans ces enchaînements, il faut une force de confiance transcendante qui jaillit d'une expérience spirituelle. Devant Dieu, dans l'atmosphère de la confiance et de la communion sincère, deux âmes échappent tout à coup à tous les liens qui déterminaient leur attitude réciproque, osent voir clair en elles-mêmes et y laisser voir clair.

¹ Cit. R. P. DE SINÉTY. *Psychopathologie et Direction*, p. 71. Paris, Beauchesne.

LE CHAMP DE LA CONSCIENCE

La notion de rétrécissement du champ de la conscience, due à Janet, et développée par l'école psychanalytique, constitue la meilleure théorie explicative des névroses. Ces psychologues ont montré que, quand une tendance profonde opposée à l'idéal moral du sujet se fait jour dans son cœur, ou se manifeste par des actes que sa conscience réproouve, le souvenir de ces actes ou des sentiments coupables est chassé hors du champ de la conscience. Dès lors ces tendances et ces souvenirs refoulés réapparaissent, déguisés sous forme d'images, de rêves, d'actes manqués ou de symptômes névrotiques, paralysies, troubles fonctionnels, obsessions, etc...

Or, cette doctrine est en harmonie complète avec la doctrine chrétienne de l'âme humaine. La seule différence, c'est que cette dernière appelle ces « tendances profondes opposées à l'idéal moral du sujet » le péché, tout simplement. La Bible montre que l'homme tend par nature à fermer les yeux sur ses fautes et sur ses souffrances. Il tend à éliminer du champ de sa conscience les pensées, les souvenirs, les événements, les tentations en rapport avec le péché. Le Christ, citant les mots du prophète Esaïe, parle des yeux qui ne voient point, des oreilles qui n'entendent point, et des cœurs qui ne comprennent point ¹. On ne peut décrire plus clairement le rétrécissement du champ de la conscience. Inversement, la Bible montre que le phénomène religieux fondamental, c'est la repentance, c'est-à-dire la reprise de conscience d'un péché dont on avait trop bien réussi à éliminer le souvenir.

A entendre les candidats à une assurance-maladie, il semble que les maladies graves, la syphilis, la tuberculose, le cancer ou les maladies mentales soient très rares. Les assurances l'ont si bien constaté qu'elles soupçonnent systématiquement la bonne foi des candidats. Pour peu qu'on soit familiarisé avec la psychologie analytique, on se rend compte qu'il s'agit d'« oublis » sincères, c'est-à-dire de l'élimination hors du champ de la conscience des souvenirs pénibles ou des fautes graves.

¹ St Marc 8. 18.

Cette élimination est une sorte de malhonnêteté vis-à-vis de soi-même, un refus instinctif de reconnaître sa souffrance inacceptée et son péché.

Inversement, plus un homme redevient honnête vis-à-vis de lui-même, plus la clarté se fait, et le champ de sa conscience s'étend de nouveau. Lorsqu'un homme se recueille devant Dieu, il retrouve la faculté de regarder ses fautes en face. Il y a en lui une extension du champ de la conscience pareille à celle qu'obtenait Janet par l'hypnose et Freud par l'analyse des rêves et des actes manqués. Dans la cure d'âme chrétienne, il me semble toujours que j'accompagne mon malade dans la visite de son cœur : il y pénètre comme dans une chambre obscure; on n'y voit d'abord rien, puis, peu à peu, on distingue des masses informes — on présume certains problèmes. Lentement, ces masses sortent de l'ombre, se dessinent plus nettement, les détails apparaissent, — jusqu'à ce que l'on connaisse son cœur, par la lumière de Jésus-Christ. Un malade nous a apporté à grand-peine, la confession d'un péché qu'il n'avait jamais encore osé avouer. Il revient le lendemain, non point avec l'esprit dégagé que l'on serait porté à attendre, mais avec un air sombre : il a une nouvelle confession à faire, et, le plus souvent, plus grave que celle de la veille. Il m'est arrivé, dans les premiers temps, où j'avais encore peu d'expérience de la confession, de douter de sa sincérité, de douter que la veille il fût loyal quand il affirmait avoir tout dit. Je me rends compte qu'il s'agit là, précisément, de ce phénomène de rétrécissement du champ de la conscience. Ce n'est qu'après avoir ramené un premier péché dans le champ de la conscience, après l'avoir confessé, que ce champ peut s'étendre davantage et que le souvenir d'autres péchés y remonte à son tour.

Cela est si vrai que ceux qui ont appris à se regarder en face, à s'examiner quotidiennement dans le recueillement, acquièrent une clairvoyance sur leurs fautes que les autres ne parviennent pas à comprendre. Il arrive souvent, quand je parle de tel ou tel de mes péchés, par exemple d'un mensonge, que mon interlocuteur m'interrompt, en disant : « Oh ! mais ça, ce n'est pas un mensonge, c'est une petite habileté. Il n'y a pas de mal à cela ! » La pratique du recueillement conduit donc à un recul progressif de la frontière entre le conscient et l'inconscient. Car l'inconscient, c'est ce que nous nous cachons à nous-même.

Voici une malade qui m'est envoyée par son médecin. Nous l'appellerons Germaine. Sa vie est toute remplie de souffrances successives que je ne puis rapporter en détail. Enfance malheureuse, scènes paternelles,

incompréhension et jalousie de la famille, conflit avec sa mère à son mariage, soupçons injustes, veuvage prématuré, maladie de son enfant.

Tous ces récits remplissent nos premiers entretiens et m'aident à la comprendre. Mais je lui dis que pour qu'ils portent tous leurs fruits, il faut qu'elle s'y prépare dans le recueillement. Dans le silence, devant Dieu, elle pourra faire la lumière complète sur sa vie, pour que ses confidences ne soient pas que de simples récits, mais descendent jusqu'aux problèmes essentiels de son existence. Elle me le promet.

Je la vois revenir, en proie à une vive émotion. Dès qu'elle s'est recueillie, un souvenir de son enfance est remonté à sa mémoire, qu'elle pensait ne jamais pouvoir raconter. Et, pourtant, elle s'est rendu compte que si elle n'avait pas ce courage toutes ses consultations chez moi seraient vaines. Entretien difficile. Il se livre en elle un grand combat. Ce n'est qu'après avoir prié ensemble qu'elle peut me rapporter un choc affectif grave qu'elle a subi dans la tendre enfance du fait d'une petite camarade vicieuse. Un jour, en clinique, elle a lu un livre : «Ce que tout jeune homme devrait savoir » qui l'a terrifiée. Elle a passé des nuits d'insomnie. Mais elle n'a pas pu faire confiance au médecin et s'ouvrir.

Dès lors, nos entretiens se déroulèrent facilement. A chaque consultation Germaine parlait plus librement, se montrait plus souriante et s'affirmait davantage. Et bientôt, ce chemin de recueillement la conduisit plus loin : elle m'apporta, non plus les souffrances dont elle avait été victime, non plus les fautes dans lesquelles elle avait été naïvement entraînée par d'autres, mais des fautes dont elle se sentait coupable et dont le souvenir remontait dans le champ de sa conscience.

Ainsi, se recueillir devant Dieu, se laisser inspirer par lui conduit à une extension progressive du champ de la conscience. Le plus grand service que nous pouvons rendre à un malade, comme à un bien-portant, c'est de lui apprendre, par notre exemple, à se recueillir, pour qu'il redevienne sincère avec lui-même.

Ainsi, également, lorsque les analystes conduisent une âme à voir plus clairement les mécanismes qui jouent en elle, les ressorts d'impureté, d'égoïsme et de malhonnêteté qui sont à la base de ses actes, ils font, en réalité de la cure d'âme, car ils l'aident à devenir plus loyale avec elle-même. C'est là, je pense, le secret de leurs cures, car aider quelqu'un à devenir plus honnête vis-à-vis de lui-même, c'est le rapprocher de Dieu, même si ni le patient ni l'analyste n'ont conscience de faire acte religieux.

Freud dirait que les chrétiens font de la psychanalyse sans le savoir. On peut dire aussi que Freud faisait de la cure d'âme chrétienne sans le savoir.

Mais je dois aller plus loin : le christianisme ne consiste jamais dans la méthode, mais dans l'Esprit. Toutes les méthodes, la persuasion de Dubois, la psychanalyse de Freud, la rééducation du contrôle conscient de Vittoz, l'exploration de l'inconscient par le dessin spontané de Dessoie, la suggestion de Baudouin, la compréhension psychologique de Janet, donnent des résultats. Mais ces résultats sont moins dus à chacune de ces méthodes elles-mêmes, dans ce qu'elles ont de technique, qu'à ce qu'il y a de chrétien dans l'attitude du thérapeute qui l'applique : dans la mesure où il est honnête avec son malade, où il s'intéresse à lui, s'abstient de le juger, lui donne son amour, sa patience, le comprend, l'aide à s'ouvrir et à se voir tel qu'il est, il l'aide réellement. Et inversement, tous les échecs de toutes les méthodes tiennent, non à cette méthode, mais à quelque péché dans le cœur du thérapeute : malhonnêteté, préoccupation de lui-même, manque d'amour, impatience, esprit de jugement, impureté. Ce que je dis là implique encore cette vérité : ce n'est pas parce qu'on parle du Christ et de la Bible, ce n'est même pas parce qu'on se recueille et qu'on apprend au malade à se recueillir qu'on pratique une « méthode chrétienne ». Si nous n'avons pas pour nos malades plus d'amour encore, de compréhension, de foi et de patience que les autres thérapeutes, nous ne sommes pas plus chrétiens qu'eux. Mais je dois cependant remarquer que si ce qui caractérise la cure d'âme chrétienne est moins sa méthode que l'état d'âme du thérapeute, elle conduit cependant plus loin qu'aucune méthode non chrétienne. Certes, l'amour qu'un psychanalyste donne à son malade est une vertu chrétienne, qui fait de ce psychanalyste un psychothérapeute chrétien, en quelque mesure, même s'il se déclare incrédule. Mais cet amour, si grand qu'il soit, ne peut pas conduire au résultat décisif que procure seulement la rencontre personnelle du Christ. Le malade qui a trouvé le Christ a trouvé la source qui lui assurera ensuite la victoire dans toutes les autres circonstances de sa vie. Quelque chose de fondamental a changé en lui.

Si la connaissance d'un homme m'apparaît comme la visite, à ses côtés, d'une chambre inconnue, il arrive qu'à un moment une hésitation imperceptible me fait sentir qu'il y a là, dissimulée dans la tapisserie, quelque porte secrète qui donne accès à une pièce cachée, où cet homme

désire et craint à la fois me conduire. Un rien, et nous passons, sans l'ouvrir, devant cette porte dérobée, et la consultation reste banale. Parfois j'ai eu conscience d'être complice de cette fuite par peur des problèmes nouveaux qui allaient surgir dans l'ombre, par peur de ne pas savoir y répondre. Mais si, interrompant notre promenade, nous faisons ensemble, un moment, silence, l'homme ouvre alors la porte dérobée et projette la lumière dans les recoins sombres de ses souvenirs refoulés.

Ce n'est qu'à ce prix que nous pouvons vraiment comprendre un homme, comme nous pouvons nous comprendre nous-même. La science étudie l'homme par le dehors. Le recueillement le révèle par le dedans. Nous nous apercevons alors combien souvent le conscient et l'inconscient se font contrepoids; une qualité consciente cache un défaut inconscient. Nous constatons que les vrais motifs de notre comportement sont moins flatteurs que nous ne pensons, et nous nous trouvons frères de tous les pécheurs et de tous les malades. Nous découvrons qu'il y a en nous des refoulements et des simulations, des masques et des peurs tout pareils à ceux de nos malades, et nous pouvons les aider alors à s'en libérer. Je frappe mon chien qui m'a désobéi. Mais, quand je me recueille, je m'aperçois que j'étais en réalité irrité contre ma femme, pour un mot qu'elle m'avait dit et que j'avais fait semblant d'accepter, mais sans l'accepter vraiment. Et mon irritation contre mon chien était ce que les analystes appellent une irritation de couverture. Au moment où je fais une telle découverte, où je l'écris sur mon carnet, où je l'avoue à ma femme et lui demande pardon, je m'aperçois que je le savais déjà, mais n'osais pas me l'avouer clairement. Il a fallu le recueillement pour que je prenne conscience de ce que je savais déjà. Dans l'amaurose centrale, l'image se forme bien au fond de l'œil, mais le cerveau n'en prend pas conscience. Ainsi est notre cécité morale. En réalité, n'est vraiment conscient que ce que l'on formule, donc ce que l'on écrit explicitement ou qu'on dit à haute voix.

Ceux qui ont le plus de peine à se recueillir, ce sont les intellectuels. Ils sont assaillis de doutes, se demandent si leurs pensées viennent de Dieu. Tandis qu'un ouvrier, par exemple, écrit d'emblée tout ce qui lui vient à l'esprit. Il s'aperçoit ensuite que c'est si vrai, si concret, si fort qu'il ne peut douter que cela ne vienne de Dieu. Un lapsus est provoqué par une association d'idées ou une association tonale. Mais nous ne faisons pas des lapsus à propos de toutes ces associations. Nous n'en faisons que quand le

lapsus touche un domaine où il y a un conflit intrapsychique. C'est pourquoi l'analyste leur découvre un sens révélateur des complexes secrets. De même, dans le recueillement, parmi les milliers d'associations d'idées possibles, Dieu dirige notre esprit vers certaines associations que nos complexes, c'est-à-dire notre péché, nous auraient empêché de faire en toute autre occasion. Il n'y a donc aucune contradiction entre le déterminisme psychologique et la direction de Dieu sur l'esprit qui se recueille.

Le recueillement n'est ni l'évocation asyntaxique du rêve, ni l'association libre d'idées, ni la pensée systématisée par constellation. Il est une pensée guidée par Dieu. Rien n'est plus profitable à l'âme que quelques jours passés dans la solitude, et consacrés entièrement au recueillement et à la mise en commun des pensées découvertes ainsi. Nous l'avons fait plusieurs fois, ma femme et moi. Ce sont les plus belles vacances. Ce sont les jours les plus lumineux qu'on puisse vivre. C'est aussi la manière la plus profonde d'apprendre à se connaître entre époux.

S'il y a un rétrécissement pathologique du champ de la conscience, il y a aussi une extension pathologique de celui-ci. Si le premier mécanisme est à la base des névroses, le second me paraît être ce qui caractérise les états paranoïdes. Tout homme prend constamment vis-à-vis des autres des attitudes dont les mobiles profonds échappent à sa conscience. Ces mobiles cachés tiennent à des péchés : jalousie, préoccupation de soi, désir de cacher ses fautes. Or, si quelqu'un de son entourage est doué d'une perspicacité exagérée, au point de discerner ces mobiles secrets, il dénonce des intentions méchantes, malhonnêtes, hostiles, dans ses attitudes les plus banales. Il se comporte en revendicateur, en persécuté. Si l'on observe bien ces états, on s'aperçoit qu'il y a toujours quelque chose de vrai dans leurs accusations paranoïdes. Mais les sentiments coupables qu'ils dénoncent chez les autres sont inconscients chez ceux-ci, qui protestent de leur innocence et traitent leurs accusations de délire. Et cette contestation même qu'on oppose à leurs accusations les pousse à les systématiser, à accumuler les preuves propres à étayer leur thèse.

Je veux en donner un exemple simple : une vieille demoiselle, d'extraction modeste, se trouve mêlée, du fait de sa piété, dans la vie de paroisse, à des chrétiens de toutes classes sociales. Par un besoin de compensation, bien connu de ses sentiments d'infériorité sociale, elle

recherche tout spécialement les témoignages d'intérêt et d'estime de ceux qui portent un nom aristocratique. C'est ainsi qu'un pasteur appartenant à une famille honorée ne peut pas la rencontrer, lui serrer la main, la saluer discrètement en passant, sans qu'elle trouve le moyen de prolonger l'entretien, de le retenir par quelque sujet de conversation futile, comme pour se persuader elle-même qu'elle est appréciée malgré sa condition sociale modeste. Or, un jour, ce pasteur la croise dans la rue sans la voir et passe outre, sans la saluer. Elle en ressent naturellement un vif dépit et se met à répandre sur le compte du pasteur toutes sortes d'accusations. Elle prétend qu'il est « fier » et feint de ne pas la reconnaître dans la rue. Un véritable délire de revendication est né dans son cœur, qui englobera peu à peu d'autres personnes que le pasteur incriminé.

Ces rumeurs reviennent aux oreilles du pasteur, qui fait aussitôt une démarche auprès de l'intéressée et lui donne les plus cordiales assurances qu'il ne l'avait pas vue dans la rue, qu'il l'apprécie au contraire trop pour jamais se détourner d'elle, etc... Mais ces protestations ne la convainquent pas pleinement. Et, en effet, quiconque connaît la psychologie de l'inconscient discerne ce qui s'est passé : le pasteur sait bien qu'il ne peut pas saluer la vieille demoiselle sans être retenu longuement par elle. Aussi son inconscient l'a protégé contre cet arrêt inopportun, ce jour-là qu'il était pressé, en l'empêchant de la remarquer dans la rue. Mais elle, sensibilisée par ses revendications sociales, a lu intuitivement dans l'inconscient du pasteur. Elle sait bien, malgré toutes ses protestations, que son oubli signifie un désir de mettre quelque distance entre elle et lui. Il traitera ses accusations de pure imagination, n'y verra qu'un délire de revendication, et, pourtant, il y a quelque chose de vrai en elles : s'il se recueille, il reconnaît que la vieille demoiselle l'importune un peu par les marques d'estime qu'elle réclame sans cesse de lui. Il croit la calmer en l'assurant qu'il lui porte le plus vif intérêt, et s'étonne qu'elle ne le croie pas. Il la désarmerait davantage en reconnaissant loyalement la minime part de vérité qu'il y a dans ses reproches, car le revendicateur revendique d'autant plus qu'on nie la part de vérité qu'il y a dans ses revendications.

Si la réponse chrétienne au rétrécissement du champ de la conscience, c'est le recueillement, celle à son extension pathologique, c'est le pardon. Car le pardon véritable conduit à l'oubli du tort subi, à son enfouissement dans l'inconscient. Au lieu de contester, chez le revendicateur, même ce

qu'il y a de vrai dans ses revendications, il faut l'aider à pardonner aux autres même ce qu'il y a d'inconscient dans leurs sentiments à son égard.

Voici un cas qui illustre ces considérations. Nous l'appellerons Gilberte. Elle m'est amenée par son mari qu'elle harcèle de ses reproches sur ses prétendues infidélités. Celui-ci a tenté, à ce qu'il m'assure, de la détromper en s'ouvrant complètement à elle, en lui rendant compte minutieusement de l'emploi de son temps, lors des voyages qu'il a faits. Il a reconnu avoir fréquenté des cabarets dont la réputation n'est pas la meilleure, mais conteste absolument l'avoir trompée.

Ces explications, loin d'amener une détente, ne suscitent que des discussions plus graves; l'épouse persiste dans son système d'accusation. Le caractère pathologique de ses reproches est évident, car elle interprète de façon douteuse des attitudes ou des mots anodins de son mari. Toute discussion est vaine avec elle sur ce point. Plus on le conteste, plus elle est convaincue que son mari lui a été infidèle. Ils sont malheureux tous les deux : elle, d'être, comme elle le croit, trompée, et lui, d'être, comme il le croit, accusé injustement par elle.

J'invite naturellement Gilberte à me raconter sa vie en détail. Il serait beaucoup trop long de raconter ici son récit, qui explique fort bien par les facteurs d'hérédité, de tempérament, de chocs émotifs de l'enfance, de complexe paternel, d'instabilité de vie, et de déceptions, la formation du terrain psychopathique sur lequel évolue maintenant le délire interprétatif. Elle me rapporte des souvenirs d'hallucinations visuelles et auditives de son enfance, passée sous l'influence d'une mère atteinte d'un délire religieux paranoïde.

Un analyste ne manquerait pas non plus de relever le fait qu'elle a eu une rupture de fiançailles, due à l'infidélité de son fiancé. Ce récit éveille encore une telle émotion qu'on sent bien que le choc, le dépit qu'elle en a ressenti, n'a jamais été liquidé. En sorte qu'elle identifie sans doute dans son inconscient les deux hommes de sa vie et que les reproches d'infidélité qu'elle adresse à son mari visent probablement, dans son inconscient le fiancé infidèle.

Tout cela est sans doute vrai. Elle le comprend d'ailleurs bien, mais cela n'amène aucune solution. Elle me déclare, du reste, qu'elle désire intensément être délivrée de ses idées obsédantes et pardonner à son mari ses prétendues infidélités. Elle l'a tenté avec l'aide d'amis chrétiens. Un instant, elle croit avoir pardonné, et puis, l'obsession revient et mille

arguments nouveaux, tirés des moindres faits quotidiens, se pressent à son esprit.

D'ailleurs, comment peut-on pardonner à quelqu'un qui, non seulement ne demande pas pardon, mais encore conteste les faits dont on l'accuse ?

Je lui explique alors le mécanisme d'extension du champ de la conscience. Le domaine des infidélités conjugales s'y prête tout particulièrement. On sait que, dans le Sermon sur la Montagne, le Christ déclare que quiconque regarde seulement une femme avec convoitise a déjà commis adultère avec elle dans son cœur.

A ce titre, il n'est pas d'homme qui n'ait été infidèle à sa femme. Mais il s'agit là, en quelque sorte, d'infidélité inconsciente chez la plupart des hommes. Il faut déjà, par une grande expérience du recueillement, avoir acquis une certaine perspicacité à l'égard de soi-même pour prendre conscience de ces mille infidélités quotidiennes et les reconnaître comme péché.

Or, si maintenant, au lieu du mari lui-même, c'est l'épouse qui, par une extension pathologique du champ de sa conscience, acquiert cette grande perspicacité sur les fautes inconscientes de son mari, il y a éclosion d'un délire paranoïde.

J'en veux pour preuve ces pauvres êtres qui ont tiré d'une cure psychanalytique une telle perspicacité sur les mobiles cachés du comportement d'autrui, qu'ils se dressent contre leurs parents, en un véritable délire de revendication et leur font mille reproches, auxquels ceux-ci ne comprennent rien.

La nature intuitive et sensible de Gilberte, suractivée par les complexes qu'elle n'avait pas liquidés, lui avait trop ouvert les yeux sur les nuances les plus infimes dans le comportement affectif de son mari : elle en était venue à lire dans son inconscient des infidélités du cœur, dont lui, nature fruste, n'avait pas conscience. Dès lors, elle parlait de faits qu'elle voyait, mais que lui contestait parce qu'il ne les voyait pas. Et la discussion ne fait qu'accuser l'opposition des deux thèses : devant les dénégations du mari, elle cherche toujours plus de preuves, ouvre toujours plus les yeux sur les moindres signes de désaffection de sa part (que, d'ailleurs sa jalousie agressive accentue naturellement) jusqu'au jour où, dans son vertige mental, elle ne fait plus la distinction entre l'infidélité du cœur et l'infidélité consommée.

La réponse chrétienne à ce problème consiste dans le pardon. Il s'agit

d'apprendre, aux pieds du Christ, à pardonner à son mari, même les infidélités du cœur, dont il n'a pas conscience lui-même.

Plus nous devenons perspicaces sur le péché des hommes, plus nous avons besoin d'apprendre à leur pardonner.

Mes entretiens avec Gilberte se déroulaient peu avant Pâques. Le Vendredi-Saint fut marqué par une dispute conjugale plus grave que jamais. Mais le jour de Pâques, Gilberte fit une grande expérience religieuse. Tout à coup, elle eut un vif sentiment de la présence du Christ, une conviction intérieure que lui seul pouvait la délivrer de tout son passé et de toutes ses rancunes.

Quand elle revint me voir, nous priâmes ensemble. Elle se releva en me disant qu'elle sentait toute son amertume tomber de ses épaules, comme une chaîne. Elle se sentait libre et légère. Elle pardonnait complètement, non seulement à son mari, mais encore au fiancé qui, jadis, l'avait trompée; elle était prête à faire confiance sans réserve à son mari et à l'aimer sans jalousie. Elle était rayonnante. Son mari, auquel j'exposai tout cela quelques jours plus tard, me confirma le changement radical qui était survenu dès ce jour dans l'attitude de sa femme à son égard.

Appelons Constance une petite vieille à mentalité sénile, dont l'âme est dévorée par une jalousie féroce. Elle est toute tremblante et ne pense qu'à son affaire, dont elle repasse tous les détails dans son cœur.

On sait les proportions qu'un tel délire systématisé peut prendre chez un vieillard. Et le médecin considère généralement ces symptômes séniles avec un certain fatalisme et se borne à prodiguer quelques bonnes paroles vagues et affectueuses.

Je me mets tout simplement à lui parler de Jésus-Christ, du pardon, de la sérénité qu'on trouve dans l'abandon. Elle me regarde avec ses petits yeux, dans un étonnement grandissant. Bientôt, elle se met à pleurer, et puis à prier pour apporter tous ses mauvais sentiments à Dieu et lui demander de la libérer. Elle me quitte, toute douce et souriante.

J'étais encore plus ému qu'elle...

Ainsi, le pardon apparaît comme le traitement de l'extension pathologique du champ de la conscience.

Lorsque cette extension ne porte pas sur l'inconscient d'autrui, mais sur celui du sujet lui-même, on a un tableau clinique d'analyse exagérée de soi-même, de scrupule, de névrose obsessionnelle. C'est d'ailleurs ce qui se

passé en nous-mêmes, quand, à force d'étudier les phénomènes psychologiques, nous nous sentons tout à coup pris par un petit vertige. Nous avons besoin d'aller nous promener, de nous désintoxiquer de cette analyse ! Nous sentons monter en nous cette même angoisse que le névrosé obsessionnel. Ce qui nous distingue de lui, ce n'est qu'une nuance; c'est que nous savons nous arrêter à temps. Mais nous avons déjà trop pris conscience de faits normalement inconscients.

Une part importante de notre mécanisme psychologique doit demeurer inconsciente pour fonctionner normalement. Ainsi cache-t-on le mécanisme d'une montre derrière le cadran, pour que les aiguilles, se détachant sur celui-ci, indiquent clairement l'heure. Si la montre était transparente, et laissait voir tous ses rouages, la lecture de l'heure deviendrait très difficile.

Mais ce qui frappe, chez des névrosés, c'est qu'à côté de l'obscurcissement du champ de leur conscience, sur certains points, il y a une subtile clairvoyance sur d'autres. Alors qu'ils ont perdu le souvenir de faits importants de leur passé, ils distinguent avec une perspicacité malade certains mobiles cachés qui jouent dans leur comportement, dans celui de leur entourage et de leur médecin. Et ils souffrent de cette extraordinaire lucidité intuitive qui contraste si étrangement avec leur aveuglement sur d'autres points.

Il y a donc à la fois chez eux des zones qui devraient être claires et qui sont plongées dans l'obscurité et d'autres qui devraient être inconscientes et qui sont éclairées. Il y a à la fois rétrécissement et extension pathologiques du champ de la conscience : en un mot, déplacement de ce champ.

La conscience est comparable à l'énergie : sa quantité reste constante, mais sa localisation varie. Pour fuir une tentation, pour plonger dans l'oubli un péché inavoué, nous détournons notre regard moral vers d'autres objets qui sont alors mis en lumière. C'est le mécanisme des scrupules, des obsessions, de l'esprit critique.

On m'a souvent demandé s'il n'était pas dangereux d'encourager les scrupuleux à se recueillir. Je ne le crois pas, si le recueillement est bien mené. Le scrupuleux grossit de minuscules problèmes pour éviter de regarder en face d'autres problèmes beaucoup plus importants de sa vie. Dès qu'il a le courage de les regarder en face, il est délivré de sa recherche perpétuelle de problèmes futiles. Rien n'est plus faux que de confondre toutes ces fuites avec la vie chrétienne. Les scrupules n'ont rien de commun avec la vraie conviction de péché à laquelle l'âme cherche

précisément à échapper par ses scrupules. Les objections intellectuelles à la foi n'ont rien de commun avec une vraie angoisse religieuse contre laquelle l'âme se défend par ses discussions. L'activisme philanthropique n'a rien de commun avec la vraie charité dont l'âme cherche à se dispenser en se créant mille devoirs.

L'esprit critique procède pareillement d'un déplacement du champ de la conscience. Le Christ en a clairement parlé quand il a dit : « Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'œil de ton frère et n'aperçois-tu pas la poutre qui est dans ton œil ? ¹ » Il a donné, dans ce passage, une leçon de psychologie de l'inconscient. Nous remarquons constamment que ce sont ceux qui sont les plus indulgents avec eux-mêmes qui sont les plus critiques à l'égard des autres. Tout le faisceau lumineux qu'ils n'utilisent pas à éclairer leur propre conscience, ils le promènent sur leur entourage, mettant ainsi en évidence toutes sortes de travers, de fautes, de motifs voilés ou ridicules. J'ai entendu bien des gens dire : « Comment pourrais-je me débarrasser de mon esprit critique ? Je ne puis pourtant pas ne pas voir les défauts des autres, qui me crèvent les yeux, ni feindre de ne pas les voir quand je les vois. » On leur répond généralement qu'il faut qu'ils aient de l'amour pour les autres, et qu'ils ne verront alors plus leurs travers. Cette réponse me paraît trop vague et inefficace. On nous a souvent exhortés à avoir plus d'amour, sans pour autant nous aider à en acquérir. De plus, il n'est pas du tout constant que l'amour rende aveugle. Bien au contraire, un amour véritable nous conduit souvent à voir chez celui que nous aimons des déficits que nous ne voyions pas lorsqu'il nous était indifférent. Alors ? — Alors, il faut revenir au mot du Christ : Il ne conteste pas qu'il y ait une paille dans l'œil du prochain, il ne conteste pas non plus qu'il puisse être charitable de chercher à l'en débarrasser. Il propose seulement de « regarder premièrement » la poutre qui est dans notre œil, c'est-à-dire de diriger le faisceau lumineux de notre champ de conscience sur nous-mêmes. Plus nous acquérons de clairvoyance sur nos propres fautes, plus nous sommes libérés de l'esprit de critique.

Ainsi donc, par la repentance et le pardon auxquels elle conduit, la cure d'âme chrétienne donne la réponse à toutes les perturbations du champ de

¹ St Matthieu 7. 3.

la conscience : rétrécissement, extension portant sur autrui, extension portant sur soi-même et déplacement.

Mais elle apporte en outre une aide d'un tout autre ordre encore à l'âme troublée, une aide d'ordre synthétique. J'ai dit le danger d'une analyse exagérée de soi-même. Le contrepoids à ce danger, c'est la vocation chrétienne dont je parlerai au chapitre prochain. « Surmonte le mal par le bien ¹ » écrit saint Paul, invitant par là celui qui se perd dans le dédale de l'auto-analyse à en détourner le regard pour s'attacher à l'appel positif de l'Évangile. Si le recueillement est un chemin d'analyse, il est aussi un chemin de synthèse : l'âme n'y trouve pas seulement la conscience analytique de ses fautes passées, mais encore la vision synthétique de la tâche à laquelle Dieu l'appelle. « Oubliant ce qui est derrière moi, et m'élançant vers ce qui est devant moi, je cours vers le but ²... » écrit encore saint Paul. Consciente du pardon de Dieu, l'âme, sans discriminer analytiquement tous les facteurs lointains de ses difficultés, peut les résoudre d'un coup par l'élan de la foi. Elle quitte le retour stérile sur le passé, et l'analyse stationnaire du présent, peut s'orienter vers l'action.

Après avoir démontré par l'analyse son mécanisme psychologique, elle lui trouve un ressort nouveau pour le remettre en marche sur des chemins nouveaux.

Appelons Micheline une jeune fille qui poursuit des études supérieures de musique. Elle a un talent réel, mais elle est handicapée par le trac. Elle intellectualise tous les problèmes, s'analyse à l'excès et complique tout. Son développement psychique a été en partie faussé par des complexes familiaux.

Une cure psychanalytique l'a bien éclairée à ce sujet. Mais, selon sa tendance naturelle, elle se complaît et se perd dans le labyrinthe des problèmes ainsi mis en lumière. Son comportement est coloré de révoltes contre son sort, notamment dans le domaine affectif.

La conséquence, c'est une dysménorrhée, aggravée encore par l'angoisse qu'elle a toujours de voir ses règles tomber sur la date où elle doit jouer.

Mais elle est déjà éveillée à un message spirituel. Aidée par une amie, elle a commencé à se recueillir pour chercher une libération de ses complexes familiaux. Elle est accessible à l'idée d'une acceptation de sa vie

¹ Épître aux Romains 12. 21.

² Épître aux Philippiens 3. 13.

et de ses souffrances par un acte de foi.

Mise en garde contre une conception uniquement analytique du recueillement, elle s'est efforcée, au contraire, d'y chercher l'élément dynamique de foi, de courage et d'action propre à la sortir de ses attitudes négatives.

Bientôt, elle a trouvé assurance, joie et libération

Et lorsque, quelques semaines plus tard, Micheline passa son examen avec un brio et une détente qu'on ne lui avait jamais connus, son professeur, tout ému, lui demanda : « Qu'est-ce qui vous est donc arrivé, Mademoiselle, je ne vous reconnais pas ? » Elle lui répondit simplement : « J'ai trouvé la foi. »

CHAPITRE XIX

LA VOCATION

Je viens de montrer que l'examen de soi-même n'est qu'un aspect de la vie intérieure. S'il la remplit tout entière, il la fausse. Car nous analyser, discerner ce qui ne va pas dans notre vie n'est qu'un chemin et non un but, une phase négative de la vie intérieure qui doit préparer une phase positive. Cela risque même d'être une tentation de faire encore de notre moi le centre de notre vie. Si nous remettons chaque jour celle-ci en ordre, c'est pour pouvoir l'utiliser, lui faire porter des fruits dans l'action.

Dans la pratique de la méditation spirituelle, on devient clairvoyant sur soi-même, mais on devient aussi clairvoyant sur ce que Dieu attend de nous. Un jeune homme m'a raconté l'entretien qu'il avait eu la veille avec un ami. Comme il lui parlait de chercher l'appel de Dieu dans le recueillement, son ami l'interrompit par ces mots : « Ce que vous appelez Dieu, moi, je l'appelle ma conscience. — Notre conscience nous dit ce qu'il ne faut pas faire, répondit le jeune homme, tandis que Dieu nous dit ce qu'il faut faire. »

Dieu a un plan pour chacun de nous. Il nous y a préparés par les dons et le tempérament particuliers qu'il a donnés à chacun. Discerner ce plan par la recherche quotidienne de sa volonté, c'est trouver le but de la vie. Avoir un but de vie est une condition fondamentale de la santé physique, morale et spirituelle. Nous voyons constamment des malades dont la résistance physique fléchit parce qu'ils n'ont plus de but à leur vie, plus de tâche qui les passionne. Nous voyons souvent des jeunes qui, dans l'incertitude sur leur vocation, doutent d'eux-mêmes, se relâchent, se découragent, deviennent des débiles physiques et psychiques.

Il arrive fréquemment que le médecin soit consulté par un jeune homme que des circonstances diverses (changements d'écoles et de pays) et des données psychologiques (indiscipline, défaut de méthode et

de concentration) ont conduit à des échecs scolaires.

Ces échecs l'ont vivement affecté et ont fait naître en lui des sentiments d'infériorité.

Mais ils n'ont pas moins vivement affecté ses parents qui ont été blessés dans leur amour-propre. Aussi leurs reproches, même leurs exhortations dont la douceur cache difficilement un certain agacement ne font que renfermer davantage leur fils, qui a le sentiment d'avoir perdu leur confiance.

On ne tarde pas à lui dire : « Tu ne seras bon à rien ; si tu ne fais pas un vigoureux effort, il faudra te mettre dans l'agriculture. » Aussi quand, un jour, on le met dans une école d'agriculture, celle-ci, qui constitue pour les parents l'espoir d'une occasion de redressement de vie pour leur enfant, apparaît à celui-ci comme la signature de sa déchéance psychologique et sociale.

Tous ses sentiments négatifs diminuent à leur tour ses résistances morales et le conduisent à des fautes qu'il cache à ses parents, de peur de les indisposer davantage.

Quand on lui demande ce qui pourrait lui rendre la joie et la satisfaction de vivre, il répond sans hésiter : « Me réhabiliter auprès de mes parents. » Mais il ajoute aussitôt : « Je crois que ce n'est pas possible. Il faudrait une action d'éclat. Ils n'ont plus confiance en moi. »

Alors, il rêve d'actions d'éclat et souffre du contraste qu'il y a entre ses rêves et la réalité de sa vie.

La réponse chrétienne, dans un tel cas, est double.

D'une part, c'est de montrer aux parents que s'ils veulent regagner la confiance de leur fils, l'aider à s'ouvrir à eux, ils ne doivent pas le questionner, mais bien s'ouvrir eux-mêmes à lui. C'est là une expérience bien simple, mais qu'on oublie souvent : la clé qui ouvre le cœur de nos enfants, c'est la propre ouverture de notre cœur devant eux.

Je connais bien des parents qui donneraient n'importe quoi pour savoir ce qui se passe vraiment dans l'âme de leur enfant, mais qui ne sont pas prêts à en payer le prix : c'est de lui permettre de voir lui-même ce qui se passe dans leur âme.

La réponse d'autre part, pour le fils, c'est qu'il y a un plan de Dieu pour sa vie. Et la plus belle des vies pour chacun de nous, c'est de vivre selon ce plan de Dieu, quel qu'il soit. Cette conviction délivre de tout

préjugé sur une prétendue échelle de valeurs entre les diverses carrières. Si Dieu n'a pas prédisposé un homme, par les dons qu'il lui a faits, à une carrière intellectuelle, c'est qu'il a pour lui un autre plan. Ce n'est qu'après cette acceptation de sa nature, que cet homme peut vraiment chercher, avec liberté d'esprit, à quelle carrière Dieu l'a préparé par les dispositions qu'il lui a données.

C'est alors qu'il peut reprendre confiance en lui-même et dans son utilité sociale, se donner à son nouveau travail avec joie et persévérance et trouver dans des succès et des victoires sur lui-même, un nouvel encouragement à ce redressement de sa vie.

Voici un cas d'orientation professionnelle. Nous l'appellerons Léon. Jeune homme d'origine juive, entré dans les affaires, il se demande s'il devrait les quitter et retourner à l'université pour embrasser une carrière intellectuelle.

Toute son enfance a été dominée par des sentiments d'infériorité dus sans doute, pour une part, au fait qu'il était juif.

Renfermé, il fuyait la société des autres enfants et leurs jeux, assistait silencieux, dans un coin, aux conversations de ses parents. Il n'a eu aucun conflit important avec sa famille, mais aucune ouverture réelle non plus.

Il s'enfuyait dans le rêve ambitieux. Il était dominé par le désir de faire quelque chose de grandiose dans sa vie, pour se prouver à lui-même et prouver aux autres sa valeur. Il se jette dans le travail et ne tarde pas à devenir le premier de sa classe. Et il recherche cette première place par un besoin de compensation de ses sentiments d'infériorité, qui se traduisent par un certain mépris de ses camarades.

Il craint que des études classiques ne soient trop longues à le conduire à un succès dans la vie. Son père lui a toujours donné l'argent qu'il demandait, mais par fierté, il veut au plus vite se suffire à lui-même.

Il passe donc à l'École de Commerce et, sitôt son diplôme obtenu, il accepte le premier emploi venu. C'est un travail d'acquisiteur en contradiction totale avec son tempérament renfermé. Mais son ambition d'indépendance financière, qui doit démontrer sa valeur, est telle qu'il surmonte sa timidité.

Une pareille ardeur au travail porte des fruits et il se trouve bientôt à

la tête d'un bureau, à l'étranger, avec un grand nombre d'employés et de représentants sous ses ordres. Mais ses sentiments d'infériorité ne se sont pas dissipés pour autant, au contraire. Il veille maintenant, avec une susceptibilité malade, au respect de son autorité de chef de bureau et les conflits se multiplient avec ses subordonnés et avec son patron.

A la suite d'un incident banal, il donne sa démission, en coup de tête. Il rentre au pays et passe d'une affaire à l'autre, assez misérablement, plein d'amertume. Maintenant, il est courtier d'assurances dans des conditions peu intéressantes moralement et matériellement, qui contrastent singulièrement avec la situation qu'il avait naguère à l'étranger.

Aussi rêve-t-il de se remettre aux études pour se tourner vers une carrière intellectuelle.

Entre temps, son frère a passé par la conversion chrétienne, ce qui l'a beaucoup frappé, car son frère lui a demandé pardon des torts qu'il avait eus à son égard et les a réparés. Depuis ce jour, Léon est travaillé intérieurement. Il pressent que la rencontre du Christ serait la réponse aux problèmes de sa vie. Il pressent qu'il doit y avoir quelque cause dans son propre cœur pour que tant de zèle et d'efforts n'aient abouti dans sa vie qu'à un échec lamentable. Il s'est mis à lire les Évangiles. Déjà, il a réparé diverses fautes. Mais il est arrêté sur deux points.

D'abord, la question du baptême : doit-il se faire baptiser ? N'est-ce pas son cœur que le Christ réclame plutôt qu'un sacrement ? Et n'est-ce pas trahir sa race, à une époque où elle est précisément persécutée ? Et pourquoi ne peut-il pas se faire baptiser chrétien, sans avoir à choisir entre plusieurs confessions différentes ?

Le second point — et c'est ce qui l'amène à me consulter — c'est qu'il s'est recueilli pour demander à Dieu quel était son plan pour sa vie, s'il devait rester dans les affaires ou entrer à l'université, et qu'il n'a pas eu de réponse.

Nous rencontrons souvent ainsi des hommes qui ont posé une question à Dieu et sont troublés de ne pas avoir de réponse. Ils en viennent à douter que Dieu ait un plan pour eux. C'est généralement parce que la question est posée trop superficiellement. D'ailleurs, dans le tête-à-tête avec Dieu, ce qui est fécond, ce sont les questions que Dieu nous pose, plus que celles que nous lui posons.

A la suite de nos entretiens, nous nous sommes recueillis ensemble, et

Léon a reçu sa réponse. Il a vu d'abord qu'il devait se faire baptiser et se compromettre sans réserve pour Jésus Christ. Il a vu ensuite que ce sont les sentiments d'infériorité et d'ambition compensatrice qui ont été la cause de l'échec de sa vie. Il a vu que changer de profession serait une nouvelle illusion, car il y transporterait son cœur inchangé. Il a vu que c'était précisément encore par ambition compensatrice qu'il rêvait de devenir un intellectuel, mais qu'il quitterait les affaires sur une défaite. Il a vu qu'il devait être prêt à accepter sa vie, quelle qu'elle soit.

Quelques jours après, il m'a téléphoné : il me raconte la libération profonde qui a rempli son cœur dès qu'il a été prêt à vivre avec conviction sa vie d'affaires. Il en avait à peine pris la résolution qu'il recevait inopinément une offre de travail très intéressante à l'étranger. Il s'apprête à partir, décidé à vivre maintenant dans la liberté et l'obéissance à sa foi nouvelle.

C'est ainsi que sont liés l'un à l'autre ces deux aspects du recueillement dont j'ai parlé : clairvoyance sur nos fautes, et clairvoyance sur notre vocation.

Voici une travailleuse sociale qui est en conflit avec le directeur dont elle dépend. Elle a cherché déjà par une lettre à remettre la situation en ordre, mais ne s'est pas sentie libérée. La seule pensée de revoir son directeur provoque de telles réactions nerveuses que je dois la mettre au lit. Et je me mets à parler avec elle de son enfance et des sources de sa vocation. Elle est ravagée maintenant par le doute sur sa vocation. Quelqu'un lui a dit que ses troubles nerveux témoignaient d'une « crise de vocation ». Ce mot l'obsède et décuple ses doutes et ses troubles.

Après plusieurs jours de méditation et de conversations sur des sujets secondaires, elle me demande un entretien décisif auquel elle s'est préparée profondément. Elle m'apporte alors la confession d'un péché secret qui n'a pas de rapport direct avec son conflit professionnel. Mais dès qu'elle en est déchargée elle se rend compte que c'est là la vraie raison de ses réactions nerveuses et non une crise de vocation. Cette image se présente à l'esprit : notre vocation, c'est le chemin sur lequel Dieu nous a appelés à marcher. Le péché est pareil à des cailloux qui sont sur ce chemin. Il est plus facile de douter qu'il y ait un chemin sous les cailloux qui le cachent que de prendre la peine de le débayer.

Séance tenante, ma malade comprend qu'elle doit renouveler sa

consécration à Dieu et confesser par une lettre à son directeur que, seul, le péché inavoué de son cœur l'a fait douter de sa vocation.

Ce double acte l'a conduite à une libération réelle, et elle peut me dire quelques heures plus tard : « Pour la première fois, depuis bien des années, j'ai pu dire oui à la vie. »

Le monde a grand besoin d'hommes qui aient une forte conviction de leur vocation. Quand on questionne les hommes sur ce qui a déterminé le choix de leur carrière, on est étonné qu'un grand nombre n'en aient pas clairement conscience. D'autres avouent avoir obéi à des motifs mineurs : espoir de gagner plus facilement leur vie, soumission à un préjugé de famille, admiration plus ou moins naïve pour un aîné. Un homme qui reçoit de Dieu sa vocation (et, bien entendu, une vocation laïque aussi bien qu'une vocation ecclésiastique) y apporte une conviction tout autre. Le plan de Dieu pour la société se réalise par les hommes qui y prennent la place qu'il y a prévue pour eux, à laquelle il les a préparés par les talents qu'il leur a confiés. Elle est peut-être plus modeste que celle qu'auraient pu leur procurer les démarches d'un oncle influent. Mais ils y sont plus heureux et plus utiles.

Une conviction de vocation, quelle que soit celle-ci, est un vrai moteur de vie qui assure l'épanouissement physique, l'équilibre psychique et la joie spirituelle.

Quand un artiste ne crée pas, il est rongé par son feu intérieur, il en est malade. Il faut que cette force créatrice qui est en lui et qui peut être la source de tant de complexes psychologiques, soit donnée à Dieu pour qu'elle devienne féconde.

Voici un homme impulsif, sensible, artiste, Imaginatif et indiscipliné que nous appellerons Frédéric.

Son père, travailleur et méthodique, a eu beaucoup de peine à comprendre sa nature fantaisiste. Pour éduquer sa volonté et sa discipline, il l'a placé tout jeune en pension. La grande sensibilité de Frédéric était partout blessée, se révoltait, se traduisait par mille réactions. Sans cesse, on le changeait de pension, et lorsqu'il rentrait à la maison, il était gâté par compensation, ce qui aggravait son déficit de caractère. Il a fait, dans un élan impulsif, un mariage d'amour qui n'a pas résisté au temps. Dans les affaires, il n'était pas heureux et s'est bientôt trouvé sans travail. Dès lors, il a cherché des consolations terrestres à la terrible insatisfaction de sa vie, a dépensé sans compter, ne s'adaptant

nulle part et pris par toutes les passions. Musicien de talent, il n'a jamais su travailler avec la conviction et la persévérance nécessaires à une vraie carrière.

Bientôt s'est accentuée sa déchéance morale et sociale, qui l'isolait de sa famille et ne lui permettait plus de trouver que des amitiés dangereuses.

Il passe alors de clinique en clinique, en conflit avec tous les médecins qui tentent de lui imposer une discipline sans écho dans son âme...

Mais un jour, dans l'une d'elles, sous l'influence d'un médecin chrétien et d'une âme rayonnante de vie spirituelle, il a rencontré Dieu. Tout à coup il a compris que placer Dieu au centre de sa vie serait la seule solution à l'impasse à laquelle elle aboutissait; que ce serait le chemin de cet épanouissement qui s'enfuyait sans cesse devant lui, et de cette discipline qu'il désirait mais contre laquelle se révoltait toujours sa nature, quand elle lui était imposée du dehors.

Tournant décisif dans son existence. Tout est à reconstruire, mais le principe de la reconstruction est trouvé. Il cessera d'être un malade, déçu de la vie, en conflit avec chacun, inutile et découragé.

Un ami, qui passe à la clinique, lui offre de le prendre chez lui. Frédéric fait là, pendant plusieurs semaines, l'apprentissage pratique de la vie chrétienne qu'il a décidé de suivre. Il apprend à se recueillir et à chercher dans le tête-à-tête quotidien avec Dieu la source de toute discipline.

Bientôt Frédéric décide de consacrer son talent à Dieu. Il reprend son instrument, se met à travailler avec méthode et persévérance. Et il met à son jeu un tel accent que des âmes en sont bouleversées. Il est rayonnant de joie; il étonne ses anciens camarades de dissipation auxquels il déclare qu'il a changé de vie. Il résiste à des sollicitations dangereuses.

Il ne tarde pas à obtenir une place dans un grand orchestre. Son chef de pupitre l'encourage et le soutient. Mais il est en butte à une cabale du syndicat, qui voit d'un mauvais œil ce nouveau venu prendre la place de camarades écartés. Alors devant tous ses collègues, il prend la parole. Il leur explique franchement par quelles erreurs il a passé et comment il a décidé de reconstruire sa vie. Il leur demande s'ils veulent l'aider ou le repousser. Toutes les mains se tendent. Les jalousies tombent, il trouve des amis.

Et les mois passent. Il est fidèle au travail, à un travail très astreignant d'un artiste qui n'a jamais fait d'orchestre. Il y a, bien entendu, des moments difficiles, des reculs dans la discipline, des écarts dans ses dépenses. Mais il a maintenant des amis chrétiens qu'il revient voir quand il se sent fléchir. Ce qu'aucune contrainte extérieure n'avait pu lui apporter, un changement intérieur l'a réalisé spontanément.

Un homme qui a décidé de soumettre sa vie à l'autorité de Dieu ne cherche pas seulement auprès de lui une direction dans les grandes décisions à prendre, comme le choix d'une carrière ou d'une épouse. Chaque jour, il trouve dans la méditation des inspirations nouvelles pour son activité, son comportement personnel, son attitude vis-à-vis de son entourage. J'en ai donné de nombreux exemples dans ce livre. L'expérience que j'apporte c'est qu'une telle vie trouve peu à peu, par la direction de Dieu, les conditions d'existence les plus favorables à la santé. Nous nous trompons souvent encore sur ce que Dieu attend de nous; nous prenons souvent encore nos propres inclinations pour un appel divin; nous désobéissons souvent encore. Et pourtant, si nous sommes loyaux, nous devenons de plus en plus clairvoyants sur nos erreurs et fidèles à les corriger.

Une alimentation dirigée par Dieu, et non par la gourmandise ou la mode; un sommeil, un repos, des vacances dirigés par Dieu et non par la paresse ou l'égoïsme; une profession, une activité, un exercice physique dirigés par Dieu et non par l'ambition ou la peur; une vie sexuelle, une vie conjugale, une vie familiale dirigées par Dieu et non par l'intérêt personnel ou la jalousie; une discipline personnelle dans l'emploi du temps, dans l'imagination et les pensées dirigées par Dieu et non par le caprice ou le besoin de fuite : voilà les conditions fondamentales de la santé physique et psychique.

La Bible est l'histoire des hommes qui ont cru à la volonté de Dieu, qui l'ont recherchée et suivie jusque dans les détails les plus minimes de leur comportement. Elle nous montre des hommes qui ont su écouter Dieu et lui obéir, qui ont cherché ce que Dieu voulait qu'ils disent, où Dieu voulait qu'ils aillent, ce qu'il voulait qu'ils fassent. Tous les livres des Prophètes et celui des Actes des Apôtres ne sont que des tableaux de la vie d'hommes conduits par Dieu. Les Évangiles racontent la vie absolument dirigée de Jésus-Christ. Ils nous le

montrent, se recueillant et jeûnant au désert, luttant contre les tentations du diable, et recherchant l'inspiration de Dieu pour son ministère. Ils nous le montrent se retirant à l'écart, de grand matin, pour chercher, dans le tête-à-tête avec Dieu, ses ordres pour la journée. Ils nous le montrent échappant sans cesse aux flatteries des hommes et à leurs exigences terrestres pour poursuivre sa route de lieu en lieu, selon le plan de Dieu. Ils nous le montrent, à la veille de la Passion, se retirant avec ses disciples, à Césarée de Philippe, y recevant de Dieu l'appel à monter à Jérusalem pour y souffrir et y mourir, et faisant part à ses disciples de sa décision. Ils nous le montrent au Jardin de Gethsémané, recherchant encore la volonté de Dieu, plutôt que la sienne.

Et dans toute l'histoire de l'Église, tous les saints qui ont exercé une influence profonde sur l'humanité sont des hommes et des femmes qui, rompant avec les conventions sociales, et même avec les coutumes des gens d'Église, ont obéi aux ordres de Dieu, que leurs contemporains, bien souvent, ne comprenaient pas.

Je crois donc qu'une des tâches du médecin est d'aider son malade à discerner la volonté de Dieu, et à remporter sur lui-même les victoires de l'obéissance. Mais nul ne peut conduire les autres sur ce chemin sans s'y engager lui-même. La médecine a fait des progrès extraordinaires. Elle en fera encore. Nous disposons de moyens de diagnostic et de traitements puissants. Le monde n'a pas besoin d'une médecine nouvelle, mais de médecins qui se recueillent et qui obéissent personnellement à Dieu. Entre leurs mains, la médecine, avec toutes ses ressources actuelles, portera tous ses fruits.

Innombrables sont les médecins ayant choisi leur vocation comme un sacerdoce social et qui, dans les vallées reculées ou dans les quartiers les plus insalubres des grandes villes, se donnent sans compter, pour répondre aux souffrances des hommes. Je me garde de méconnaître tant de zèle généreux et tant de charité désintéressée. C'est à eux que je m'adresse. Croyants ou non, ils vivent dans l'ombre du Christ. Mais ils sont à un poste d'observation singulièrement bien placé pour connaître les souffrances dont le péché abreuve l'humanité. Et ils savent, comme moi, que dans la vie la plus consacrée, le péché s'insinue sournoisement et que la lutte est dure. Ils savent, comme moi, que le matérialisme qui a dominé la médecine depuis un siècle ne nous a

pas aidés dans cette lutte contre nous-mêmes. Ils savent, comme moi, que de leur victoire personnelle dépend la victoire morale de leurs malades, que de la qualité de leur vie dépend leur rayonnement sur d'innombrables familles. Et ils se sentent souvent seuls, écrasés, découragés.

Ils voient avec tristesse l'évolution, à certains égards, de notre corporation dans les temps actuels, son recul moral, les ravages de l'esprit de lucre que dénoncent d'excellents livres ¹. Ils se rendent bien compte qu'un véritable redressement ne peut venir que d'un renouveau spirituel dans l'âme du médecin. Des médecins qui acceptent la souveraineté de Jésus-Christ sur leur vie et ses exigences morales seront les artisans de ce redressement.

Mais j'ai hâte, en terminant ce chapitre, de dénoncer une fois de plus le malentendu du formalisme religieux que pourraient à nouveau susciter de telles affirmations : la vie chrétienne ne consiste pas à être parfait, encore moins à prétendre l'être, mais, tout au contraire, à reconnaître loyalement ses fautes pour en rechercher le pardon et la libération auprès de Jésus-Christ.

Je ne m'étendrai pas longuement sur l'évolution physique du malade que nous appellerons Maurice. C'est un tuberculeux, qui a fait jadis un mal de Pott. Les privations alimentaires de l'enfance ont dû jouer le rôle décisif : il était de famille pauvre, vivant de café et de soupe. Il était aussi craintif, devant un père très sévère.

Maintenant, il fait des localisations tuberculeuses multiples : pulmonaire, pleurale, intestinale et ostéo-articulaire. C'est une de ces tuberculoses torpides qui durent toute une vie, dans une lente aggravation. Il a vu beaucoup de médecins. Il est découragé, amer, parfois révolté. Sa femme vient me demander d'assumer son traitement, parce qu'elle se rend compte qu'il a besoin d'être soutenu moralement autant que physiquement.

Le diagnostic ne fait pas de doute. Du reste, un jour, d'une ponction articulaire, je retire un liquide séreux dans lequel on décèle quelques bacilles de Koch. L'état général est de plus en plus précaire, malgré des régimes vitalisants. Il y a des signes d'insuffisance hépatique, un eczéma

¹ DUMESNIL. *L'âme du médecin*. Coll. « Présences », Paris, Plon.

chronique. Il réagit mal à tous les traitements. J'applique le Diapros Lumière. Un séjour de montagne n'améliore guère son état. J'hésite vingt fois à le mettre à l'hôpital, mais je me rends compte que son état moral est tel que, même entouré des meilleurs soins physiques, il déclinerait, privé du soutien de sa femme et de son travail. Je vois son patron et j'insiste pour qu'on le garde, bien qu'il ne rende plus de bien grands services.

Il s'ouvre à moi plus qu'il ne s'est jamais ouvert, et, à plusieurs reprises, nous avons une réelle communion spirituelle. Il me dit combien il en est aidé, mais sans que j'aie jamais le sentiment de le conduire à une expérience décisive. Aussi, je suis confusément embarrassé avec lui. Je sens que je ne suis pas à la hauteur d'une telle détresse physique et morale.

Et son état s'aggrave subitement. Je commence à prescrire des calmants. A ma dernière visite, il me dit l'impression spirituelle profonde qu'il a trouvée dans la lecture du livre d'Ebba de Pauli : *L'Ermite*¹.

Le dimanche matin, sa femme me téléphone qu'il va plus mal. Je dis que je passerai dans la journée. A minuit, je m'aperçois tout à coup que je l'ai oublié. Sans me recueillir, je me dis que j'irai au plus vite le lundi matin. Et le matin, j'apprends qu'il est mort dans la nuit.

Les psychanalystes ont bien étudié les oublis. Ils nous ont montré qu'ils ont toujours une signification profonde. C'est pour cela qu'un oubli nous rend toujours très confus, bien qu'en apparence, il n'engage pas notre responsabilité. Et cette signification grave des oublis, pour le chrétien, c'est une signification de péché. C'est ainsi que l'analyse psychologique nous aide à mieux voir notre péché.

Dès que je me recueillis sur cet oubli, j'en reconnus le sens. Alors que, sur le plan conscient, j'avais pour Maurice la plus affectueuse sollicitude, et l'amitié la plus réelle, mon inconscient freinait mon empressement. Et la cause réelle de cet obstacle inconscient, c'était mon amour-propre professionnel et mon amour-propre spirituel : il y avait en moi le médecin déçu de son impuissance devant un mal physique qu'il n'avait pas pu enrayer. Il y avait en moi le médecin, embarrassé d'aborder le

¹ EBBA DE PAULI. *L'Ermite*. Delachaux & Niestlé, Neuchâtel.

mourant qui avait attendu de lui un secours plus efficace. Il y avait aussi en moi le médecin spirituel, mécontent de lui-même, mécontent de n'avoir pas pu apporter, comme il l'aurait voulu, toute la lumière du Christ dans cette pauvre vie.

Je compris aussi que je devais dire tout cela à sa veuve, quoi qu'il m'en coûtât, et chercher dans la prière avec elle le pardon du Christ pour mon péché.

Elle m'accueillit avec générosité et compréhension, mais quand je voulus prier, la mère de Maurice arriva. Je dus recommencer mes aveux et, quand j'allais prier, un beau-frère arriva. Je compris alors qu'il fallait que je sois humilié jusqu'au fond, avant de trouver, à la Croix, le pardon.

Et nous avons prié tous ensemble.

Quelques jours plus tard, je recevais de cette jeune veuve une lettre qui était un beau témoignage chrétien.

RÉALISME

Je ne puis achever un livre où j'ai montré les conséquences favorables de l'expérience chrétienne sur la santé, sans aborder une question que plus d'un lecteur, sans doute, voudrait me poser : « Ne peut-elle pas, aussi, avoir des conséquences défavorables ? N'y a-t-il pas des troubles mentaux qui sont provoqués par une expérience religieuse ? Certains malades qui croient faire une expérience spirituelle ne sont-ils pas victimes simplement de troubles mentaux ? ». Oui, certes; cela n'est pas contestable. Je me range entièrement à l'avis du R.P. de Sinéty ¹ qui soutient que rien ne peut desservir davantage la cause du christianisme que de nier les troubles pathologiques qui simulent des expériences spirituelles. Mais ce n'est pas, ajoute-t-il, parce qu'il y a des pseudo-mystiques qu'on a le droit de nier qu'il y en ait de vrais.

Il en est de même du problème des guérisons miraculeuses que j'ai intentionnellement laissé de côté, parce qu'il constituerait un sujet à part parmi ceux qui relèvent des rapports de la médecine et de la foi : ce n'est pas parce qu'un grand nombre de prétendues guérisons miraculeuses se révéleraient comme l'effet de simples suggestions qu'on aurait le droit de nier qu'il y en ait d'autres authentiques.

Enfin je dois bien dire que je pourrais apporter ici l'observation de plusieurs malades auprès desquels j'ai été appelé pour des troubles mentaux graves survenus à la suite d'expériences spirituelles, notamment de réunions de témoignages. J'ai dû prononcer à plusieurs reprises l'internement. Il est peu de sujets plus troublants pour le médecin chrétien. Et même chez beaucoup de psychopathes où des troubles proprement mentaux sont hors de cause, on ne peut nier qu'il y a

¹ R. P. DE SINÉTY. *S. J. Psychopathologie et Direction*. Paris, Gabriel Beauchesne. 1934.

un mélange inextricable d'expérience spirituelle authentique et de réactions psychiques nettement pathologiques. Au cours d'une retraite spirituelle, je m'entretenais avec un confrère étranger de tout cela, lorsque éclata sous nos yeux une crise d'aliénation mentale. Et je dis à mon confrère que si Dieu appelle à la foi des médecins, il leur confie certainement une responsabilité spéciale : celle de veiller, par charité pour les malades, avec une clairvoyance vigilante à discriminer dans leurs réactions ce qui est normal de ce qui est pathologique. Aussi suis-je intervenu bien souvent pour tenir des âmes, dont l'équilibre psychologique est instable, à l'écart des manifestations religieuses collectives susceptibles de leur faire du mal.

La puissance spirituelle est la plus grande puissance du monde. S'il faut, souvent, pour ébranler une âme satisfaite, pour la faire rentrer en elle-même, pour l'arracher à la forteresse de compromis, dans laquelle elle a cherché à échapper à l'inquiétude de sa conscience, l'émotion intense de longues retraites spirituelles, cette même puissance peut déclencher chez d'autres âmes des accidents mentaux graves. Ces accidents sont même la preuve de la puissance spirituelle, de même que les intoxications médicamenteuses sont la preuve de l'action pharmacodynamique des remèdes. Il est tout autour de nous beaucoup d'âmes dont l'équilibre psychique est si instable qu'elles sont en imminence d'explosion. N'importe quel choc affectif peut provoquer la catastrophe : deuil, contrariété, maladie physique même. Dès lors, il n'est pas étonnant que des expériences touchant un domaine aussi chargé d'affectivité que le domaine religieux puissent la provoquer aussi.

Est-ce à dire que les nerveux doivent être tenus à l'écart du message chrétien ? L'image que je viens d'évoquer de l'action pharmacopée dynamique des médicaments me paraît donner la réponse à cette question. Le même message qui, apporté trop brusquement et sans mesure, peut provoquer des troubles mentaux, peut aussi, correctement dosé, être un facteur de guérison. Dans la vie d'un nerveux, mille compromis constituent un équilibre instable, mais pourtant un équilibre. Une décision chrétienne totale est susceptible de leur procurer un équilibre meilleur. Mais cette décision remet d'abord en question tant de problèmes non résolus qu'il y a une zone critique à franchir.

Les nerveux, d'autre part, tendent à aggraver cette dissociation entre le rêve et la réalité, à laquelle personne n'échappe tout à fait. Il en résulte que le nerveux prend plus facilement qu'un autre une décision spirituelle hardie, consacre avec ardeur sa vie à Dieu et voit plus difficilement le contraste qu'il y a entre cette décision de principe et tout ce qui reste inchangé dans la réalité de sa vie. Autrement dit il a plus de peine à voir les conséquences pratiques de sa décision et, s'il les voit, à les réaliser. Ce divorce entre l'élan du cœur et la réalité concrète déficiente déchire la personnalité et provoque les accidents mentaux.

Or, la foi n'est pas de la naïveté. Ce n'est pas aider les nerveux qu'être dupes de leurs élans spirituels trop faciles. La charité exige que nous soyons sévères et réalistes avec eux, que nous les ramenions toujours aux problèmes concrets de leur vie, que nous en exigions la patiente solution, que nous dénoncions toute fuite inconsciente vers des horizons mystiques plus faciles, que nous les aidions à réaliser pas à pas tout ce qu'ils entrevoient. Beaucoup de gens confondent la foi et la naïveté, aussi bien parmi les croyants que parmi ceux qui tirent de cette confusion des objections à la foi chrétienne. Le Christ s'est montré très réaliste quand il a dit qu'on reconnaît ses disciples non à leurs déclarations mais à la réalité de leur vie, comme un arbre à ses fruits. Nous trahissons la cause spirituelle si nous nous laissons illusionner par des hommes qui croient que leur vie a changé parce que leur état d'âme a changé, sans que cette foi nouvelle ait porté de fruits concrets dans leur vie pratique.

Je pourrais rapporter ici la triste observation de bien des névropathes, surtout ceux de constitution cycloïde, qui, à la suite d'un entretien théologique avec un croyant, très souvent dans des milieux sectaires, ont cru avoir « tout compris », ont proclamé avec enthousiasme leur expérience sans que celle-ci eût quitté le plan des idées. En réalité, c'est leur humeur qui a passé du pessimisme à l'optimisme, mais elle est aussi irréaliste qu'avant. Bien entendu, je ne conteste pas leur sincérité, ni celle des gens qui leur ont communiqué leurs pensées théologiques. Mais avec des nerveux on ne saurait être trop réaliste ni exiger avec trop de sévérité qu'à toute découverte de l'esprit correspondent des obéissances concrètes. Quand on a l'expérience de la conversion, on sait par quelles batailles intérieures elle passe. On ne sous-estime plus les

forces de résistance du péché, et on présente la solution chrétienne comme la plus coûteuse de toutes.

Je pense à une de mes malades dans la vie de laquelle des problèmes innombrables s'enchevêtraient. Dès notre premier entretien, elle me déclara vouloir suivre la voie chrétienne. Je lui dis aussitôt que cette décision ne signifiait rien et ne la conduirait qu'à des déceptions, si elle n'entreprenait pas tout de suite avec le plus grand courage d'en mesurer les conséquences nécessaires. Et je l'envoyai, le jour même, à une jeune femme qui eut la patience de lui consacrer tout son temps pendant quatre jours de suite, jusqu'à ce que ma malade eût écrit les lettres d'excuses et réalisé les décisions pratiques qui devaient créer un climat nouveau à son existence.

Nos obéissances concrètes n'ont aucune vertu par elles-mêmes. Elles n'ont d'autre sens que d'être une signature de notre foi. Mais sans cette signature l'élan du cœur n'est qu'un rêve naïf.

Beaucoup de nerveux se connaissent assez bien et ont peur d'eux-mêmes, peur de s'abuser, de s'emballer, de retomber dans le désespoir après des élans sentimentaux.

Appelons Nora une jeune fille de tempérament cyclothymique, sentimentale, rêveuse, impulsive. Elle tient de son père, qui était artiste, irréel, faible et bohème. Aussi s'était-elle trop attachée à lui, s'écartant de sa mère, intellectuelle, raisonnable, froide. Le ménage paternel était désuni, et Nora en a souffert, car elle aurait eu, plus que d'autres, besoin d'un vrai foyer pour ne pas voguer d'un excès à l'autre. Alors, elle a eu des déceptions, des chocs moraux. Elle a commis des fautes, elle a eu peur d'elle-même. Elle était ballottée et incertaine dans la vie, sans le régulateur que constitue un appui familial. Sa richesse, c'était sa simplicité, sa spontanéité, sa sociabilité. Et voici qu'elle en a peur, parce qu'il s'y mêle de la sentimentalité, de l'impulsivité, qui l'ont conduite à des défaites.

Tout récemment, elle a trouvé la foi et elle a pressenti qu'elle était la réponse à l'inquiétude de sa vie : de véritables amies chrétiennes, auxquelles elle a pu s'ouvrir en toute confiance, lui apportaient ce qui lui avait toujours manqué.

Elle en a ressenti une joie folle. Et puis, voici que cette joie elle-même lui a fait peur : elle a peur d'un sentimentalisme religieux, d'une fuite mystique, d'élans spirituels pathologiques. Elle a peur de devenir

folle.

La vie religieuse peut favoriser aussi bien sa tendance à la fuite dans le rêve que son besoin de réadaptation à la réalité. Si, loin de chercher dans la foi un oubli de ses difficultés non résolues, elle l'emploie à les résoudre, à rétablir une vraie intimité avec sa mère, à mettre de l'ordre et de la méthode dans ses occupations, à entreprendre avec persévérance une activité professionnelle sérieuse, à s'imposer une discipline, elle trouvera vraiment, dans sa vie chrétienne, la sauvegarde contre les dangers psychiques de sa nature, et pourra être libérée de sa peur de la folie.

La foi n'est pas affaire de sentiment. Par crainte de ressembler aux nerveux, beaucoup de gens se retiennent toute leur vie d'affirmer leur foi, de prendre part à des manifestations religieuses ou même d'affronter consciemment le problème religieux qui pourtant les hante. Ils ont peur de la psychose mystique. Ils ont peur de s'enthousiasmer et d'être déçus ensuite.

C'est qu'ils n'ont pas compris encore que le christianisme véritable ne consiste précisément pas en envolées irréelles, mais en expériences toutes concrètes.

Tout homme a, en somme, devant lui trois chemins : la réalité sans Dieu, c'est la dissociation des matérialistes; Dieu sans la réalité, c'est la dissociation des pseudo-mystiques; enfin, Dieu avec la réalité, c'est la foi chrétienne.

C'est le chemin le plus dur. Car il est bien plus facile de vivre la réalité telle qu'elle est, en restant sourd à l'appel de Dieu, ou de répondre sentimentalement à cet appel, en fermant les yeux sur la réalité. Il est plus facile d'être matérialiste ou idéaliste. Mais ce qui est difficile, c'est d'être chrétien.

Je rejoins ici le point de départ de ce livre : la vie de l'homme est pleine de problèmes concrets, tant matériels que psychologiques. Une expérience religieuse qui échappe à ces problèmes, les laisse irrésolus, voilà ce qui, trop souvent, déconsidère le christianisme. Une expérience, au contraire, qui apporte la solution des problèmes de vie, voilà la preuve démonstrative de la puissance du Christ.

Voici un malade dont il serait trop long de rapporter la douloureuse histoire. C'est une victime des troubles qui ont suivi l'autre guerre, des révolutions et de la misère. Victime aussi du divorce de ses

parents, de chocs sexuels de l'enfance et de son hypersensibilité, qui a décuplé tous ces chocs, qui en a fait un révolté et un vaincu de la vie. Appelons-le Jérôme.

Les dépressions sont venues, les troubles fonctionnels. Il a dû interrompre tout travail. Il a été de clinique en clinique. Il s'est soumis à tous les régimes successifs. Il n'est plus qu'une épave, se ronge de soucis, ne s'intéresse qu'à lui-même, se dispute avec sa femme, et ne parle plus à sa belle-mère.

Je lui propose d'accepter sa vie, de se réconcilier avec sa belle-mère, de se remettre, malgré ses troubles, au travail, et de chercher en Dieu la force nécessaire à cette triple victoire.

Il me trouve bien dur tout d'abord, mais il revient pourtant. Et dès la quatrième consultation, il me dit qu'il vient de vivre les meilleures journées qu'il ait connues depuis bien des années.

Peu après, il reprend normalement le travail, et trouve une vie toute nouvelle à la maison.

Les peuples sont las, aujourd'hui, d'une culture intellectuelle, qui fait de grandes découvertes, met sur le papier de belles choses, mais manque d'influence sur leur vie réelle. Ils sont las des savants, toujours plus savants, qui s'enferment dans leur cabinet et renoncent à leur mission de conducteurs d'hommes, parce que toute leur science ne les a pas aidés à se conduire eux-mêmes.

Aussi la grande tâche de notre génération, l'appel de Dieu, c'est de réconcilier le spirituel et le matériel. C'est d'abattre la cloison étanche qui les sépare. C'est de cesser de croire que le spirituel n'ait rien à voir dans la science, la psychologie, la politique, les affaires et la médecine.

Donner sa vie à Dieu, c'est trouver la discipline matérielle aussi bien que celle de l'âme, c'est redevenir réel et concret. Voici une malade dont le cas me paraît probant à ce sujet. Nous l'appellerons Isaline. C'est une femme maigre et agitée. Visage triangulaire étroit, aux fortes saillies osseuses. Mains tourmentées et noueuses, allongées et tremblantes.

Voici quelques indications sur son existence, qui aideront à comprendre cette nature inquiète, instable et volontaire. Toute petite, elle est déjà maigre et anorexique, passionnée et sentimentale. Elle a peur de son père et s'attache ardemment à sa mère, très douce, qui restera le grand idéal de sa vie.

A huit ans, elle subit un choc affectif. A treize ans, elle perd sa mère. C'est un drame dans son cœur de fillette, qui aura des conséquences incalculables. Dès lors, privée du grand appui affectif de son enfance, elle mène une vie psychique impulsive, pleine de contrastes entre des emballements pour de grands idéaux et des révoltes, des rancunes, des replis sur elle-même et des cachotteries.

Elle a des gouvernantes. Elle déteste les unes et admire trop les autres, mais échappe à toutes, en les trompant. L'une d'elles professe qu'il faut, pour grandir spirituellement, mortifier la chair. Dès lors, cette idée s'implante dans son esprit, qui commandera la plupart de ses réactions et toutes ses fuites hors de la réalité concrète. Toute sa vie, elle opposera mentalement l'esprit à la chair.

Elle se met à manger le moins possible pour tuer la chair, à cultiver son imagination aux dépens de son corps. Elle cache sous ses oreillers des livres qu'elle lit la nuit entière. A quinze ans, elle met son réveil-matin à deux heures du matin pour travailler jusqu'au lever. Elle veut être intellectuelle, littéraire, dévore des romans, fait des vers, vit dans un monde abstrait.

Elle veut devenir missionnaire, puis doute de tout; sa confirmation est l'occasion d'un vrai drame intérieur. Elle a l'impression de faire un faux serment et n'a pas le courage de heurter les usages.

Elle fait de la coquetterie à l'envers, cherche à s'habiller mal pour qu'on n'apprécie chez elle que sa valeur intérieure. Elle se lance dans une correspondance avec un jeune homme d'une façon romanesque et irréelle et se sent incomprise quand son père la surprend, la gronde, dramatise une « affaire de cœur » qui n'était qu'une affaire d'esprit.

Son père se remarie. Sa belle-mère est gentille avec elle, mais l'entourage l'excite contre elle et elle savoure la pitié qu'on lui porte du fait qu'elle a une belle-mère.

A vingt ans elle part pour l'étranger. En pension, elle éblouit un jeune homme par l'instruction et l'idéal dont elle fait étalage. Elle est tout étonnée quand il la demande en mariage, car ce n'est pas l'homme de son rêve. Elle se considère comme supérieure à lui. Mais elle est prise à son jeu et ne veut pas le décevoir. Elle l'épousera, l'élèvera, l'instruira. Dès lors, elle le domine par son intellectualisme. Il n'est qu'un employé de commerce, ce qui la déçoit. Elle cherche d'autant plus à compenser sa déception par la fuite dans les idées.

Naturellement elle mortifie toujours son corps pour se démontrer sa supériorité intellectuelle, elle est très maigre et méprise aussi la vie sexuelle pour se prouver son détachement de la chair.

Elle est toujours plus nerveuse et agitée, veut des principes absolus. Elle ne tarde pas à lasser son mari par ses complications et son esprit de supériorité. Tout cela aboutit à une longue période difficile où sa santé physique est ébranlée. Les maladies se succèdent les unes aux autres, l'état général est déplorable.

C'est alors qu'elle rencontre le Christ et lui donne sa vie. La détente est considérable. Elle se réconcilie avec sa belle-mère et l'aide, ainsi que son père dont elle n'a plus peur, à trouver la foi. Et ce ménage paternel, qui était en grandes difficultés, retrouve l'harmonie.

Mais elle comprend encore le christianisme à sa façon, comme un grand effort passionné, et y transpose l'opposition qu'elle a toujours faite entre la chair et l'esprit. Elle ennuie son mari avec ses principes chrétiens et met quelque esprit de domination à insister. Elle s'énerve qu'il n'en veuille pas. Elle ne s'intéresse pas à son travail qui est trop matériel. Elle dort très peu, lit beaucoup, s'interdit de s'occuper du jardin qu'une intellectuelle ne saurait aimer. Elle est constipée par insuffisance de nourriture. Elle présente des signes de Basedow et de ptôses.

Je lui expose alors que Dieu a créé la terre aussi bien que le ciel, le corps aussi bien que l'âme, qu'il veut être glorifié dans la matière aussi bien qu'en esprit. C'est lui qui fait pousser les fleurs de son jardin et elle peut communier avec lui en les cultivant aussi bien qu'en lisant des livres religieux. C'est lui qui fait pousser les légumes et elle peut s'intéresser à la cuisine sans se séparer de lui. Elle voit alors le fossé profond qu'elle a creusé entre elle et son mari. Elle le comblera en lui demandant pardon de s'être considérée comme supérieure à lui, en s'intéressant réellement à lui, à sa vie, à son travail. Je lui prescris de la gymnastique, du jardinage, du repos, un soin particulier de son régime alimentaire.

Elle m'a écrit plusieurs fois depuis, et plusieurs de ses amies m'ont parlé du changement extraordinaire qui s'est opéré en elle par cette soudure, dans sa vie, entre le spirituel et le charnel. Elle s'est transformée physiquement : elle a engraisé, a pris un air de santé, a rajeuni. Elle a retrouvé le sommeil, est devenue paisible, s'est intéressée à

son jardin et à son ménage. Son mari, étonné de voir maintenant sa vie spirituelle la calmer au lieu de l'agiter, a commencé à s'intéresser beaucoup plus à la religion. Un amour tout nouveau et une joie toute nouvelle sont entrés au foyer. Elle s'est épanouie à la vie sexuelle. Sa foi elle-même est devenue plus profonde, stable et rayonnante, et son ministère chrétien plus fécond et naturel.

Enfin, elle a découvert que son mari était beaucoup plus intéressant qu'elle ne le croyait, que son travail de commerçant pouvait prendre, vu sous le regard de Dieu, un sens passionnant. Elle a fait la connaissance des collaboratrices de son mari, en a amené plusieurs à la foi, leur a communiqué sa vision : l'esprit de Dieu pénétrant la vie matérielle, celle du corps, celle de la nature, celle des affaires.

Voici un autre malade, animé d'une foi authentique, que nous appellerons Théophile. Partout, dans les cercles religieux, il est apprécié, mis en avant. On lui confie des tâches spirituelles, peut-être plus qu'il ne peut en supporter. On l'admire, on attend toujours quelque chose de lui. Mais justement, parce qu'on le met très haut au point de vue spirituel, personne ne se soucie de l'aider, de connaître les luttes difficiles qu'il mène secrètement, de lui permettre de s'ouvrir sur ses tourments intérieurs. Il les cache, de peur d'ébranler la foi de ceux qui regardent à lui comme à un leader. On lui demande toujours de donner, de paraître fort, et on lui donne peu. Il est, au fond, en plein ministère chrétien, un isolé, qui passe, dans le secret de sa chambre, par de terribles moments.

Je suis appelé d'urgence un jour auprès de lui : il a tenté de se tuer.

Je suis frappé du contraste entre ce beau ministère chrétien, qui a aidé tant d'autres à trouver, par la foi, la réponse à leurs inquiétudes, et ce geste désespéré qui trahit sa solitude morale et sa défaite dans la vie.

Ces contrastes sont plus fréquents qu'on ne le croit. Quand quelqu'un paraît fort, on le laisse seul, sans aide, et il n'ose montrer ses faiblesses. Son isolement entame ses résistances. Sa foi qui fortifie les autres, ne suffit pas à sa lutte solitaire.

J'ai confié ce malade à un confrère chrétien qui a su l'aider, par le recueillement quotidien, à faire le pont entre sa vie spirituelle et sa vie réelle. Elles marchaient côte à côte, sans s'unir vraiment, et dans un sens,

sa carrière spirituelle était comme une compensation aux défaites de sa vie réelle, qu'elle ne parvenait pas à illuminer.

Quand je l'ai revu, c'était un homme nouveau, qui avait trouvé son harmonie intérieure, parce qu'il avait intégré sa foi dans sa vie réelle. Il ne remplissait plus sa vie d'autant d'activisme religieux zélé, mais tendu. Il gagnait à la foi, par sa sérénité nouvelle, de vieux amis incrédules, sur lesquels il était sans influence à l'heure où les gens religieux réclamaient jadis sans cesse ses services.

Il y a une grande distance entre cette activité fébrile, dans laquelle l'Église trop souvent épuise les forces de ceux qui ont la foi, sans les aider à en tirer toutes les conséquences pour leur vie personnelle, et le ministère tout naturel, paisible, et presque involontaire qu'exerce celui qui a trouvé, au contact de Dieu, la solution de ses difficultés personnelles.

Ce cas me fait penser à un dernier malade que nous appellerons Virgile. C'était un vieux philosophe qui savait tout ce qu'on pouvait savoir en matière d'exégèse biblique, de psychologie religieuse et de métaphysique. Il connaissait dix-sept langues anciennes et modernes, était correspondant de plusieurs sociétés philosophiques, avait fait lui-même des traductions nouvelles de l'Évangile et me citait de mémoire les diverses variantes du texte grec.

Mais il y avait en lui un immense divorce entre sa vie intellectuelle et sa vie pratique. Sur le plan des discussions intellectuelles, sur le plan de ses connaissances philosophiques, spirituelles et psychologiques, il avait des ailes et ses propos étaient un vrai feu d'artifice. Mais sur le plan de sa vie réelle, c'était un pauvre homme en proie à mille craintes naïves, se perdant dans toutes sortes de complications de régimes qu'il essayait d'inventer, dans le vain espoir d'améliorer des troubles digestifs. Indécis, indiscipliné, il était tourmenté par d'innombrables scrupules qu'il grossissait sans cesse, et pour la solution desquels son grand savoir ne lui était d'aucun secours.

Au début, je me demandai ce que je pouvais bien donner à un savant qui m'apportait toutes ses objections intellectuelles à la foi avec une telle supériorité que je ne pouvais répondre. Je pensais en moi-même que le jour où il parviendrait à manger de tout, la partie serait gagnée et qu'il trouverait une foi nouvelle. Je me disais qu'il faudrait quitter le domaine des discussions intellectuelles et aborder

celui de la vie pratique. Mais ce n'était pas facile. Car c'était précisément le drame de sa vie que cette fuite psychologique dans l'intellectualisme, par laquelle il cherchait inconsciemment à se cacher à lui-même ses défaites. Et je savais bien que s'il venait me voir, c'était pourtant parce qu'il sentait confusément le malaise de ce divorce intérieur.

Couper court à ses discussions n'eût été que dresser une barrière entre lui et moi. Je le suivis, longtemps, avec un vrai plaisir d'ailleurs, dans les détours subtils de sa pensée.

Un jour, voyant que je n'arrivais à rien, je lui demandai s'il ne voulait pas arrêter un instant le cours de nos discussions pour tenter avec moi une expérience pratique de recueillement. Il me répondit qu'il ne croyait pas que Dieu pût se révéler ainsi sur commande, comme je le professais, mais que néanmoins, par amitié pour moi, il voulait en faire l'expérience loyalement.

Et nous fîmes silence.

J'écrivais toutes les pensées qui me venaient. Il restait immobile, plongé dans la méditation.

Quand j'eus fini, je lui demandai s'il avait pensé à quelque chose. Il me répondit : « à rien ».

Je lui lus ce que j'avais écrit.

Il me dit, alors, qu'il avait bien pensé à quelque chose, mais ajouta aussitôt que « cela n'a aucun rapport avec Dieu ».

Après bien des hésitations, il se décida à me dire à quoi il avait pensé : il avait revu sa table de travail qui était dans un état de désordre et d'encombrement indescriptibles, ainsi que tout son cabinet de travail du reste, et que sa femme le suppliait depuis vingt ans de mettre en ordre. Quand parfois, elle avait voulu elle-même se mettre à cette tâche, elle avait suscité de sa part de si vives protestations qu'elle avait dû y renoncer. Et quand lui, dans un élan de bonne volonté, avait voulu l'entreprendre, pour lui faire plaisir, il avait retrouvé tant de vieux documents qui captivaient son intérêt que l'ordre n'avait guère avancé.

Je lui demandai alors s'il était bien sûr que cette pensée n'eût « aucun rapport avec Dieu »...

Huit jours après, il revenait me voir tout joyeux. « Ça y est ! me dit-il avec volubilité. — Quoi donc ? lui demandai-je. — Mais, l'ordre ! c'est incroyable ! Je ne sais pas comment cela s'est fait. La plus étonnée, c'est ma femme qui m'a dit que c'était un miracle. »

C'est ainsi qu'un recueillement concret l'avait conduit à faire une expérience de Dieu. Le cours de notre entretien fut bien différent des précédents. Il ne parlait plus de religion, mais de sa vie réelle, de tout ce que sa femme avait eu à souffrir du désordre et de l'indiscipline de sa nature bohème. Il voyait d'autres pas à faire dans cette voie nouvelle dans laquelle il venait de s'engager. Chaque jour, il se recueillait pour voir ce que Dieu attendait de lui. Il avait trouvé avec sa femme une communion plus grande.

Je le revis quelque temps après, il était rayonnant. Il avait rajeuni de dix ans. Il mangeait de tout et son estomac ne lui faisait plus mal. Il avait une foi vivante et contagieuse.

Il devint, pour moi, un véritable ami.

Un jour, plusieurs années après, il vint me voir et me demanda si je connaissais l'histoire du panier de pommes de Descartes.

Sur ma réponse négative, il s'expliqua. Descartes a écrit quelque part, me dit-il, que si nous mettons le nez sur un panier de pommes et présumons, à l'odeur, qu'il doit y en avoir quelques-unes de pourries, nous renversons le panier sur la table et reprenons les pommes une à une pour remettre les bonnes dans le panier. « Voilà, ajoutait-il, ce que je voudrais faire avec toi. Je ne suis plus très au clair avec moi-même. Ma foi a baissé. Beaucoup d'objections m'assaillent. J'aimerais refaire un triage complet. »

Je compris que trier le panier de pommes d'un philosophe ne serait pas une petite affaire et je lui proposai d'aller passer trois jours à la montagne avec lui pour cela.

Je me souviendrai toujours de ces trois jours. Dans une nature splendide, du matin au soir, nous suivions les sentiers : il parlait, il parlait. J'écoutais. Je le suivais pas à pas, physiquement et intellectuellement. J'apprenais beaucoup de choses. Mille digressions se succédaient sans que je visse encore le fond du panier de pommes.

Au matin de la première nuit, je lui proposai de venir se recueillir avec moi. Mais il s'y refusa, me disant qu'il pensait que ce ne serait pas loyal.

Le matin suivant, il se déclara prêt à assister à mon recueillement, pourvu que je m'engage à ne pas le questionner sur les pensées qui lui viendraient, car il avait encore de graves objections à les attribuer à Dieu.

Mais le troisième matin, il vint joyeusement à moi avec son carnet.

C'est lui qui lut un passage biblique. Et nous nous recueillîmes ensemble longuement. Je fus bouleversé d'émotion quand il me lut tout ce qu'il avait écrit. Il n'y avait plus trace de ses objections intellectuelles et de ses digressions philosophiques. Il y avait une confession de toutes petites désobéissances pratiques qui avaient bloqué sa vie spirituelle. Et sa dernière pensée, c'était de m'accompagner jusque chez moi pour remercier ma femme de m'avoir « prêté » trois jours.

Deux mois plus tard, il mourait dans la foi, emporté en quelques jours, par une maladie aiguë.

Qu'on me permette un petit complément à ce récit.

Quelques jours avant notre séjour de montagne, je me rendais au loin, pour voir un malade. J'avais emmené avec moi un de mes fils, âgé alors de neuf ans, pour avoir l'occasion de parler avec lui. Tandis que nous roulions sur une grande route droite, je lui proposai de nous taire un moment, pour nous recueillir. Je pensai tout naturellement à mon vieil ami le philosophe et au séjour que j'allais faire avec lui. Cette pensée me vint que je devrais le suivre dans tous les détours de ses discours, comme un petit chien suit son maître.

J'en parlai à mon fils, pour l'associer à ma tâche, et lui faire comprendre pourquoi je le quittais. Je lui racontai, naturellement, la jolie image du panier de Descartes.

Après un instant, mon garçon me dit :

« Tu sais, papa, si c'est seulement pour trier des pommes pourries, je trouve que ça ne vaut pas la peine. J'espère que tu lui trouveras quelques bonnes pommes fraîches ! »

J'ai souvent pensé à ce mot d'enfant lorsque j'étais tenté de remplir ma méditation spirituelle par une analyse excessive de moi-même, par le triage — seulement — des pommes pourries. Et je demande alors à Dieu des pommes fraîches, quelque inspiration nouvelle qui l'oriente de nouveau vers l'action et la réalité.

médecine de la personne

Il existe beaucoup de malades pour qui les médicaments et les régimes ne sont qu'un palliatif parce que le mal qui les habite est plus profond et, souvent, le patient ne permet pas au médecin d'en analyser les motifs réels.

Il s'agit souvent d'un dérèglement plus intime, généralement impénétrable, que seul un examen de conscience permet de déceler. Ces symptômes, le Dr Paul Tournier les appelle les « Problèmes de Vie ». Il les attaque de front avec un courage et une ferveur magnifiques.

Tous ceux qui liront ce livre, médecins et malades, ne pourront que féliciter son auteur d'avoir mis à la portée de chacun ses expériences réconfortantes. Son livre est profondément humain, propre à ébranler toutes les consciences et beaucoup de malades y trouveront sûrement, dans le recueillement auquel il invite, le commencement de leur guérison.